



**JOSEPH GENOUD**

*Légendes  
fribourgeoises*



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Joseph Genoud

# Légendes fribourgeoises



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2007  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

## INTRODUCTION

Nous offrons au public la collection la plus complète de nos légendes fribourgeoises. Il était temps de les grouper en un seul volume, car plusieurs commençaient à être oubliées ou même étaient déjà entièrement effacées de la mémoire de nos contemporains. Le siècle qui va bientôt finir<sup>1</sup> avait lentement mais sûrement démoli le bel édifice de nos traditions populaires. Il est aisé d'expliquer de tels ravages. Les graves événements qui se précipitent sous nos yeux réclament l'attention générale; captivés par les choses du présent, préoccupés de celles du lendemain, nous perdons de vue le passé. Quelle époque fut plus distraite que la nôtre? Quelle génération fut plus infidèle au souvenir des faits et gestes d'autrefois? On dévore les feuilles quotidiennes racontant les mille incidents de la journée, on ne songe plus à tout ce qui a consolé, éclairé et fortifié nos pères.

C'est là un caractère distinctif de notre âge. Heureusement, dans beaucoup de contrées, des hommes se sont levés pour opposer une barrière à ce torrent de la dissipation et de l'oubli. Ils ont consulté les vieillards, causé avec les enfants du peuple, pénétré dans la mansarde du pauvre aussi bien que dans les castels en ruines, ils ont secoué la poussière de quelque sordide parchemin et réussi enfin à rassembler la plupart des légendes locales. De tels ouvrages existent chez nos voisins, soit chez nos confédérés des divers cantons, soit dans les différents départements de France, soit dans les froides régions de la Germanie ou les chaudes provinces d'Italie. Presque chaque année voit surgir un nouveau volume de cette intéressante série digne d'être appelée la «Bibliothèque des contes de tous les pays». Parfois même des écrivains célèbres n'ont pas cru déshonorer leur plume et leur talent en les mettant au service de cette attrayante entreprise littéraire.

Loin de désespérer notre faiblesse, de tels exemples l'ont encouragée. Depuis longtemps, nous avons noté chaque tradition, à mesure qu'une heureuse découverte venait couronner nos recherches. Travail bien considérable et bien ingrat, car ces récits sont étrangement disséminés dans plusieurs publications aujourd'hui presque disparues. Le «Conservateur suisse» du doyen Bridel, l'«Album de la Suisse romande», l'«Almanach helvétique», maintenant si délaissé, les relations de Kœnlin dans les «Alpenrosen» et dans d'autres livres allemands, les «Souvenirs de Fribourg» par Perrier, les «Pèlerinages de Suisse» par Louis

---

<sup>1</sup> Le XIX<sup>e</sup> siècle.

Veullot, des articles parus il y a un demi-siècle dans l'«*Émulation*», quelques pages de romanciers modernes dans les «*Traditions et Légendes de la Suisse romande*», de rares anecdotes racontées par les «*Étrennes fribourgeoises*», voilà les principales sources où nous avons puisé. Parfois aussi les archives nous ont révélé quelques secrets, par exemple pour l'histoire de Catillon ou de Mya Blanchet. Souvent aussi paysans et armaillis nous ont redit ce qu'ils avaient appris jadis dans les longues soirées d'hiver. Tous ces matériaux péniblement accumulés ont donné naissance au présent ouvrage que nous lançons avec confiance dans le monde des lecteurs.

Oui, avec confiance, à cause du sujet traité. Ce n'est pas un volume d'imagination, c'est un volume de souvenirs. Il transportera dans les âges écoulés, il réveillera les croyances qui ont charmé nos ancêtres, il redira les innocentes superstitions que tant de générations se sont léguées. Or, comme on l'a souvent fait observer, rien de ce qui a ému nos pères ne saurait nous trouver indifférents. Nous pouvons sourire de leur crédulité, plaindre leur ignorance, mais notre âme doit être touchée à la pensée de ce qu'ils ont cru, espéré, redouté ou aimé. Toutes ces traditions n'ont-elles pas exercé une influence sur leur vie intime et peut-être contribué à leur bonheur? Ainsi, les pâtres auront dormi plus tranquilles, confiants dans la vigilance et la complaisance des servants et des fées; ainsi, les chasseurs auront mieux sanctifié le dimanche, en songeant à la dure pénitence infligée à ce disciple impie de Nemrod dont les exploits étaient bien connus; ainsi encore, en croyant entendre les gémissements des trépassés et voir leurs spectres hideux se promener sur le théâtre même de leurs crimes, les vivants ont dû montrer plus d'énergie dans la lutte contre le mal et mieux se complaire dans la pratique des vertus chrétiennes.

Si les légendes, même naïves ou absurdes, ont parfois éclairé et soutenu nos aïeux, elles sont maintenant une lumière pour quiconque veut surprendre le degré de culture intellectuelle des époques disparues. Nous connaissons mieux nos devanciers, dès que nous savons quels prodiges ils se racontaient, quelles croyances singulières ils conservaient dans leurs esprits, quelles craintes chimériques ils se transmettaient, quelles aventures grotesques ils se répétaient sous le toit paternel ou près de l'âtre enflammé du chalet.

Comment surgirent pour eux ces traditions si variées?

Les unes sont parvenues jusque dans nos vallées sur les pas des Germains et des Gaulois, poussées par le flot des émigrations et des fluctuations humaines. D'autres, plus anciennes, ont eu pour berceau les vieilles coutumes romaines, les cérémonies païennes des Druides et des Celtes, peut-être aussi les mythes et les contes de l'Inde et de l'Orient. «Aujourd'hui que chaque pays reconstitue son

trésor de légendes, écrit Laboulaye, il est visible que ces récits remontent à la plus haute antiquité. Chose singulière et qu'on ne pouvait prévoir, tous ces contes ont une filiation, et, lorsqu'on la suit, on est toujours ramené en Orient. Contes de fées, légendes, fables, fabliaux, nouvelles, tout vient de l'Inde. C'est elle qui fournit la trame de ces récits gracieux que chaque peuple brode à son goût. C'est toujours l'Orient qui donne le thème primitif l'Occident ne tire de son fond que les variations. »

Loin de nous la pensée d'attribuer à toutes nos « Légendes fribourgeoises » une origine aussi reculée et aussi lointaine. Plusieurs d'entre elles, croyons-nous, sont simplement dues au talent d'observation de nos pères, talent mal dirigé, sans doute, mais d'autant plus fertile en conceptions étranges. Forces de la nature, aspect bizarre des montagnes, murmure des ruisseaux et bruit des torrents, calme des sombres forêts, cris sauvages troublant soudain le silence des nuits, murs lézardés des castels déserts, anfractuosités profondes des grottes et des cavernes, mille choses parlaient à l'esprit de nos ancêtres et se présentaient à leurs yeux sous une forme significative, œuvre d'une puissance supérieure et non point résultat du hasard. Ignorant ce qu'il y avait dans les rochers entr'ouverts ou derrière les rideaux de verdure de nos Alpes, ils ont placé là la demeure des êtres fabuleux. De rares traditions ont même une base solide, reposent sur un fait certain. Mal renseigné ou trop crédule, le peuple a considéré comme merveilleux des phénomènes faciles à expliquer. Il les a entourés d'images poétiques, mais sans en altérer le caractère primitif, les noms qu'ils célèbrent, l'accident tragique qu'ils constatent. Chaque château, chaque forteresse, chaque mont altier a ses annales. De nos jours, quand on place la première pierre d'un édifice, on y cache des médailles ou des pièces de monnaie. Autrefois, on consacrait un monument par une légende. Le monument est tombé en poussière, la légende est restée.

Faut-il s'étonner de la simplicité de nos aïeux ? Moins absorbés que nous par l'étude des faits contemporains, peu instruits sur la marche des affaires dans les contrées éloignées ou même voisines, ils portaient toute leur attention vers le sol qu'ils foulaient aux pieds et vers les événements dont le récit avait réjoui ou effrayé leur enfance. Tout ce qui se rapportait à ce coin de terre, tout ce qu'on avait raconté à leur premier âge les intéressait, et moins l'histoire authentique leur était familière, plus ils inventaient avec toutes les licences qu'une imagination mal réglée est capable de s'accorder.

A vrai dire, avons-nous beaucoup changé ? En présence des décombres des temps évanouis, ne savons-nous pas ériger tout un édifice sur le sable mouvant des suppositions ? Ne savons-nous pas même ressusciter tout un passé réel ou fictif ? Nous en appelons à celui qui a parcouru dans sa jeunesse une contrée poé-

tique. Si le soir il s'est assis auprès des tours en ruines, si les vieillards de la vallée lui ont redit la légende du château, n'a-t-il pas vu dans ses rêveries les remparts détruits se relever sur leur base, la bannière flotter au-dessus du donjon et les armures d'acier étinceler dans le préau ? Dans l'espace de deux ou trois siècles, le lieu qu'il visite a subi une complète transformation. L'ogive de la chapelle a été rongée par le temps ou brisée par le marteau. Les balcons de marbre sont tombés pièce par pièce. La grande salle d'âmes a été convertie en atelier et la machine à vapeur crie et tournoie là où l'on n'entendait autrefois que le chant de la châtelaine ou la harpe du ménestrel. Mais la croyance populaire n'a pas enregistré toutes ces innovations. Les yeux tournés vers le passé, elle regarde les jours qui fuient loin d'elle, et dans les plis de sa robe elle porte tous les trésors de l'ancien temps. D'un coup de baguette, elle peut encore balayer tout cet échafaudage moderne et faire revivre, par le souvenir, les prestiges du vieux donjon, la poésie des époques envolées.

Ce n'est là, diront nos lecteurs, qu'un travail imaginaire. Oui, mais que de fois des esprits, qui prétendent être bien équilibrés, finissent par croire vraies les choses fictives auxquelles ils ont longtemps songé ? Le moyen âge a connu cette infirmité de l'intelligence humaine, mais notre siècle n'est pas à l'abri de cette faiblesse. Un brillant écrivain a gracieusement exprimé cette même pensée. Après avoir répété la légende de la « Dame verte », Xavier Marmier ajoute sur un ton confidentiel : « Pour moi, je crois à la Dame verte ; j'y crois avec amour et joie comme à un bon génie. J'ai souvent entendu parler d'elle quand j'étais enfant je l'ai souvent cherchée plus tard, je l'ai attendue au bord du bois, et un jour enfin... mais, non, je ne veux rien vous dire, vous êtes peut-être aussi incrédules que les autres. C'était pourtant bien une dame verte<sup>2</sup>. »

Crédules ou incrédules à l'égard des traditions, avouons du moins que plusieurs d'entre elles proviennent d'idées religieuses obscurcies au milieu des ténèbres de l'ignorance. Ainsi, les anges gardiens sont devenus des servants et les démons des dragons affreux, de même que les cavernes et les abîmes sont apparus comme des vestibules du purgatoire ou de l'enfer. Bien d'autres analogies pourraient être signalées entre les dogmes chrétiens et les croyances populaires ; nous en noterons plus d'une à l'occasion, nous omettrons celles qui s'offrent immédiatement à tout lecteur attentif. Une conclusion bien simple s'imposera toujours : mieux éclairés que nos ancêtres par le soleil de la révélation et par l'astre de la science, nous devons témoigner notre gratitude envers Dieu par une foi plus ardente et une conduite plus morale.

---

<sup>2</sup> « Féerie francomtoise ».

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Puissent les « Légendes fribourgeoises » concourir à ce résultat ! ce serait notre meilleure récompense. Au quinzième siècle, dit-on, on avait vu un riche propriétaire en Finlande échanger une ferme contre un recueil de traditions. Tel ne sera point le prix de ce volume. Nos prétentions sont plus modestes, quoique d'un ordre plus élevé intéresser honnêtement nos compatriotes, leur inspirer un plus vif amour du temps où ils vivent et du pays auquel ils appartiennent, et enfin leur faire mieux estimer les lumières capables de les guider dans la voie de l'honneur, de la vérité et de la vertu. C'est là notre vœu. Que Dieu l'exauce.

I<sup>er</sup> novembre 1891



DANS LA CITÉ DES ZAEHRINGEN

## ORIGINE DE FRIBOURG

Dans l'antique Allemagne, en paix vivait naguère,  
Un seigneur, puissant comte, et duc héréditaire.  
Il avait de grands biens, une ville, un château  
Qu'il avait fait construire au pays de Brisgau,  
Et menait belle vie à sa cour en démente,  
Ce n'était que festins, jours de fêtes et danse ;  
Chez lui venaient en foule et comtes et barons,  
Ménestrels, gais luthiers, chevaliers à fleurons,  
Troubadours enchanteurs, agréables trouvères,  
Joyeux enfants, les uns du Nord aux cieus sévères,  
Les autres du Midi, de la France ou d'ailleurs.  
Ce seigneur était jeune, et ses bouffons railleurs  
Lui répétaient : Il faut, pour que jeunesse passe,  
Boire, rire et chanter avant qu'on ne trépasse.  
Dans la joie et le vin qui coulait à longs flots,  
Tous ces gais compagnons, n'étant pas des dévots,  
De leur âme et de Dieu ne s'inquiétaient guère,  
Et noyaient leurs soucis dans le creux de leur verre.

### I

Or, un jour, Zaehringen, c'était ce haut seigneur,  
Se trouva sans argent. Alors, dans sa fureur,  
Brisant sa coupe d'or sur le pavé de marbre :  
« Par Belzébuth dit-il, qu'on me pendre à cet arbre,  
« Si je puis vivre ainsi. » Mais, voilà que soudain,  
Sur le seuil de la porte aux gonds forgés d'airain,  
Paraît comme un soleil, dans le fond de la salle,  
Un superbe inconnu mis à l'orientale,  
Drapé majestueux dans sa robe d'émir,  
Ruisselant d'or pur, de rubis, de saphir,  
Il s'avance traînant son lourd manteau d'hermine,

## INTRODUCTION

Qu'un diamant poli de ses feux illumine.  
Le long turban de soie, et le croissant doré,  
Et la ceinture blanche au rebord azuré,  
Et le sabre du Turc, à lame de Syrie,  
Au fourreau de métal, orné de pierreries,  
Et deux poignards d'acier incrustés en argent  
Complètent son costume à chaque pas changeant.  
Le duc est ébloui d'une telle richesse ;  
Ce spectacle lui plaît, ce luxe le caresse.  
Est-ce un rêve?... Mais non. Le prince oriental  
En souriant, lui dit sur un ton amical :  
— « Duc, tu n'as plus d'argent. Voici : je t'en apporte !  
« Tiens. Prends » Et tandis que se referme la porte,  
Il jette sur la table, ébranlée à ce choc,  
Un monceau d'or énorme et ne formant qu'un bloc.  
Puis il ajoute : — « Duc, dans cent ans, l'échéance !  
Alors, je reviendrai pour te donner quittance !  
Souviens-toi de ce jour. » Il dit, et même avant  
Que Zaehringen ému, fasciné, tout tremblant  
Eût pu lui demander le nom de sa Hautesse,  
Il avait disparu... Cependant, en liesse,  
Le duc d'un œil brillant contemple son trésor,  
D'une fébrile main montrant le monceau d'or :  
— « Hola ! dit-il, amis nous pourrons encor rire !  
« Or aujourd'hui, fêtons le gentil et beau Sire  
« Qui vient de nous quitter et nous rend joyeux !  
« A plus tard les soucis ! nous ne sommes pas vieux ! »

## II

Cent ans se sont passés. Dans la fameuse salle,  
Un sombre chevalier à la figure pâle,  
Portant habit de fer se promène rêveur.  
Il songe : un noir nuage obscurcit son bonheur,  
Car au temps d'autrefois, son oncle à barbe blanche,  
Le duc de Zaehringen, par un soir de dimanche,  
L'invita dans sa chambre et lui dit : — « Mon neveu,  
« Je dois avant ma fin te faire un triste aveu.

## INTRODUCTION

« Jeune encor tu souris, mais moi la mort m'appelle.  
« J'entends déjà plus près le bruit que fait son aile.  
« Je ne me trompe point elle est là sur le seuil,  
« Car hélas je suis mûr pour entrer au cercueil.  
« Auparavant, écoute : Un jour, — j'avais ton âge, —  
« Comme l'argent manquait, je jurai dans la rage  
« Par Belzébuth ! Alors, un seigneur inconnu  
« — Et nul encor ne sait ce qu'il est devenu,  
« Me prêta beaucoup d'or et s'en alla sans dire  
« Autres mots que ceci : Tu te souviendras, Sire,  
« De l'échéance ! Donc, je viendrai dans cent ans !  
« Et depuis lors j'ai vu soixante et dix printemps,  
« Et quand il reviendra, je serai dans la tombe ! »  
Le lendemain, à l'heure où l'astre du jour tombe,  
Duc Zaehringen mourut. Et depuis ce temps-là,  
Plus de joie au château ; le plaisir s'envola.

Or, le neveu du duc songe à ce qu'il va faire  
Pour solder, comme il doit, la dette centenaire.  
Car l'argent manque encor : l'inconnu peut venir.  
Mais grâce au chapelain, redoutant l'avenir,  
Il s'est fait entourer de croix et d'amulettes,  
Puis il a fait prier de saints anachorètes.  
Tout à coup il s'arrête, et l'effroi l'envahit.  
Il est comme muet ; sa force le trahit ;  
Tremblant, les yeux hagards, fou de terreur et blême,  
Entendant par derrière un horrible blasphème,  
Il se retourne, il voit... reconnaît Lucifer,  
Satan lui-même, noir, et sorti de l'enfer,  
Qui ricane, et sinistre, étincelle dans l'ombre  
D'une étrange clarté, comme une flamme sombre.

— « Ou ton âme, ou mon or » rugit l'affreux démon.  
D'une voix sarcastique à donner le frisson,  
Et s'approchant déjà, de sa griffe infernale  
Il va saisir le duc, que la frayeur fatale  
A cloué sur le sol. Mais soudain, reculant,  
Il hurle de douleur, et jette un cri perçant :

## INTRODUCTION

Il a vu près de lui la croix qui l'épouvante.  
Zaehringen a compris la main encor tremblante,  
Il tire son épée et sur ses pieds bondit.  
Furieux, hors d'haleine, enragé, le Maudit,  
Comme un affreux blessé dans les champs de la guerre,  
Se tord vaincu, sanglant, écumant de colère,  
Et le duc voit alors, dans l'épaisse vapeur  
Qui l'entoure partout, un objet de stupeur,  
Une bête sans nom, difforme, épouvantable,  
Ouvrant avec effort sa gueule formidable  
D'où sortent à la fois des cendres et du feu  
Et le dard enflammé qui s'agite au milieu.  
Son corps est monstrueux et recouvert d'écailles.  
Il s'enfle et se désenfle, élargissant les mailles  
Qui l'étreignent. Il a des griffes de dragon,  
Des ailes de vautour, la tête d'un lion,  
Et des yeux flamboyants comme deux rouges braises.  
Ses entrailles de fer, indomptables fournaies,  
Sans relâche et sans fin, crachent de verts éclairs,  
Et son horrible haleine, empoisonnant les airs,  
Vomit des flots ardents de soufre et de bitume.  
Dans sa large mâchoire, une sanglante écume  
Bout ainsi que la lave au sortir du volcan.  
Et Zaehringen se rit des ruses de Satan.  
Alors le monstre noir de ses funèbres ailes  
Fait jaillir de son corps des flèches d'étincelles,  
Et secouant sa masse, il s'élance soudain  
Vers le vitrail ouvert qu'il franchit comme un daim.

## III

Le duc le suit dehors. La pensée étourdie,  
Il aperçoit la bête, énormément grandie,  
S'abattre tout à coup sur les toits des maisons  
Et sur son palais même et sur ses fiers blasons  
Qu'elle arrache du roc, emportant dans ses serres  
La moitié de la ville aux demeures de pierres.  
Il appelle ses gens. Les chevaux sont sellés,

## INTRODUCTION

Ils sautent tous en croupe, et tous échevelés,  
Sans retard, sans signal, sans penser à la route,  
En se précipitant, comme dans la dérouté,  
Dévorent au galop sa trace qui reluit.  
Et Satan monte, monte, et battant l'aile, fuit.

### IV

Dans le ciel il vole,  
Tantôt caracole,  
Tantôt lourdement  
Sur les pieds se traîne  
Comme dans la plaine  
Un hideux serpent.  
Ainsi que d'un gouffre,  
Une odeur de soufre  
De lui se répand.

### V

Il court les campagnes,  
Franchit les montagnes  
Tantôt dans les airs,  
Ardentes nuées,  
Pousse des huées,  
Lance des éclairs.  
Tantôt dans la tente,  
Jette l'épouvante,  
Passant les déserts.

### VI

Le duc et sa suite  
Sont à sa poursuite  
Sur leurs bruns chevaux,  
Qui, coursiers agiles,  
Traversent les villes,  
Les profondes eaux,

## INTRODUCTION

Et les forêts sombres,  
Toujours sans encombres,  
Par monts et par vaux!

Mais Satan va toujours!... Hélas que faut-il faire?  
Le duc enfin s'arrête auprès d'un solitaire  
Qu'il rencontre en chemin. Et le moine lui dit:  
«Seigneur, il faut prier, pour vaincre le Maudit,»  
Et se met en prière.

Or, en ce moment même,  
Le ravisseur passait, d'une vitesse extrême,  
Le val de la Sarine, Il est saisi de peur;  
Éperdu, défaillant, il laisse, en sa frayeur,  
Et maisons et palais retomber dans l'abîme;  
Puis, ainsi qu'autrefois, au jour de son grand crime,  
Il se sent terrassé par une main de fer;  
Un gouffre à ses pieds s'ouvre; il rentre en son enfer.  
La terre se referme, et tout devient silence.

— Et les maisons sont là, Fribourg à sa naissance!

## LE DUC DE ZAEHRINGEN ET LE CHARBONNIER

Fribourg n'existait pas encore et le château des ducs de Zaehringen, grande masse noire, flanquée d'une grosse tour ceinte de fossés et d'un pont-levis, était la seule habitation en pierre qu'on trouvât dans la contrée sauvage de l'Uechtland. Quelques chaumières de pêcheurs, de charbonniers, de bûcherons étaient clairsemées çà et là sur les rives de la Sarine couvertes de broussailles.

Berthold IV s'en alla un jour à la chasse dans les joux noires qui séparent Tavel et Dirlaret. Au retour, il fut surpris à la fois par la nuit et par un violent orage et se trouva tout à coup éloigné des hommes de sa suite. Harassé de fatigue, il alla frapper à la maison d'un charbonnier où brillait une faible lumière. Aussi hospitalier que pauvre, le maître du logis ouvrit sa porte à l'étranger sans crainte des brigands, et lui offrit un escabeau près du foyer, une part au souper composé de pain et de fromage et un coin pour se reposer dans l'unique chambre de la cabane. Le brave homme, sans doute, ne reconnut point le duc de Zaehringen qui, pour courir le renard ou le loup, n'avait pas endossé sa bonne cuirasse, ni son manteau en fourré d'hermine, ni son chapeau à plumet, ni son pourpoint de cour, avec le collier d'or. De son côté, le duc ne jugea point à propos de révéler son nom et sa qualité. Il se chauffa tranquillement, parla du mauvais temps, mangea comme son hôte, et, quand on lui eu montré sa couche improvisée, il s'y jeta sans rien regarder, et tout habillé, tel qu'un voyageur content de dormir et habitué à l'oreiller des camps. Bientôt autour de lui charbonnier, charbonnière et petits charbonniers se mirent à ronfler. Pourquoi hésiter d'en faire autant ?

Le lendemain, quand il ouvrit les yeux, tous ses compagnons de chambre avaient disparu. A travers la fenêtre en papier, il vit le soleil montant déjà à l'horizon. Il sortit de la hutte. Le ciel était serein, les arbres et les prés verdoyaient, les mésanges et les hirondelles chantaient. La Sarine, si torrentueuse la veille, murmurait presque comme un ruisseau. En levant les yeux, Berthold put apercevoir son manoir dont la tour gigantesque reflétait vivement les rayons de l'astre du jour. Le rocher qui portait le château et où s'alignent aujourd'hui les maisons de la Grand'Rue, brillait d'un éclat extraordinaire par la réverbération de la lumière sur le taillis qui en couronnait la crête. La beauté et la fraîcheur de la matinée, le repos dont il venait de jouir, le spectacle en même temps grandiose et gracieux qui se déroulait à son regard, tout éveilla dans l'esprit du prince les pensées les



plus généreuses et les plus riantes. Depuis longtemps il méditait la fondation d'une ville qui calmerait la fougue des cent barons remuants de la Bourgogne, mais il ne savait pas quel emplacement choisir. En ce moment, pendant qu'il contemplait avec enthousiasme ce paysage, il eut une ravissante inspiration. « Pourquoi, s'écria-t-il, pourquoi ne pas construire ma cité sur le rocher qui porte mon manoir? Par Saladin! je ne la bâtirai pas ailleurs! Là j'aurai des bourgeois libres et toujours armés. Je leur octroierai une charte comme il convient. Je leur donnerai une bannière, des armoiries, mais quelles couleurs adopter? »

Berthold réfléchit, puis, faisant un mouvement, il jeta involontairement les yeux sur son costume qu'il n'avait pas encore honoré de son attention. A cette vue, il poussa un cri de surprise, en admirant son pourpoint et son haut-de-chausses tout noirs, tout couverts de suie d'un côté, et tout blancs, tout enfarinés de l'autre. Il retourne auprès de sa couche. Le mystère est expliqué. Son hôte n'avait rien trouvé de mieux pour composer le lit de l'étranger que d'arranger deux sacs de charbon et de les recouvrir d'un sac à farine. Le côté que le duc avait appuyé sur le tendre matelas de charbon était noir, l'autre côté qui avait légèrement effleuré la couverture à farine s'était naturellement revêtu d'une couche blanche.

« Par Saladin! s'écria le prince en présence de toute la famille qui l'avait accueilli, par Saladin! Fribourg, ma franche ville, n'aura pas d'autres couleurs que celles du lit du charbonnier! »

## LA DAME ROUGE DE PERRAULES

Ami lecteur, si ton cœur est sensible, ne lis pas ce chapitre. Trop lugubre et trop tragique, il troublera ton imagination, il chassera le sommeil loin de tes paupières ou bien les nuits les plus sombres ne seront plus pour toi qu'un long cauchemar. Cette légende n'est donc dédiée qu'aux âmes fortes que rien n'émeut, aux natures vaillantes que rien ne peut épouvanter.

Rappelons d'abord une néfaste journée. C'était en 1127, à la veille des fêtes de Pâques. Guillaume IV de Haute-Bourgogne priait dans l'église de l'Abbaye de Payerne. Plusieurs seigneurs l'entouraient. Soudain un tumulte s'élève dans l'enceinte sacrée. De lâches conjurés se précipitent sur le jeune comte et l'assassinent. En vain ses amis se dévouent pour le défendre ou le venger tous succombent sous les coups des brigands. Parmi les victimes, on reconnaît Pierre et Philippe, sires de Glane, deux braves héritiers de la valeur de leurs ancêtres comme de la noblesse de leur race.

A la vue des corps inanimés de ses maîtres, un valet forme un infâme projet et l'exécute aussitôt. S'éloignant à la hâte de cette scène de carnage, il accourt vers Fribourg et arrive bientôt au château de Perraulles, propriété de la famille de Glane. La plus vive cupidité excite son audace; il ne reculera devant aucun crime, car il veut promptement s'enrichir. Il pénètre donc dans les somptueux appartements, il se présente à la dame encore ignorante de la mort de son époux, il s'en approche sous un prétexte quelconque, mais tout à coup le fer brille, le poignard est levé et la châtelaine tombe baignée dans son sang. Si rapidement s'accomplit le drame qu'elle ne poussa pas même un cri nul : ne l'entendit appeler au secours, nul ne recueillit son dernier soupir.

Que devint le meurtrier? nous l'ignorons. Ce que la tradition rapporte, c'est que le castel fut hanté depuis lors par une étrange apparition. Nombreux sont les témoins, car pour voir et entendre, il suffisait d'être né sous une favorable constellation. Écoutons leur récit. Douze fois par année, chaque soir des Quatre-Temps, une terrible scène se renouvelle. Dès que la cloche a cessé d'inviter les fidèles à invoquer Marie et à prier pour les trépassés, l'affreux spectacle commence, puis il dure jusqu'à l'heure mystérieuse de minuit. Pendant ce temps qui leur paraît long comme un siècle, les habitants du château aperçoivent une dame rouge, fantôme menaçant échappé pour un moment des demeures ténébreuses

de l'autre monde. Elle se montre d'abord dans la chambre à fenêtres grillées, ancien oratoire, là même où fut consommé le forfait. Sous son costume écarlate, elle est agitée convulsivement par une force invisible. Puis on la voit à la croisée d'où elle promène sur les environs des yeux étincelants de feu, des yeux hagards qui annoncent vengeance et malédiction. En même temps, des cris d'une vigueur surhumaine s'échappent de sa poitrine, sont répétés par les échos lointains et retentissent dans la nuit noire comme le cri du hibou troublant le silence de la forêt. Jamais homme n'a vu cette ombre horrible et n'a écouté ces gémissements déchirants sans être bouleversé dans tout son être.

Enfin, minuit approche. Au premier coup de l'horloge, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, le spectre descend lentement les escaliers, il pousse des soupirs plus douloureux, des lamentations plus désespérantes, il traîne de lourdes chaînes dont le bruit se répercute d'une façon sinistre dans toute la maison. Ah! examinez mieux, si vous l'osez! Voyez-vous cette poitrine nue, ce poignard qui la transperce, ce sang qui coule? Oui, des flots de sang s'échappent de cette plaie hideuse et marque le chemin que poursuit chaque fois la malheureuse revenante. Elle s'avance jusque sous la voûte de la chapelle gothique, elle s'approche du caveau sépulcral et s'évanouit enfin dans la poussière du tombeau en jetant autour d'elle un dernier regard et un dernier cri. Au même instant, l'horloge frappe le douzième coup de minuit.

Pour rassurer nos contemporains, ajoutons que ce phénomène ne se réalise plus avec la même régularité qu'autrefois. Le meurtrier a-t-il achevé d'expier son forfait? Les survivants ont-ils assez prié pour le salut de l'infortunée châtelaine? Les indulgences accordées par Martin V à son passage à Fribourg ont-elles calmé les mânes des victimes?

C'est possible. D'autres prétendent — sans doute des esprits forts — que le voisinage de la gare bruyante, le roulement des lourds wagons, les appels stridents du sifflet des locomotives, les progrès de l'incrédulité dans la cité universitaire, l'insouciance des voyageurs trop distraits par les choses présentes pour vouloir encore s'intéresser aux choses passées, tous ces motifs seraient bien suffisants pour engager les morts à ne plus sortir de leurs tombeaux.

## LE TILLEUL DE FRIBOURG

C'était le 15 avril 1476. Le sire Nicolas de Mackenberg célébrait une étrange fête dans sa résidence de Fribourg, près de l'Hôtel-de-Ville. Huit seigneurs étaient assis à la même table. Également recommandables par leur noblesse, leur fortune et leurs qualités, ils prétendaient tous à la main de la fille du chevalier, la jeune et pieuse Béatrice. Celle-ci avait réservé une place auprès de cette brillante société à son ami d'enfance, le brave Rodolphe Wydegg, fidèle domestique du château. Nul ne saurait redire l'émotion de tous ces cœurs, car l'heure était solennelle et tout un avenir devait en dépendre.

Vers la fin du repas, l'austère vieillard, auparavant presque silencieux, parla longuement des dangers qui menaçaient le pays. Une autre journée de Grandson, en effet, approchait et verrait peut-être les ruines des libertés helvétiques. A mesure qu'il causait, son langage s'animait, devenait plus éloquent et remuait plus profondément tous ces fils de la jeune Suisse. C'était comme le testament de son patriotisme. Quand tous les auditeurs eurent juré de courir aux armes et de ne point songer à leurs amours avant d'avoir triomphé du téméraire Bourguignon, Mackenberg continua :

— Vous le savez, je vous aime et je vous estime tous au même degré ; à chacun de vous, je confierai tranquille le destin de ma fille adorée. Allez tous au combat le plus vaillant sur le champ de bataille sera le préféré dans ma maison...

— Et si le plus brave meurt, interrompit timidement Béatrice, m'accorderez-vous la liberté de la veuve ?

— Oui, liberté pour vous et gloire pour lui !

Puis les convives se retirèrent, tous enflammés d'un noble enthousiasme et prêts à affronter tous les périls pour s'assurer la conquête la plus chère à leur cœur.

Quelques semaines plus tard, une petite troupe sortait de Fribourg pour rejoindre Boubenberg à Morat. Arrivés au sommet du monticule qui domine le Palatinat, tous se retournèrent une fois vers la cité pour saluer la foule qui les avait accompagnés de ses vœux et de ses acclamations. L'écuyer Rodolphe distingua dans la multitude la fidèle Béatrice et la vit agiter une branche de tilleul, témoignage d'un chaleureux Au revoir ! Vite il comprima les battements de son cœur, et s'adressant à ses compagnons, il leur dit :

—Entonnons un chant de guerre, et en avant!

A Morat, il se distingua parmi les héros qui défendirent la place pendant douze jours. Le 22 juin se leva enfin. Rodolphe combattit auprès de Jean de Hallwyl. Il fut digne de cette grande journée qui sauva notre indépendance. Tels furent aussi les huit seigneurs que nous avons rencontrés chez Mackenberg. Chacun pensait à Béatrice et chacun accomplit des prodiges de valeur.

Quand la déroute de l'ennemi fut complète, quand le carnage commença à s'exercer parmi les fuyards, Rodolphe regarda vers Fribourg et tressaillit. Du sang, partout du sang sur son brillant uniforme! Il avait tué beaucoup d'adversaires, mais il était blessé lui-même. Sa poitrine souffrait d'une plaie béante. La prudence lui conseillait de se faire soigner aussitôt, l'amour lui commanda de partir à l'instant.

Il partit en chancelant. Peu à peu, la fièvre rendit de l'assurance à sa marche et ses douleurs s'endormirent. Il pressa le pas, il courut. Une idée le transportait : il fallait arriver le premier. Le premier, il voulait annoncer à Fribourg victoire et salut. Le premier, il voulait rappeler à Béatrice sa promesse sacrée. Il fit taire toutes les autres considérations. Déjà il voyait les larmes de joie que soulèverait la bonne nouvelle. Déjà il voyait les larmes de bonheur répandues sur toutes les figures. Déjà il recevait, avant tout autre, les félicitations de Béatrice. Il bondissait donc sous l'aiguillon de pareils rêves, une force supérieure le transportait à travers l'espace, lui cachant toute fatigue, l'aveuglant sur tout péril.

—J'arriverai! j'arriverai! se disait-il souvent pour s'encourager.

Enfin, il entra dans Fribourg. La ville était morne et déserte. Vieillards, femmes et enfants priaient dans les églises le Dieu des batailles et nul ne savait encore l'issue de la journée.

Cependant, un citoyen rencontre Rodolphe. Il le voit couvert de sang et de poussière, la figure abattue et les vêtements en lambeaux. Le soupçonnant porteur d'un sinistre message, il n'ose l'interroger. Il avertit la foule qui gémit au pied des autels. On accourt, toute la ville se réveille, on rejoint Rodolphe au moment où il débouche sur la place, sous les fenêtres de la demeure de Mackenberg.

L'infortuné lève les yeux, il entrevoit le vieillard et sa fille, et ressuscitant par l'énergie de la volonté ses forces défaillantes, il crie d'une voix vibrante : Victoire! Victoire! pendant que sa main agite fiévreusement une branche qu'il avait détachée du tilleul de Morat, témoin, le matin, de la prière des Suisses.

Ce suprême effort fut le dernier. Il tombe sous les regards de la multitude compatissante.

En présence de cette scène tragique, Mackenberg a embrassé sa fille en lui disant :

—Voilà ton époux.

Joie et teneur traversent à la fois l'âme de Béatrice. De son balcon, elle a tout vu et tout compris. Elle accourt alarmée, fend la foule respectueuse et parvient enfin auprès du héros agonisant. Nulle plume ne saurait dépeindre son agonie. Rodolphe la reconnaît à travers les visions de la mort, sa main tremblante lui offre la branche de tilleul, ses lèvres remuent convulsivement, Béatrice se penche vers son fiancé et peut encore saisir ces mots : Patrie!... Amour!... Au ciel!

Ce furent ses dernières paroles, ce fut son dernier adieu.

Béatrice était veuve avant d'être épouse.

Digne de ce martyr du patriotisme, elle s'inclina une seconde fois, baisa respectueusement au front son bien-aimé, ouvrit cette main droite que le trépas venait de fermer, enleva pieusement le rameau et le montra au peuple comme une relique sacrée.

La foule émue comprit. Une bêche fut apportée, on creusa à l'endroit même où le brave était tombé, on y planta la branche vénérée, encore humide du sang versé pour la patrie.

Le sol fut une terre féconde; le rameau est devenu le vaste tilleul que quatre siècles ont admiré.

Quant à Mackenberg et à sa fille, ils ont vite disparu de la scène du monde. Le vieillard a pu voir l'entrée de Fribourg dans la Confédération; son vœu le plus cher était exaucé et il est descendu dans le tombeau de ses pères. Pour Béatrice, tout était mort, puisque Rodolphe n'était plus: elle s'enferma donc dans une cellule de la Maigrauge, insensible à toute sollicitation, parce que le tendre vase de son cœur était brisé à jamais.

## LA FONTAINE DE LA SAMARITAINE

Dans ses *Pèlerinages de Suisse*, Louis Veuillot félicite Fribourg d'avoir attaché «quelque bon souvenir et quelque salutaire leçon à la plupart des monuments consacrés à l'utilité publique».

Ce qu'il ne dit pas, ce qu'il ignorait sans doute, c'est que le démon vit de mauvais œil ce genre nouveau de prédication populaire. Comme jadis une force céleste empêcha Jérusalem de renaître de ses ruines, ainsi une force infernale faillit priver Fribourg de plus d'un chef-d'œuvre d'architecture. En voici un exemple frappant.

Nous sommes en 1546. Les magistrats de notre ville, alors déjà soucieux du bien-être de leurs administrés, jugent à propos de les abreuver des eaux les plus limpides et les plus abondantes. C'est à cette date, en effet, que furent établies la plupart de nos fontaines. L'une d'entre elles, celle de la Samaritaine, en l'Auge, ne sortit qu'avec peine des entrailles de la terre.

Pierre Payer, selon la légende, dirige l'entreprise. Ses employés sont à l'ouvrage, modérés et paisibles, car notre cité les a formés. La pioche frappe, frappe avec lenteur le sol durci par tant de siècles; la pelle écarte les matières désagrégées; les tombereaux les transportent plus loin jusque sur les rives de la Sarine. Tout le quartier résonne des coups répétés des ouvriers; déjà les fondations avancent, étendues et profondes, car là doit s'élever un bassin monumental; déjà marchands de vin et laitiers se réjouissent, heureux d'avoir à proximité une source à jamais intarissable.

Mais soudain, quelle apparition vient interrompre les travaux et consterner les manœuvres? Un cri a retenti, cri formidable qui a fait tressaillir les habitants et que vingt échos ont redit au loin, jusque dans les sombres cavernes du Gotteron. C'est plus qu'un cri, c'est un concert terrifiant, c'est un sabbat affreux de sifflements, de lamentations et de hurlements!

Hommes, fuyez, fuyez! Ne voyez-vous point le monstre qui vous poursuit et vous menace? C'est un chasseur aussi agile que vaillant, de noir tout habillé, à la figure horrible et grimaçante. D'un bond, il s'est élancé de l'ancienne auberge du Chasseur, son repaire de prédilection; d'un bond, il s'est précipité le long des rampes du Stalden; d'un bond, il s'est trouvé debout auprès de la fontaine inachevée.

Hommes, fuyez, fuyez ! Car le chasseur noir n'est pas seul. Une meute l'accompagne, poussant des aboiements de rage, montrant des dents prêtes à tout déchirer et une gueule prête à tout dévorer ! Comptez, si vous pouvez : ce sont douze chiens noirs et un vert ! Oui, ils sont treize, treize, nombre fatidique qui reviendra plus d'une fois dans l'histoire de Fribourg.

A cette vue, les ouvriers s'enfuient ; ils n'osent pas même se retourner, croyant à chaque instant sentir les crocs bien aiguisés pénétrer dans leurs chairs. En un clin d'œil, la place est déblayée, les instruments des terrassiers sont projetés au loin et les matériaux dispersés à tous les vents du ciel. Puis, quand cet exploit fut accompli, en moins de minutes qu'il n'en faut pour le raconter, le chasseur infernal et sa suite mystérieuse se sont enfoncés dans le sol, là même où les fondations étaient commencées. Longtemps encore, au même endroit, on a respiré une odeur de soufre et les femmes n'ont passé auprès qu'en se signant trois fois.

Cependant, Pierre Payer ne voulut point capituler ; il y allait de sa fortune et de son honneur. Par mille promesses et mille encouragements, il réussit à embaucher une nouvelle escouade d'ouvriers, — car les premiers ne se remirent jamais de leur terreur. A l'heure fixée, dix braves, recrutés dans la ville même, reprennent l'œuvre interrompue. Plusieurs semaines s'écoulent sans incident, et déjà les travaux touchent à leur terme. On oublie bientôt l'étrange apparition ou bien on cesse d'y croire. Mais voici un jour de sinistre augure, le vendredi des Quatre-Temps de septembre. « Courageux ouvriers, dit Payer, afin de tout achever sans retard, travaillez jeudi soir autant que vos bras vous le permettront. La fraîcheur de la nuit et l'éclat de la pleine lune vous faciliteront votre tâche... Vous n'aurez pas à vous en repentir au moment du paiement. »

L'ordre s'exécute. Depuis longtemps, les ténèbres enveloppent la cité de Zaehringen ; depuis longtemps, bourgeois et habitants goûtent les douceurs d'un lourd sommeil. Seuls quelques pionniers infatigables poursuivent leur besogne autour de la fontaine de la Samaritaine. Bientôt ils dressent sur son piédestal la statue que tant de générations regarderont ensuite avec une béate curiosité. Soudain, au coup de minuit, une commotion terrible les secoua. A l'instant même, ils virent s'élancer vers eux un être gigantesque, noir des pieds à la tête, entouré d'une douzaine de chiens enragés. C'était le chasseur noir avec sa meute dévorante. Sauve qui peut ! sauve qui peut ! Tel fut le cri humain qui retentit et qui se mêla étrangement aux aboiements des treize bêtes féroces. Subitement fut poussée cette clameur, plus subitement encore tous nos héros disparurent, ceux-ci dans les maisons voisines, ceux-là dans les ruelles les plus sombres, chacun dans la direction où la peur lui montrait le salut. Une fois encore, le fantôme et son cortège dispersèrent au loin pierres et instruments et s'engloutirent dans le



large trou si laborieusement creusé et qui correspondait sans doute au fameux souterrain qui, des rochers de la Sarine, se prolongeait jusqu'à l'ancien hôtel du Chasseur.

Tout autre que Payer eût désespéré de l'avenir et renoncé à abreuver d'eau les citoyens de l'Auge. Mais il se souvint de sa convention avec Leurs Excellences et il voulut faire honneur à ses engagements. Tout à coup bien inspiré, il finit par où il aurait dû commencer : il s'adressa aux anciennes paroisses rurales, il recruta quelques vigoureux campagnards, il les conduisit sur le théâtre fatal, puis, avant de reprendre les travaux, il fit bénir par le Prieur des Augustins la place, les outils, la statue et les matériaux. Un plein succès couronna sa persévérance. Depuis trois siècles et demi, tout le quartier peut aisément se désaltérer. Pendant ce temps, que de cœurs ont béni le vaillant entrepreneur ! que de voix ont chanté ses louanges ! Seuls quelques gars au gosier sec et en pente dédaignent la Samaritaine de Payer et lui préfèrent la brasserie de même nom.

## LES CHANDELIERS DE SAINT-NICOLAS

C'était en 1620. Trois Fribourgeois, originaires de la Broye, se rendaient en Terre-Sainte. Pèlerins inoffensifs, ils pensaient ne rencontrer sur leur chemin ni piège ni obstacle. Tout à coup, sur les frontières de la Turquie, ils sont arrêtés comme de vulgaires vagabonds. Peu versés dans la langue du pays, incapables d'expliquer leur présence dans cette région lointaine, ils sont brutalement conduits devant le tribunal du pacha.

Dans leur pays, ils avaient souvent entendu parler des pachas musulmans. L'idée qu'ils en concevaient n'était pas de nature à les rassurer. « Ces sortes de préfets, pensaient-ils, sont aussi capricieux que soupçonneux, aussi laids que cruels. Si nous avons le malheur de lui déplaire, à celui-ci, nous sommes perdus. En vain nous lui dirons que nous sommes de Uchelles, de Carignan ou de Bollion, il ne voudra pas le croire et il ne verra en nous que des espions. »

Voilà les sombres réflexions que nos compatriotes se communiquaient quand parut enfin à leurs yeux le redouté personnage. A cette vue, dans une circonstance moins critique, ils eussent éclaté de rire. Jamais, pas même aux grandes mascarades à Estavayer, ils n'avaient aperçu un semblable géant aussi ridiculement costumé. Décidément, Mahomet devait s'amuser en le considérant du haut de son ciel ensanglanté. Un turban sous lequel s'abritaient la chevelure et le front, deux gros yeux qui semblaient se regarder l'un l'autre, une barbe énorme, espèce de forêt vierge, qui retombait sur la poitrine, une volumineuse robe de chambre dans lequel se perdait un corps maigre comme une perche, une queue qui poursuivait son maître ou qu'un valet soulevait machinalement, telle fut la vision burlesque qui faillit faire oublier à nos Fribourgeois la gravité de l'heure présente.

Pendant que le pacha examinait attentivement les passeports qu'on lui avait remis, nos hommes engagèrent une conversation en patois de leur village.

— Quemin lé pouta, schta pertze!

— Y fudré la plianté ou curti por épovintâ lé corbé!

— Vo gi réjon, dit le troisième, i glé ache pou qué lé cajon ou martchi dé Payerna.

— Né pa veré! hurla le pacha. Chu ache bi tié vo!

Le tonnerre tombant soudain au milieu de cette salle d'audience n'eût pas

produit sur nos voyageurs une émotion plus tragique que ces paroles foudroyantes. Instinctivement, sans se regarder, sans articuler un mot d'excuse, ils tombent tous trois la face contre terre, croyant toucher à leur dernier quart d'heure et n'attendant plus que leur arrêt de mort. Quand, après un moment de silence, de vrai silence de tombeau, quand le pacha leur dit sur un ton affectueux : « Relevez-vous, mes amis », ils étaient persuadés d'être trompés par leurs oreilles mêmes et d'être les victimes d'une illusion.

Pourtant, le mystère fut bientôt compris. Le terrible fonctionnaire les fit asseoir et leur raconta son histoire. Né à Léchelles, il s'appelait Cagniard. L'amour des voyages l'avait éloigné de sa patrie, et, le sort le favorisant, il était devenu pacha au lendemain de son apostasie, car il avait dû renoncer à l'étendard du Christ pour s'enrôler sous les drapeaux de Mahomet. A cette nouvelle, les trois pèlerins eurent un frisson, mais surmontant cette pénible impression, ils continuèrent à causer des affaires de Suisse, du canton, de la Broye, du village natal et surtout des parents, amis et connaissances. Quand Cagniard apprit que son père et sa mère étaient encore vivants, il pria les Fribourgeois de revenir dans son palais à leur retour de Jérusalem. Le jour suivant, il les congédia non pas comme des espions, mais comme des intimes.

Quelques semaines plus tard, nos quatre concitoyens se retrouvent ensemble. Le pacha se montre généreux. Il offre une libérale hospitalité à ses visiteurs et les accable de cadeaux précieux et d'une forte somme d'argent pour sa famille.

Rentrés en Suisse, les trois pèlerins s'empressent de se présenter chez les parents du pacha. Leur récit fut long, détaillé, minutieux. Le vieux père et la vieille mère versèrent d'abord des larmes de joie en découvrant que leur fils se portait bien et qu'il était heureux, mais quand on leur dit qu'il avait changé de religion, qu'il n'était plus chrétien, mais musulman, alors des larmes de désolation coulèrent de leurs paupières fatiguées. « Mieux vaudrait pour lui être mort qu'apostat ! Non, nous ne le reconnaissons plus pour notre enfant.

Cette énergique déclaration n'était pas un vain mot. Les deux vieillards refusèrent tous les présents qu'on leur apportait de si loin et ne voulurent pas même lire la lettre tracée par une main impie. Mais alors que faire de la bourse remplie d'or ? Le cas, non prévu par le code, fut soumis à la sagesse des magistrats. Il fut décidé que, pour sanctifier cette valeur d'origine suspecte, on l'affecterait au service de l'église de Saint-Nicolas. C'est alors, dit-on, que furent commandés et c'est ainsi que furent payés six chandeliers en cuivre, plus massifs qu'élégants, plus remarquables que remarquables. Quatre d'entre eux se voient encore dans le chœur de la Collégiale. Où sont les deux autres ? L'opinion publique l'ignore. Ils sont conservés, prétendent quelques malins, dans la salle capitulaire. En trois

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

circonstances solennelles, ils sont là très utiles pour illuminer les chanoines : c'est quand ils doivent délibérer ou pour nommer un curé ou pour réparer un presbytère ou pour déléguer à Rome l'un des vénérables à l'occasion du sacre d'un évêque.

## UNE SÉANCE DE REVENANTS AU RATHAUS

C'était le 20 août 1770. Veuf depuis longtemps, l'avoyer d'Alt demeurait seul avec un domestique dans sa maison aussi sombre que spacieuse. Le soleil venait de se coucher radieux. Assis dans un antique fauteuil, le vieillard, tenant en mains *le Journal suisse*, suivait alternativement le récit des événements et les phases du crépuscule. A mesure que disparaissaient les dernières traces de l'astre du jour, le baron sentait surgir dans son cœur un douloureux regret : ainsi s'étaient effacées les plus belles illusions de sa vie. Premier magistrat du pays depuis trente-trois ans, il revoyait tant de choses du passé et cherchait en vain à calmer les troubles de sa conscience.

Bientôt arriva Marc-Ignace Gady, le nouveau président du Conseil. La conversation fut plus grave que de coutume. Les temps étaient mauvais et d'Alt n'apercevait partout que des points noirs à l'horizon. Les nations voisines sont autant d'ennemis menaçants, et, pour comble de malheur, l'union ne règne ni dans la famille helvétique ni au foyer fribourgeois.

— A vous entendre, répliqua enfin Gady, on penserait qu'une disette de bonne aventure a réussi à vous effrayer.

— Puisque vous en parlez, reprit le baron, écoutez une étrange prédiction. En 1713, je venais d'entrer au service d'Autriche et j'allais rejoindre en Hongrie le régiment qui m'avait été assigné. Je me reposais un jour à côté de mon cheval, au pied d'un arbre, quand une vieille Bohémienne s'approcha et voulut m'annoncer mon avenir. Elle regarda ma main et dit : « Vous vivrez plus longtemps que moi, mais quand le tilleul auprès duquel vous êtes né, aura accompli son troisième siècle, vous ne le verrez plus reverdir. »

Elle ne s'est pas trompée me voici dans ma quatre-vingt-deuxième année et le tilleul termine son troisième siècle.

Gady s'efforça de tranquilliser le baron, puis il se retira en lui souhaitant un doux sommeil.

Malgré l'heure tardive, d'Alt reprit le cours à peine interrompu de ses tristes méditations. Plus il s'interrogeait lui-même, plus il se troublait. Il porta par hasard ses regards sur un portrait de la baronne, cette épouse qu'il avait tant aimée. Leurs yeux se rencontrèrent enfin, un soupir s'échappa de son sein comme pour réveiller un lointain et mystérieux écho dans ce vaste appartement jadis si animé,

aujourd'hui si désert. A mesure que la nuit déployait ses voiles, les souvenirs du vieillard se dessinèrent plus nettement ; il passait en revue les compagnons de sa jeunesse et comptait les nombreux amis que le trépas lui avait enlevés déjà. Il entendait comme un écho d'outre-tombe, une invitation à rejoindre ceux qui l'avaient précédé dans le royaume des ténèbres.

Plus tard, il s'endormit profondément, mais le même rêve se continua et agita son repos. Soudain un violent coup de sonnette vint l'arracher à son cauchemar. Le domestique ne répondant point, l'avoyer se lève, ouvre la croisée et voit le grand-sautier en livrée officielle et une lanterne à la main ; celui-ci lui annonce que la séance du Conseil va s'ouvrir et qu'on l'attend. Nulle étoile ne scintillait plus au firmament, quand tout à coup une éblouissante clarté illumina tout l'intérieur de la Maison-de-Ville. On eût dit que cet édifice gothique était consumé par les flammes. Toutes les salles et l'arsenal même, l'escalier et la toiture semblaient en feu et la fontaine de Saint-Georges lançait des étincelles dans son bassin. Un reflet extraordinaire se projetait au dehors jusque sur le tilleul trois fois séculaire.

De sa fenêtre, d'Alt aperçoit quelques ombres s'acheminer silencieuses vers le local de l'assemblée. Lui-même s'habille à la hâte, curieux de savoir la cause de cette convocation insolite. Il ceint l'épée à la poignée d'argent, se couvre de sa perruque magistrale, ajuste sa fraise, son rabat, son manteau espagnol. Il traverse la place, monte et entre dans la salle du Conseil. Il la trouve pleine de personnages inconnus que la pâleur funéraire de leurs faces ferait confondre avec des échappés du tombeau. Cependant, l'erreur n'est pas possible, celui qui occupe le fauteuil de la présidence, c'est Jean-Henri Vonderweid, décédé récemment, son prédécesseur dans la charge d'avoyer. Il contemple pendant quelque temps avec effroi ce Sénat fantastique, qui délibérait gravement dans une langue inintelligible. Il s'assied, et bientôt les torches s'éteignent successivement et les ombres sénatoriales s'évanouissent. En disparaissant, tous les conseillers font entendre un craquement sinistre, comme un bruit d'ossements qui s'entrechoquent, et tous redisent sur un ton sépulcral : « Diligite justitiam qui judicatis terram... »

C'est assez ! Incapable de contenir plus longtemps son émotion, d'Alt se retire. Au dehors une épaisse nuit enveloppe tous les objets. Il n'entend rien, sauf la fontaine qui coule avec ce murmure mélancolique qui lui est particulier quand elle veut prédire la mort prochaine d'un avoyer.

Égaré, tremblant, à peine peut-il regagner sa demeure. Un éclair sinistre brille à l'ouest, l'horloge frappe minuit et la voix lugubre du crieur des heures lui répond dans une rue éloignée.

Le lendemain, le vieillard révéla à son confesseur seul les terribles mystères de

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

cette fatale nuit. Depuis lors il ne fit que languir. Trois mois et demi plus tard, la cloche de l'agonie annonça son trépas. Il n'avait pas vu reverdir le tilleul ; l'oracle de la Bohémienne était réalisé.

## LE SPECTRE DE LA MAUVAISE TOUR

En abordant ce mystérieux sujet, notre main tremble et notre plume hésite à tracer quelques lignes. Comment redire, en effet, tout ce que nous savons, sans répandre le trouble dans les esprits et l'épouvante dans plus d'un foyer ?

La tradition populaire, toujours si bien informée, même sur les choses d'outre-tombe, nous fournit des renseignements aussi précieux que terrifiants.

Ami lecteur, ne cherche pas la « Mauvaise Tour », car le caprice de l'homme l'a renversée après l'avoir édifiée. Construite en plein moyen âge, elle était, dans la cité des Zaehringen, une dépendance du palais de la Préfecture, à la rue de Morat. Bien digne du nom qui lui fut infligé, elle offrait au criminel une ironique hospitalité et lui réservait toutes les jouissances et tous les raffinements de volupté que savent procurer aux patients les instruments de torture les plus perfectionnés. Malheur à l'infortuné qui franchissait le seuil fatal ! Bientôt la lourde pierre allongera son corps, disloquera ses os, fatiguera ses membres et arrachera des cris de douleur à sa sensibilité et des aveux à son innocence même. Bientôt sa mémoire se troublera, sa raison s'égarrera, et comme un voile sombre, comme un crêpe funèbre sera jeté sur ses yeux et lui cachera l'affreuse réalité du présent et les désolantes menaces du lendemain.

La nuit, après avoir tant souffert, il trouvera un nouveau supplice dans le sommeil même, car son repos sera agité par d'horribles visions : un gibet dressé à ses côtés l'attirera en le fascinant, ou bien, auprès d'un bûcher consciencieusement préparé, il sentira déjà la chaleur des flammes dévorantes, ou bien enfin, un sac, un hideux sac, étrange cercueil, sera là ouvert pour le recevoir tout vivant et lui garantir un bon accueil dans les eaux de la Sarine. Qui redira tous les cauchemars qui ont effrayé les pauvres captifs ? Que de fois, réveillés en sursaut, ils ont tressailli sur leur grabat, ont poussé un cri déchirant, croyant voir à travers les ténèbres ici l'impassible bourreau et le fer brillant et le feu pétillant, là leur corps palpitant dans la poussière et le sang !

Pour comble de calamité, quelques-uns, nullement endormis et nullement privés de leur bon sens, ont vu, de leurs yeux vu, ont entendu, de leurs oreilles entendu, un spectre sanglant enveloppé d'un long linceul blanc, se promenant vers minuit sur les remparts du donjon, traînant de ses pieds et de ses mains de lourdes chaînes et jetant tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre, des gémissements



déchirants. Sept fois, le fantôme faisait le tour de l'enceinte et semblait disparaître, comme écrasé par une force surhumaine ; sept fois, il se redressait comme un infortuné que la violence du désespoir soulève au-dessus de quelque abîme prêt à l'engloutir. A chaque apparition, il était plus repoussant et plus couvert de plaies et de blessures ; enfin, ce n'était plus qu'

Un horrible mélange  
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,  
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux  
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

Trois nuits successives, vers la Toussaint, le même phénomène se renouvelait. Alors, tous les prisonniers tremblaient, les habitants des maisons voisines se signaient trois fois, le passant détournait ses regards, fermait ses oreilles et accélérail sa marche. Parfois même, dans les obscurités du cachot, un condamné qu'invitait l'échafaud entendait comme des instruments de torture qui s'agitent et comme des ossements froissant d'autres ossements.

En vain on eut recours aux prières des fidèles et aux exorcismes de l'Église ; en vain, vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les magistrats s'émurent et ordonnèrent des enquêtes. On ne put que constater l'exactitude des faits, et l'on vit des braves s'effrayer au récit de ces événements nocturnes, eux qui n'avaient point tremblé sur les champs de bataille. C'est ainsi que le vieux général König lui-même ne pouvait songer à ces lugubres visions sans ressentir un frisson qui traversait tout son être et lui faisait éprouver comme le froid de la tombe.

Et maintenant, cher lecteur, respirons en paix et dormons tranquilles, car tout a disparu. Les fantômes eux-mêmes ont pris congé de Fribourg. D'aucuns prétendent — mais comment le prouver ? — qu'ils n'ont plus osé se montrer depuis que l'on a enfermé à la Mauvaise Tour les principaux auteurs de l'insurrection de janvier 1847. C'est qu'on a beau être de l'autre monde, on tient à la bonne compagnie.

L'année suivante, dans la séance du 20 janvier, pour enlever aux défunts toute tentation de revenir troubler le repos des vivants, le Grand Conseil décida la démolition du fameux édifice. C'était vraiment couper le mal à sa racine.

Enfin, le 31 janvier, une fête populaire eut lieu dans notre libre cité. Deux bûchers furent préparés sur la place de Notre-Dame. On disposa sur l'un les pièces diverses formant le dossier de la procédure dirigée contre les imprudents révoltés. On entassa sur l'autre les instruments de supplice que plusieurs siècles avaient utilisés. Bientôt, en présence des autorités cantonales et municipales,

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

sous les yeux d'une foule considérable, de noirs tourbillons de fumée s'élevèrent vers le ciel, annonçant bien haut la destruction de mille souvenirs d'une ère cruelle.

Qui reprochera cet exploit au régime de l'époque? Parmi les « mauvais tours » joués au peuple, celui de la suppression de ce pénitencier n'est-il pas l'un des plus pardonnables?

## GÉDÉON WALDVOGEL OU L'OISEAU DES BOIS

Il était ramoneur. Oh! le vilain état, diront les uns. Oh! quelle figure emmâchurée diront les autres. Échelle, balai, raclette, habit de suie : quel bel équipement!

Son état, laid ou non, il ne l'avait pas choisi. Il n'avait que six ans. Un matin son père le fit quérir sur la place des Rames où il jouait. On l'habilla de toile, on lui mit un bonnet noir sur les yeux et les oreilles, une raclette en main, un balai sous le bras, on dressa une échelle devant une cheminée, et son père dit : « Gédéon, tu vois ce grand trou noir, tu vas monter là-haut et me ramoner ça, au contentement des gens. Puis tu redescendras, tendras la main et me porteras dix cruches, pour lesquelles tu recevras à dîner. Est-ce clair? »

Clair, oui, aurait fait ou pensé un des polissons de ce siècle de lumières, en tout cas plus clair en bas qu'en haut. Mais la jeunesse d'autrefois craignait Dieu, les parents et la verge. Pour celle-ci, père Waldvogel ne la ménageait pas. Ayant donc bien prié saint Gédéon, vainqueur des Gabaonites, le pauvre petit se lança courageusement à travers les brouillards du foyer et les horreurs de la suie, au risque de se crever les yeux, de se rompre les côtes et de se casser bras et jambes.

Ce jour fut décisif pour la vocation de Waldvogel. Depuis lors, jusqu'à sa mort, il ne fit plus que deux choses ramoner et prier. Je me trompe : il allait parfois à la chasse du menu bois et des branches sèches pour sa sœur Maïsson. Celle-ci partageait sa misère, faisait son café du matin et du soir, préparait les pommes de terre pour midi. Dans la chambre de Waldvogel, on remarquait un second grabat là couchait un ami malheureux, un pauvre aveugle, Bionda. Petit homme à figure piémontaise, cet infortuné, avec son habit rouge-tuile, était adossé tout le jour au parapet du Courtchemin, où il jouait modestement du violon, devant une image treillissée de la Vierge, ayant à ses pieds une corbeille de bons-dieux, de madones et d'angelots encadrés. Physionomie résignée et profondément triste, il ne demandait rien, recevait avec une gratitude mélancolique, souffrait beaucoup sans se plaindre jamais.

Waldvogel, lui, était un joyeux pauvre. Que lui importait de revêtir de noires guenilles? Dans la forêt, bûcheronnant, et dans la cheminée, ramonant, partout il pouvait chanter et cela lui suffisait. Il chantait de vieux Noël, les chansons du

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

métier et le bon Dieu des bonnes gens. Comme il aimait des strophes telles que les suivantes :

Petits enfants, quand je ramone,  
N'ayez pas peur  
Car, si bien noire est ma personne,  
Blanc est mon cœur.

Petits enfants, quand je ramone,  
D'un bras puissant,  
Loin que mon racloir vous étonne,  
Chantez gaîment.

Car, où l'oiseau des bois ramone,  
Au nom de Dieu,  
On n'a vu sourciller personne  
Au glas du feu.

Un ramoneur, pour les enfants, est un épouvantail. A la simple vue d'un homme noir, portant balai sous le bras et écuelle en bandoulière, les plus petits moutards, interrompant leurs jeux, poussent des cris épouvantables et cherchent un refuge sous le tablier et jusque sous le jupon maternel : *mama, mama! moneu, moneu!*

Ce spectacle et ces cris déchiraient l'âme tendre de Waldvogel. Il aimait tant les enfants, et ceux-ci fuyaient à son approche comme à celle d'un loup. Enfin, il s'avisa d'un stratagème : ne plus entrer dans une maison sans être escorté d'un cent d'images ou de billes à distribuer au peuple enfantin. Succès complet ! En peu de temps, loin de continuer à être un objet de terreur, il fut chéri des marmousets de tout âge et de toute condition. Enfants portant-robes, élèves de la primaire, élèves des Frères, principistes même et moyens, du plus loin qu'ils l'apercevaient, tous se mettaient à crier : *Waldvogel, Waldvogel, des images, des images!* Et Waldvogel, accablé de sa propre gloire, ne savait comment suffire à toutes les commandes. Il rentrait chez lui poursuivi et exténué, fêté par les mêmes acclamations. Chose bien certaine : le plus beau jour de sa vie fut celui où il parvint à rendre les ramoneurs populaires parmi l'enfance et à dissiper un absurde préjugé qui les reléguait au rang des parias de la société.

La pensée de ce triomphe fut, du reste, son unique jouissance ici-bas, car jamais il ne cherchait quelque plaisir autour d'une table d'auberge. Les dimanches

et les fêtes, on ne le voyait qu'à l'église. Entrait-on à Notre-Dame ou se rendait-on à la chapelle des Ermites, aux Cordeliers, si la porte s'ouvrait avec peine et qu'un homme se levât pour laisser libre passage, homme qui était venu le premier, mais qui par humilité se tenait derrière la porte, c'était notre « Oiseau des bois », machûré, chétif, oublieux de tout ce qui l'environnait, les bras en croix, abîmé dans sa prière. Il suivait tous les exercices, il assistait à toutes les cérémonies. Rarement il sortait avant l'heure de la fermeture du sanctuaire et l'ordre du sacristain. Alors encore, il s'agenouillait sous le porche pour prier les Saints et la bonne Vierge qui l'aidaient à supporter sa misère. N'ôtez donc point les solennités religieuses au peuple : elles sont pour lui le seul spectacle et la grande consolation.

Ainsi vivait le naïf et pieux Waldvogel, priant et ramonant, lorsqu'un jour d'automne, il eut la fantaisie d'aller bûcheronner dans le bois des Pillettes, à quelques minutes de la ville.

Comme troublée par quelque pressentiment, Maïsson ne paraissait pas satisfaite de cette excursion. Tant que Gédéon fut occupé à son accoutrement de bûcheron, elle put se contenir. Mais quand, la corde autour des reins et la hache au poing, elle le vit prêt à sortir de leur réduit :

— Gédéon, dit-elle, où vas-tu ?

— Mais où va-t-on avec la hache et la corde ?

— Dans quel bois ?

— Aux Pillettes.

— Tu ferais mieux de rester, tu as une cheminée à ramoner en l'Auge.

— J'irai après dîner, l'heure vient, il te faut des bûchettes, Maïsson.

— Il fait un épais brouillard, Gédéon.

— Un bon feu chasse le brouillard, Maïsson, et pour allumer le foyer, il faut des bûchettes.

— Eh bien, va à la garde de Dieu !

Et Maïsson soupira en disant ces mots. Au même instant, le chat miaula, le bois de lit fit entendre un craquement comme une âme en peine, et le « Livre de lecture » de la famille tomba du poêle sur le plancher.

Waldvogel était parti et gravissait d'un pas décidé la montueuse rue des Hôpitaux-Derrière. Arrivé sous la voûte des Ursulines, il rencontre un conseiller communal qui lui avait toujours témoigné de la bienveillance et dont il ramonait la cheminée deux fois par an.

— Waldvogel, avant d'aller au bois, viens partager une chopine avec moi.

— Monsieur le Conseiller, vous êtes bien bon. Mais il est bientôt huit heures, et j'ai du travail devant moi jusqu'à midi.

—Waldvogel, quand on a bu un petit coup, on travaille avec plus de courage.

—Grand'merci, monsieur le conseiller. Pour aujourd'hui, pas possible. Une autre fois.

Et l'enragé Waldvogel de s'éloigner d'un pas plus rapide encore, de traverser les Places presque à la course, d'enfiler la rue de Romont, de franchir ta porte et d'enjamber le sentier qui conduit aux Pillettes.

Il entra dans le bois des Pillettes...

Voici midi. Maïsson et Bionda mangèrent tout seuls leurs pommes de terre, Maïsson se promettant de bien gronder le retardataire. On couvrit sa portion sur le fourneau. Une heure, deux heures, quatre heures sonnèrent, point de Waldvogel. Six heures sonnèrent, la portion attendait encore. Maïsson commençait à s'inquiéter et pleurer. La nuit couvrit tout de ses voiles. Waldvogel ne revenait point. Maïsson et Bionda se troublèrent vivement. On se mit en campagne. On chercha toute ta nuit, on chercha tout le lendemain, le surlendemain On fouilla en tous sens le taillis des Pillettes. On ne trouva Waldvogel ni vivant, ni mort on n'aperçut ni son chapeau, ni sa hache, ni sa corde, ni son faix de bois.

Quelques jours après, on entendait sur le marché, en passant près des maraîchères, se glisser à l'oreille ces mots mystérieux :

—Savez-vous où est Waldvogel ? Je vous le dirai, moi... Tué par un seigneur de Fribourg qui, chassant au bois des Pillettes, a pris le noir Waldvogel pour une pièce de gibier.

Mais une nuit que Maïsson pleurait accoudée devant la pauvre fenêtre en papier de leur réduit qui regardait vers la Sarine, une voix d'une céleste mélodie fit entendre ces paroles :

Si vous cherchez l'oiseau des bois,  
Ne cherchez pas au cimetière ;  
Ne le cherchez pas sur la terre,  
Si vous cherchez l'oiseau des bois.

J'ai vu, rayonnant de lumière,  
Sillonner l'air, l'oiseau des bois ;  
Ne le cherchez plus sur la terre,  
Il est ailleurs, l'oiseau des bois !

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Maïsson ouvrit le vasistas l'air était calme, les étoiles brillaient au firmament, la Sarine roulait comme d'ordinaire ses mugissantes eaux la voix s'était éloignée, mais du côté du Botzet, elle crut encore distinguer les derniers sons de la voix consolatrice :

Ne le cherchez plus sur la terre,  
Il est ailleurs, l'oiseau des bois!

## LA BAUME DU GOTTERON

Qui ne connaît la sévère vallée du Gotteron ? Étroite et longue, elle commence au quartier de l'Auge pour aller se perdre bien loin, dans la paroisse de Tavel. Deux parois de rochers la resserrent et quelquefois la surplombent. Tantôt dépouillées de tout vestige de végétation, tantôt tapissées de gazon, de bois et de broussailles, elles offrent au regard du spectateur des images variées à l'infini. Peintres et poètes s'y rencontrent pour cultiver les muses ou bien admirer la sauvage nature. Parfois quelque étudiant s'y égare sous prétexte d'herboriser, mais à vrai dire pour faire l'école buissonnière. Loin des yeux des profanes, chacun savoure les douceurs de cette solitude et donne libre cours à ses rêves, à ses illusions et à ses espérances. Nul ne soupçonne que de mystérieux ennemis s'y cachaient jadis et multipliaient autour d'eux les victimes de leurs sortilèges ou de leurs cruautés. Ne rappelons que deux histoires scrupuleusement transmises par les traditions populaires.

Voyez-vous à l'entrée de la vallée, près de la chapelle de Saint-Béat, une grotte sombre et profonde que des actes de 1394 désignaient déjà sous le nom de « Baume au delà du Pont » ? N'en approchez point sans réveiller auparavant toute votre énergie. N'y pénétrez point sans avoir réglé les affaires de votre conscience et terminé votre testament. Moins dangereux qu'autrefois, ce repaire peut cependant vous réserver d'effrayantes surprises. Là se réfugiait, dans un temps bien reculé, un épouvantable dragon, terreur de toute la contrée. Des ailes à large envergure lui permettaient de s'élever bien haut dans les airs et d'échapper aux coups des chasseurs ; une longue gueule armée de dents tranchantes comme une scie révélait ses instincts féroces et son formidable appétit. Pourtant, moins sanguinaire que menaçant, il se contentait d'ordinaire par année de deux proies bien choisies, l'une pour son dîner de la Saint-Antoine, l'un des patrons des anachorètes (13 juin), et l'autre pour son souper de la Saint-Michel, le vainqueur du dragon infernal (29 septembre). C'était peu, mais c'était encore trop, car les gens qui dévorent tant de bêtes n'ont jamais pu se résigner à leur servir d'aliment, même pour les repas des grandes circonstances.

Pour se délivrer du monstre, on eut recours à tous les moyens. Engins meurtriers, pièges déloyaux, processions de l'église des Augustins jusqu'à la chapelle de Saint-Béat, exorcismes et anathèmes, tout fut essayé et tout échoua. Compre-



nant qu'une guerre à outrance lui était déclarée, ce voisin désagréable n'en devenait que plus rusé et plus malfaisant. Enfin, on finit par où l'on aurait dû commencer : on s'adressa à un disciple de saint Meinrad, de cet ermite extraordinaire qui, ayant vécu si longtemps au milieu des forêts, devait avoir légué à ses enfants le secret d'apprivoiser les animaux féroces ou de les congédier pour toujours.

Après un *triduum* de jeûne et de prière, le moine s'avance vers son dangereux adversaire. Nul n'ose l'accompagner, tant le résultat du singulier duel à armes inégales est incertain. Sur le seuil de sa caverne, le dragon est immobile, fier et menaçant, comme pour affirmer qu'il est chez lui, dans son domaine, et que nulle force ne pourra l'arracher à son antre ténébreux. Cependant, le religieux ne recule point. Ses lèvres murmurent des oraisons, ses yeux fixent les yeux du carnassier, sa main se lève pour décrire dans les airs un grand signe de croix et en même temps, avec une audace surnaturelle, il jette l'anathème en disant : Loin d'ici maudit ! loin d'ici !

A ces paroles, que répètent les échos dans les profondeurs de la vallée, le fougueux animal, avec des battements d'ailes formidables, s'élance jusqu'au sommet de son rocher. De là-haut, il darde sur son ennemi des regards flamboyants comme pour le fasciner, ses mâchoires s'agitent comme pour le broyer, sa gueule s'ouvre énorme comme pour l'engloutir tout vivant.

Sans se déconcerter, le moine poursuit ses exorcismes. Arrière, maudit, crie-t-il, arrière et disparais à jamais ! A jamais ! à jamais ! dit et redit l'écho. Mais cette voix n'est pas encore éteinte dans les sinuosités lointaines du Gotteron que soudain un effrayant craquement retentit. Le sol tremble comme secoué par la main d'un géant, le roc s'effondre et se brise, le monstre pousse un dernier cri, cri de défaite et de désespoir qui fait frissonner toute la population groupée près du pont, puis il disparaît dans une énorme crevasse, emprisonné sur le théâtre même de ses forfaits, enseveli tout vif au milieu des blocs entassés et du terrain éboulé.

A cette vue, le peuple applaudit bruyamment et félicita le moine. Plus tard, nul imprudent n'a osé déblayer ce monceau de décombres, de crainte de rendre la liberté au monstre. Pour opérer ce travail téméraire, il faudrait une permission de la municipalité et plus de vingt bras vigoureux de la Basse-Ville, deux choses difficiles à obtenir.

## LES FANTUMENLOECHER DU GOTTERON

Ami lecteur, si tu as conservé ton sang-froid en passant près de la « Baume au delà du Pont », pénètre hardiment avec moi dans les gorges du Gotteron. Je t'indiquerai une autre curiosité et te raconterai une autre histoire.

En avant la vallée se rétrécit, les habitations de l'homme disparaissent à nos yeux, le bruit monotone des scieries et des moulins expire à nos oreilles, le ruisseau plus gêné dans son lit devient aussi plus capricieux dans son cours, les parois de rochers se montrent plus arides et plus escarpées, par-ci par-là des fentes profondes, des déchirures bizarres, des crevasses pittoresques rappellent et prouvent que ce sauvage coin de terre a été secoué jadis par des forces mystérieuses. Vois-tu à droite, à gauche, toutes ces excavations plus singulières les unes que les autres ? La légende les a baptisées d'un titre qui donne le frisson ce sont les « Trous des Fantômes » (Fantumenlöcher).

Comme chacun le devine, ce nom n'a pas été inventé au hasard ; les événements eux-mêmes l'ont comme dicté. Là, en effet, là se réfugiaient des êtres malfaisants, vomis par l'enfer ou condamnés par Dieu à traîner ici-bas une vie infortunée par l'expiation de leurs fautes ou pour le tourment des fermiers du voisinage. Serpents venimeux, dragons monstrueux, spectres épouvantables, esprits que nul œil humain n'apercevait, mais que tant d'individus ont entendus gémir, toutes ces créatures visibles ou invisibles trouvaient un abri dans ces grottes ténébreuses.

Ces fantômes — ainsi les désignait la crédulité de nos pères — sortaient souvent, la nuit surtout, de leurs retraites inaccessibles. Alors, malheur au voyageur égaré dans les environs ! malheur au paysan tardif à rencontrer son troupeau ! malheur à toute maison trop rapprochée et non encore purifiée par les bénédictions de l'Église ! Le voyageur, une fois obsédé, tournait et retournait, durant de longues heures, dans un cercle étroit avant de reconnaître son chemin. Le troupeau était subitement saisi d'une peur folle et se précipitait éperdu vers les écuries, sacrifiant parfois en route un veau têtu ou un tendre agneau. La maison trop proche était ébranlée jusqu'en ses fondements et quelque tableau pieux était violemment arraché et brisé sur le plancher.

La tradition, toujours bien renseignée, a gardé surtout le souvenir du fermier de Mensiswyl. Lutins et gnomes s'acharnaient à sa perte. Des cris étranges,

des visions fantastiques n'eussent pas déconcerté sa vaillance, mais il subissait des dommages réels capables d'indigner même l'homme le plus doux et le plus patient. Chaque matin, en faisant son inspection, il constatait un nouveau désastre. Tantôt une oie, la plus grasse, s'était envolée, fascinée sans doute par les beaux yeux d'un serpent, tantôt une poule, celle qui pondait les plus gros œufs, était partie pour une basse-cour inconnue, tantôt un mouton manquait à l'appel, et c'était le plus gentil, celui que les enfants comblaient de caresses, tantôt un porc gisait étranglé et tous ses compagnons tremblaient encore autour de son cadavre; une fois même, une vache était expirante, quand son maître entra, et elle ne put que jeter sur lui un regard langoureux avant de rendre dans ses bras le dernier soupir.

Décidément, un tel état de choses exigeait une réforme. Fallait-il donc se ruiner pour être agréable aux fantômes du Gotteron? Le bon paysan eut recours aux moyens que la foi inspire. Il fit bénir sa métairie, il cloua des images aux portes des étables, puis il promit d'allumer chaque samedi soir une chandelle devant une image à la chapelle de Saint-Joseph, sur le chemin de Tavel. Dieu récompensa cette naïve confiance. Tout rentra dans l'ordre et tout prospéra dans la fertile propriété.

Un seul incident survint encore. Un jour, notre campagnard s'en retournait bien tard du marché de Fribourg. Ayant fait ventes et achats nombreux, il avait dû arroser chaque convention. Aussi la tête était lourde, les jambes chancelaient, les yeux se fermaient d'eux-mêmes. Il avait bien un compagnon, mais celui-ci était trop âne pour distraire ou réveiller son patron: c'était un vieux grison destiné désormais à porter le lait à la fromagerie et à donner des concerts aux amateurs de la musique élevée. Dans ces conditions défavorables, le brave fermier passa près de la chapelle sans la remarquer et sans songer au cierge. Le lendemain, il reconnut sa faute, mais c'était trop tard: l'âne, si alerte la veille, n'était plus qu'une masse inerte. Quelque malin serpent était venu lui souffler à l'oreille le secret de s'en aller de vie à trépas. La pauvre bête n'avait que trop bien compris, mais repentante au dernier instant de s'être laissé tromper, elle s'était tournée du côté de Guai comme pour implorer un secours qui n'arriva point.

A la vue de l'infortunée victime, le fermier ne put qu'articuler ces mots: « Ce que c'est que de nous! » Du moins, la leçon profita: jamais il n'oublia plus le cierge et jamais les monstres ne sortirent plus des « Fantumenlœcher ».

## LE PASSAGE DE SAINT NICOLAS

Ami lecteur, peut-on raconter la visite nocturne de saint Nicolas sans écrire une page de l'histoire de ton enfance ? Fais un aveu sincère : ta confession ressemblera à celle de beaucoup d'autres. Rappelle tes souvenirs, lis ce court chapitre, puis, la main sur la conscience, tu diras : « Voilà ce que je croyais et espérais dans les beaux jours de mon premier âge. » Loin de toi tout repentir et toute fausse honte, puisque la naïveté de cette foi et de cette confiance t'a procuré d'inoubliables jouissances.

Longtemps avant la date mémorable du 6 décembre, les enfants parlent beaucoup du bon saint Nicolas, l'ami des plus jeunes et des plus humbles, le patron de la ville et du canton de Fribourg. Il doit passer vers le milieu de la nuit pour distribuer ses cadeaux. Il s'agit donc de lui préparer une digne réception. On sera sage, au moins pendant les derniers jours, car le pieux évêque connaît sa grande famille de petits et ne se laisse point tromper ni influencer. La veille au soir, on disposera sur le seuil de l'entrée principale ou à l'embrasure de la fenêtre une hotte de foin et une soucoupe remplie de sel, car il faut avoir pitié du pauvre âne tant chargé et condamné à faire tant de courses pendant la moindre des saisons. On aura soin de ne pas fermer hermétiquement portes et volets, afin que l'auguste voyageur puisse pénétrer aisément sans être obligé de descendre par la cheminée.

Maintenant, tout est prêt pour le bien accueillir, mais viendra-t-il ? Telle est la question que les enfants se posent avec anxiété autour du foyer pétillant. Les dernières nouvelles ne sont pas très rassurantes. Les parents sont allés en ville ; ils ont vu, il est vrai, les magasins bien illuminés et riches en jouets variés : confiseurs et pâtisseries faisaient un étalage des plus ravissants ; les étudiants eux-mêmes succombaient à la tentation. Saint-Nicolas n'avait donc que l'embarras du choix, mais, fâcheux pronostics, l'hiver est plus rude que jamais et la nuit plus noire et plus froide que les précédentes. En revenant de leur promenade dans les rues de la capitale ou du chef-lieu de district, le père et la mère ont aperçu le vénérable vieillard, mais sa monture pliait sous le fardeau, elle était contrariée par le temps, elle avait peine à se tirer de la neige, peut-être n'arriverait-elle pas ?

— Mais il fallait l'aider, répliquent les enfants.

—Je l'aurais bien fait, répond le papa, mais avec les bonbons et les chevaux de bois, j'ai vu une grande quantité de verges.

A ces mots, les petits se regardent comme pour se dire : C'est pour toi !

Cependant, chacun conserve encore plus d'espoir que de crainte et dépose ses sabots près de la porte, à la place la plus en évidence.

Puis on se retire, mais il faut du temps pour trouver le sommeil. Les jeunes cerveaux sont tourmentés par les pensées les plus sombres : si le saint s'égareait, si quelque bourrasque l'arrêtait, s'il n'apportait que des verges, s'il donnait tout aux autres ? Tandis que ces suppositions agitent les tendres esprits, enfin on s'endort, mais le rêve continue. On voit le bienfaisant pontife, on le suit des yeux sur la blanche route, on surprend les secrets de son cœur : il aime cette maison, car c'est ici qu'il vient ! le voilà !

Au même instant, on est réveillé en sursaut. Sans nul doute, on distingue un petit bruit, des pas légers, dans la chambre voisine, tout près des sabots. On n'aperçoit rien, à cause des ténèbres de la nuit, mais les oreilles ne trompent pas. Il est donc entré sous le toit paternel, mais quelle a été sa générosité ? Pour le savoir, il faudra, hélas ! attendre jusqu'au matin. Oh ! les longues heures ! Un doux sommeil vient à propos les abrégés et des songes enchanteurs transportent pour un moment dans un jardin de délices.

Enfin, voici un premier rayon de lumière ! Vite il faut se lever ! Jamais les mères n'ont tant de facilité de sortir leurs enfants du lit, jamais peut-être elles n'ont tant de peine à les y maintenir jusqu'à l'aurore.

Les découvertes commencent. C'est l'instant des surprises tantôt douloureuses, tantôt consolantes. Assez souvent le jeune garçon trouve d'abord une verge. « C'est une grossière erreur, s'écrie-t-il, car la sœur en était bien plus digne ! » Pourtant, il ne se décourage pas, il examine de plus près et il ne tarde pas à rencontrer quelques-uns de ces objets charmants que savent imaginer la tendresse des parents et l'ingéniosité des marchands de bimbeloterie. Quand on a confié les sabots à la vigilance du grand-père ou de la grand-mère, de l'oncle ou de la tante, d'un parrain ou d'une marraine, on est certain d'être largement exaucé.

Et maintenant quel bonheur ! Toute la journée, la population enfantine ne causera que des délicieux présents. Les petites filles se montrent leurs poupées et partagent entre elles leurs friandises ; les petits garçons soufflent dans leurs trompettes, agitent leurs sabres, tirent des pétards, promènent leurs coursiers de carton. Décidément, saint Nicolas leur apparaît comme le meilleur des patrons et sa fête comme la plus belle de l'année ! Plus tard, quand ils auront fait la dure expérience des soucis de la vie, quand ils auront affronté plus d'un obstacle et subi plus d'une déception, ils penseront avec joie et regret aux amusements du

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

6 décembre ; ils reverront avec émotion quelque jouet oublié au fond d'une armoire et ils soupireront après les beaux jours d'autrefois. Hélas ! le temps disparu ne revient pas, mais du moins, si vous êtes sages, petits et grands enfants, qui me lisez, le bon saint Nicolas repassera.

DANS LA PLAINE FRIBOURGEOISE

## L'ERMITE DE LA MAGDELEINE

Le Père Romuald d'Hauterive se promenait rêveur sur les bords de la Sarine. C'était le matin, aux premières heures d'une belle journée d'été qui succédait à une nuit orageuse. L'air était pur et limpide, les oiseaux chantaient dans les bosquets, l'herbe semblait croître visiblement dans les prés verts, la nature entière paraissait rejeter le lourd manteau de pluie qui avait pesé sur elle.

Le bon religieux était tout absorbé par ce beau spectacle. Il oubliait même un verset qui avait ému son âme peu d'instants auparavant, à l'office de Matines : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli ». Son regard considérait tantôt les campagnes fleuries, tantôt les eaux encore agitées de la rivière. Tout à coup il voit un objet étrange que les ondes emportent lentement. Il s'approche, il distingue mieux, il reconnaît un berceau. A cette vue, il comprime les battements de son cœur, puis, à l'aide d'une longue branche, il attire à lui le frêle esquif. O surprise ! voici un petit enfant, profondément endormi, comme s'il reposait encore sur les genoux maternels. Aussitôt le mot du prophète revient à l'esprit du moine : « Mon père et ma mère m'ont abandonné. » C'est vrai, pense l'homme de Dieu, mais d'autres les remplaceront : je serai moi-même ton père et je te trouverai une mère.

Cette singulière découverte fut un événement dans l'histoire monotone du couvent. Toute la communauté voulut voir de ses yeux ce nouveau Moïse et implorer sur lui les bénédictions paternelles de Dieu.

L'enfant, que personne ne réclama, fut confié au dévouement de la femme Sallin, à la ferme d'Hauterive. Son mari, le brave Colin, heureux de concourir à une bonne œuvre, promit de traiter le nouveau venu comme les jeunes membres de sa propre famille, Louise, Pierre et Jean.

Le lendemain, on célébra le baptême à l'église d'Ecuvillens. Louise était marraine, son oncle Joseph Sallin, était parrain : l'enfant fut nommé Joseph.

Passons à la hâte à travers la première période de son existence. Objet des meilleurs soins, il se développa rapidement. Élevé dans la crainte de Dieu, il devint une source de consolation pour ses parents adoptifs et pour Dom Romuald, qui l'instruisait avec un zèle couronné d'un prompt succès. Intelligent et laborieux, Joseph inspirait les meilleures espérances d'avenir. Cependant, une vague mélancolie se trahissait parfois dans sa manière d'agir. Il aimait peu la so-



ciété, il s'amusait rarement avec ses camarades, il préférait la solitude. Souvent, le dimanche, il s'en allait seul errer à l'aventure dans les forêts ou rêver avec tristesse au milieu des mines des châteaux d'Illens et d'Arconciel. Si le temps était mauvais, il se retirait volontiers dans la chambre la plus calme de la maison pour faire une lecture grave et intéressante. Aucun livre ne lui était plus agréable que l'« Histoire des Pères du désert ». Le soir, il racontait lui-même ces sévères légendes et semblait envier le sort des Paul, des Antoine et des Pacôme. Comme le monde lui cachait son père et sa mère, ne voulait-il point, à son tour, se dérober au regard du monde pour s'enfermer dans quelque retraite ?

Il était dans sa quinzième année lorsque Hauterive l'accepta comme aide-cuisinier. Trois ans plus tard, il revêtit l'habit des Frères et s'engagea par des vœux simples à suivre la règle des Cisterciens. Pieux et docile, laborieux et intelligent, il plaisait aux bons moines et paraissait lui-même se plaisir dans ce milieu si fervent. Reconnaisant envers tous ceux qui avaient eu pitié de son infortune, il ne négligeait rien pour leur être agréable. Ainsi se resserraient chaque jour les liens d'un attachement réciproque et tout promettait, en apparence du moins, que la mort seule serait capable de séparer un jour ceux qu'un étrange destin avait unis.

Un matin, toute la communauté d'Hauterive est agitée : le Frère Joseph a disparu ! Telle est la nouvelle qui court de cellule en cellule le long des froids corridors. Nul ne l'a vu sortir, nul ne sait le motif de son départ. Le Père Romuald, en lui causant la veille, l'avait trouvé plus triste que d'habitude, mais aucun mot n'avait trahi le moindre projet de halte. *Enfant trouvé, enfant perdu !* pensait le pauvre moine tout chagriné. Il s'efforça de consoler la famille Sallin, mais lui-même était inconsolable. *Eh quoi !* se disait-il, celui qui devait être le soutien de ma vieillesse en sera donc la grande épreuve ! Pourquoi une telle calamité est-elle réservée à mes cheveux blancs ?

Le Frère Joseph était bien parti. Malgré mille recherches, on ne sut jamais ce qu'il était devenu. Peu à peu on l'oublia ou bien on y pensa moins. Le Père Romuald et la femme Sallin en parlaient encore souvent, mais leur sacrifice était fait : ils n'espéraient plus le revoir ici-bas. Quinze années s'écoulèrent sans apporter le moindre éclaircissement au mystère ni le moindre baume aux âmes meurtries.

Un jour, Jean Sallin, fils du charitable Colin, dont nous avons fait plus haut la connaissance, s'en alla visiter les grottes de la Magdeleine. Le vieil ermite, si populaire dans toute la contrée, était mort l'hiver précédent, mais un jeune homme d'une quarantaine d'années l'avait remplacé. Nul n'avait appris son nom, son origine et le passé de sa vie étaient également une énigme. Quoique poli envers

les étrangers, il s'entretenait peu et ne répondait que vaguement aux questions concernant son histoire personnelle. Lui-même n'interrogeait personne; il ne voulait rien savoir du monde, le monde ne devait rien savoir de lui.

Jean pensait être reçu froidement comme tous les autres pèlerins. Il salua l'anachorète, mais celui-ci, sans lui répondre d'abord, le fixa longuement, longuement, d'un regard pénétrant, avec des yeux qui bientôt se mouillèrent de larmes. Toute sa personne était surexcitée; un combat intérieur se livrait. Triompha-t-il de son émotion ou prononcera-t-il un mot, un mot qui soit toute une révélation?

Cette lutte étrange, à laquelle Sallin ne comprenait rien, dura deux à trois minutes, lorsqu'enfin, impuissant à comprimer plus longtemps les battements de son cœur, l'ermite se jeta dans les bras de son ami en disant: Jean Sallin! Jean Sallin!

Ce cri suffit. Cette voix, Jean la reconnut, car il l'avait si souvent entendue. Son émotion n'en fut que plus vive, car il ne pensait guère au compagnon de ses premiers jeux, et cette parole lui avait rappelé toute son enfance, toute une partie de sa jeunesse. La joie de se retrouver fut réciproque, car les deux, presque du même âge, élevés par les mêmes parents, s'étaient constamment aimés d'une affection fraternelle. Aussi, cette fois, l'ermite oublia son vœu de silence. Que de nouvelles à se communiquer! que de problèmes à résoudre! Bien vite, il fallut s'informer de tous les bienfaiteurs d'autrefois. Heureusement, tous étaient encore vivants. Même le Père Romuald continuait à psalmodier les louanges de Dieu, mais il ne tenait plus à cette terre que par un fil bien faible et bientôt il succomberait sous le fardeau de ses quatre-vingts ans.

A cette nouvelle, le Frère Joseph réfléchit. La nature ne reprendra-t-elle pas ses droits? «Je venais, se dit-il, d'ouvrir mes regards à la lumière d'ici-bas, quand ce serviteur de Dieu m'a recueilli, puis il m'a traité comme son enfant. La gratitude filiale me commande de le revoir, de lui expliquer la cause de ma disparition et peut-être bientôt de lui fermer les yeux, ces mêmes yeux qui ont vu mon berceau flottant sur les eaux troublées de la Sarine. Oui, j'irai et le reverrai.»

Il confia son intention à Jean, qui applaudit, insista et réussit à entraîner le jour même son camarade d'autrefois jusqu'à Hauterive. Ici, d'abord, personne ne le reconnut, car Joseph avait encore grandi, il avait perdu les belles couleurs de ses vingt ans, il était pâle, maigre et élancé, une chevelure inculte recouvrait sa tête et une longue barbe retombait jusque sur sa poitrine. Quand il se fut nommé avec une émotion facile à deviner, toute la communauté se réjouit et commença à fêter son retour. De son côté, la famille Sallin le choya comme si elle eût retrouvé un fils bien-aimé longtemps perdu; le parrain aussi fut invité et

il ne manqua pas d'embrasser son filleul comme il l'avait fait, près de quarante ans auparavant, au jour du baptême à Ecuwillens.

Quant au Père Romuald, lorsqu'on lui eut dit : « Joseph est retrouvé ! », il eut d'abord une sorte d'éblouissement, de vertige, puis il balbutia plusieurs fois comme cherchant à comprendre un rêve : Joseph est revenu ! Ah ! celui dont j'ai sauvé le berceau accompagnera ma dépouille mortelle jusqu'au tombeau ! Ah ! le commencement et la fin ! Oui, je le reverrai avant d'expirer Dieu ! veut nous réunir ici-bas avant de nous réunir là-haut où les parents reconnaissent leurs enfants. Oui, je le reverrai et je dirai « Nunc dimittis ».

Il en fut ainsi. Dès que le vieillard fut assez préparé pour recevoir cette visite, objet de ses désirs ou cause de ses regrets pendant quinze ans, Joseph entra et se jeta dans les bras du moine. Leurs larmes coulèrent abondantes et tous les témoins de cette scène pleurèrent aussi d'attendrissement. On eut dit Jacob revoyant le meilleur de ses fils et pouvant à peine croire à la réalité de son bonheur.

Quand les autres religieux se furent retirés, le Père Romuald et le Frère Joseph s'entretenirent longuement dans l'intimité. Quel secret l'ermite pouvait-il cacher à celui qui avait ressenti à son égard toutes les délicatesses de l'amour paternel ? Il expliqua donc loyalement les motifs de sa fuite : « Mes parents, dit-il, m'ont abandonné dès ma naissance. Quels qu'ils soient, ils ont ainsi péché gravement et j'ai voulu prendre sur moi leur faute pour l'expier. Cette vie qu'ils m'avaient donnée, et qu'ils ont failli me ravir ensuite, devait donc être une vie de pénitence. C'est pourquoi je me suis condamné à fuir toute société, à m'enfermer dans les solitudes, à me cacher dans les cavernes. Plus tard, quand j'ai appris par hasard la mort de l'ermite de la Magdeleine, j'ai demandé à lui succéder afin d'avoir habituellement sous les yeux ces mêmes eaux de la Sarine chargées autrefois de m'engloutir et qui ont eu comme pitié de ma faiblesse et de mon innocence. Longtemps j'ai préparé mon départ, mais je ne pouvais vous en avertir, car votre charité, en me retenant ici, aurait contrarié ma vraie vocation. »

Le disciple de saint Bernard ne put qu'admirer la noblesse de ces sentiments et approuver la conduite de ce fils d'adoption. Mais son cœur souhaitait une dernière grâce : sentant approcher le jour de son trépas, il pria l'ermite de rester quelque temps au couvent et de lui parler souvent de ses pèlerinages, de ses mortifications, de ses souffrances, en un mot, de la rude carrière qu'il avait embrassée. Le bon Joseph fut heureux de satisfaire ce désir d'un infirme et d'un malade. Son séjour à Hauterive ne fut pourtant pas long, car deux semaines après sonna pour le Père Romuald l'heure dernière. Joseph l'assista pieusement, entendit sa dernière parole : « On se retrouvera là-haut », reçut son dernier soupir, lui ferma les yeux, constamment obsédé par cette pensée de David signalée ailleurs : « Mon

père et ma mère m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a recueilli » par les mains de ce religieux !

Le lendemain, il accompagna à sa dernière demeure le corps de son meilleur bienfaiteur, pleura amèrement, puis, ayant pris congé de la communauté et de la famille Sallin, il s'achemina seul, triste et rêveur vers sa froide habitation.

Quelques années plus tard, en 1670, les pèlerins étaient nombreux à la Magdeleine, à l'occasion de la fête du 22 juillet. De deux à trois lieues à la ronde, on était venu pour prier dans ce modeste oratoire et apporter une aumône au nouveau Nicolas de Flue. Le frère Joseph se dévouait comme d'ordinaire, n'oubliant personne et adressant une parole de consolation à tous les affligés. Comme il passait près d'un groupe de paysans, il remarqua des figures graves, des auditeurs très attentifs qui entouraient un brave campagnard. Il surprit quelques mots et tressaillit : berceau, orage, Sarine. Maîtrisant son émotion, il se détourna, mais bientôt s'approcha et trouva un prétexte pour prier le narrateur d'entrer dans sa pauvre cellule.

— Il paraît, lui dit l'anachorète, que vous racontiez tout à l'heure une histoire bien intéressante.

— Intéressante et vraie, répliqua le pèlerin. Toute la contrée en parle, mais vous, vous n'êtes pas de ce monde et vous ne savez rien.

— Oui, je suis bien retiré de la société, mais je suis encore curieux. Votre récit pourra aussi me distraire un instant.

Alors, le paysan s'exprima ainsi : « La semaine dernière, une vieille femme est morte dans ma maison, à Domdidier. Depuis près d'un demi-siècle, elle était folle, mais, dans sa dernière et courte maladie, elle avait des moments de parfaite lucidité. Un soir, elle m'a rappelé que, jeune fille, elle était domestique chez mon frère Jacques Godel, à Onnens. Un jour, dit-elle, celui-ci était devenu père, mais comme son épouse était morte en couches, il m'avait commandé de prendre l'enfant et de l'apporter chez sa sœur, à Treyvaux. Je partis, je passai par Corpataux, je m'engageai sur la passerelle, mais les eaux étaient si hautes et le vent si violent que je fus précipitée dans la rivière. Qu'arriva-t-il ensuite ? je n'en sais rien. Je me souviens seulement que, voulant me retenir à l'un des câbles, je laissai échapper de mes bras le précieux fardeau. Je poussai un cri de terreur, dernier détail qui me revient à la mémoire. Qu'est devenu l'enfant ? Il fut sans doute englouti dans les flots. Si quelque miracle l'avait sauvé, on le reconnaîtrait à une petite tache brune dessous l'oreille droite. »

A ces mots, l'ermite interrompant subitement son interlocuteur, lui dit : « Assez ! assez ! je sais le reste de l'histoire : vous êtes mon oncle, embrassez votre neveu ! » et il se jeta dans les bras du vieillard tout bouleversé de cette découverte.

Pour bien prouver son identité, le Frère Joseph se contenta de montrer la tache brune, puis son cœur filial demanda aussitôt des nouvelles de son père.

— Votre père vit encore, sous le même toit où vous êtes né. Vous y trouverez ses fils et ses petits-fils et vous apparaîtrez au milieu d’eux comme un envoyé de Dieu, comme l’enfant du miracle.

Le lendemain, l’ermite partit pour Onnens. Pour la première fois de sa vie, après cinquante ans d’existence, il allait enfin voir son père. Quel beau jour pour l’un et pour l’autre !

A la première nouvelle de la découverte de son fils, Jacques Godel crut que sa propre raison s’égarait, car il ne comprenait rien à de tels récits, mais quand il pressa Joseph sur son cœur palpitant, une voix intérieure lui dit : C’est lui ! c’est lui ! Aussi surprise, émotion, joie, gratitude envers Dieu, tous ces sentiments débordèrent de ces deux âmes enfin mises en contact, mais nulle plume ne saurait les décrire. Quelle fête pour toute la famille et même pour toute la paroisse, car chacun voulait voir l’ermite, « l’enfant trouvé », comme on disait.

Joseph fut invité à rester à la maison paternelle. Il n’accepta pas, car Dieu lui avait donné une vocation qu’il devait suivre, mais souvent il revint à Onnens et plus souvent encore il reçut à la Magdeleine la visite de quelque parent. Le reste de sa vie ne fut plus qu’une longue action de grâces envers le Seigneur. Enfin, parvenu à une extrême vieillesse, il s’endormit en disant : « Je m’en vais dans la maison de mon père ! »

## CONON D'ARCONCIEL

### I

Ainsi chanta Ulrich de Schwyz. Les chefs de l'Uchtland se réunissent pour applaudir à son chant, car le nom d'Albert d'Autriche leur est également odieux. Après ce barde, Beroldigeo d'Uri répéta l'histoire de Tell qui provoqua de nouveaux applaudissements. Tysselbach d'Obwalden rappela les hauts faits de Stront Winkelried et surtout sa lutte avec l'affreux dragon. On ne fut point surpris, quand le tour vint à Henri de Hunenberg, de l'entendre redire la prise du Rotzberg. Les bardes de l'Uchtland célébrèrent enfin les tristes destinées de la puissante Maison de Glane, les exploits des Zaehringen, le siège de Payerne et les actes éclatants des ancêtres. Mais quand le ménestrel d'Arconciel préluda sur sa harpe quelques accords mélancoliques, alors tous les yeux se fixèrent sur lui avec une vive attention. Sa jeunesse et ses infortunes inspiraient un grand intérêt. Herman a vu le jour sur les hauteurs dont le pied baigne dans l'impétueuse Sarine, dans le château où régnait autrefois la race des barons d'Arconciel, aujourd'hui l'objet des regrets de l'Uchtland, comme elle fut jadis sa gloire.

### II

Ces rochers sauvages sont féconds en poétiques souvenirs. Dans les temps anciens, des chefs puissants, ne connaissant d'autre droit que la force, déploient leurs tentes sur ces cimes et couvrent bientôt de citadelles menaçantes les deux rives de la Sarine. Dieu seul sait toutes les scènes tragiques dont elles furent le théâtre. Aujourd'hui ces fiers paladins ont suspendu leurs cottes de mailles et leurs massues sous des toits plus pacifiques. Mais leurs cœurs indomptés battent encore contre leurs cuirasses, leur sang bouillonne pour le combat, leurs paroles sont menaçantes comme leurs glaives. Ils voient en frémissant l'étendard de la liberté flotter successivement sur toutes les sommités des Alpes et surgir autour de leurs castels des cités peuplées d'hommes libres, qui bravent leur puissance.

III

Herman avait grandi sous le toit hospitalier du château d'Arconciel et sa jeunesse s'était nourrie de l'étude des « Minnesänger ». Il chantait le grand voutour des montagnes, dont les serres puissantes enlèvent le veau et la brebis, les avalanches qui écrasent les villages et les torrents orageux qui submergent les vallées. Herman fut l'ami et le confident du jeune Conon d'Arconciel. Il connaissait sa fidélité pour l'infortuné Jean de Souabe, seigneur de Fribourg, et ses amours avec la belle Isaure, fille du châtelain d'Illens. A l'entrée de la nuit, ils traversaient tous deux dans une barque le torrent qui sépare les deux castels, et tandis qu'Herman faisait la sentinelle, Conon soupirait une romance au pied de ces tours massives, dont on voit encore les débris. Quand une lueur soudaine venait éclairer la petite fenêtre ogivale, ce phare d'amour annonçait à l'amant qu'il était écouté.

IV

Écoutez, ô vaillants ménestrels, écoutez, mon chant vous dira la chute d'un noble manoir et la mort funeste de deux amants. Jamais sujet plus triste n'inspira le barde des Alpes.

Pourquoi Conon n'a-t-il point paru la veille ? Pourquoi ses accents mélodieux ne sont-ils pas montés jusqu'à la chambre d'Isaure ? Elle s'en inquiète, elle ouvre la fenêtre et jette un long regard sur Arconciel. Tout y est encore silencieux. Cependant, des signes menaçants se succèdent sur divers points. L'astre des nuits, prêt à quitter l'horizon, prend une teinte rougeâtre. Distracts dans leur sommeil, les corbeaux font entendre des croassements plaintifs, et le coq d'Arconciel, adjoint à la garnison du château en temps de paix, annonce l'aube avant l'heure. Bientôt une rumeur vague, croissante et sinistre se confond avec le murmure de l'eau qui ronge la grève. Tout à coup un cavalier se précipite bride abattue, vers le grand fossé d'Arconciel. Il sonne du cor et on lui répond du haut des tours. Isaure le voit entrer. Que veut le messager si pressé, si matinal ? C'est sans doute un défi qu'il apporte, car bientôt le son éclatant de la trompette guerrière frappe les échos de la Sarine. Un horrible cliquetis de chaînes retentit aux portes du castel, c'est la lourde herse qui tombe derrière le pont-levis, comme aux jours des grands périls. Des soldats apparaissent aux créneaux de toutes les tours et l'acier de leurs armures reflète les premiers rayons de l'aurore. Conon les range à leurs postes respectifs. Oui, c'est lui. Isaure le reconnaît à l'audace de son allure, à la grâce de ses mouvements, ainsi qu'au panache d'azur qui orne son casque.

V

Cependant, l'alarme se répand. Mille bouches répètent que Fribourg, toute dévouée à l'Autriche, a joint ses troupes à celles de la cruelle Agnès pour punir les complices du régicide, et Conon était l'ami du prince Jean. Le tocsin sonne dans tous les villages. Ependes, Sales, Farvagny, Praroman, Sênèdes et les deux Many s'émeuvent et envoient de nombreux vassaux au secours du suzerain. L'intrépide sire de Treyvaux les commande. Parmi les seigneurs bourguignons, il n'en est point qui ait voué plus de haine aux empereurs germaniques. Mais Illens se sent menacé du même danger qu'Arconciel et les précautions à prendre l'empêchent de porter secours à son allié.

VI

L'ennemi ne se fait pas attendre. Isaure monte sur la terrasse du donjon, d'où la vue peut découvrir le roc où l'orgueilleuse cité des Zaehringen est assise. Elle voit des bataillons armés sortir de ses portes et se diriger vers Arconciel. C'est bien l'aigle de l'Autriche qu'elle distingue sur le drapeau, mais aux couleurs qui parent le chef, elle reconnaît le terrible Maggenberg, avoyer de Fribourg. Un pigeon, fidèle messenger des cœurs, s'abat auprès de la donzelle d'Illens. Sur le billet qu'il porte, elle lit : « Je suis trahi. Les vainqueurs implacables du tyran m'ont atteint. Je combattrai sous tes yeux, ô ma bien-aimée, et si je succombe, mon dernier soupir sera encore pour toi. »

VII

Haletante, éperdue, la vierge se prosterne et invoque le Ciel. Ses yeux suivent toutes les phases du siège, tous les mouvements de l'intrépide Conon. Bientôt les murs séculaires s'écroulent sous les coups des catapultes fribourgeoises. Le castel s'embrase, les assiégés faiblissent, se font égorger ou se rendent. Conon seul résiste encore et se fait un rempart des cadavres ennemis. Jamais il n'a connu la fuite. Mais tout à coup le spectre lamentable de Rodolphe de Wart se dresse devant ses yeux. S'exposera-t-il à une mort cruelle et ignominieuse ? Il voit l'âme qui l'appelle. Son parti est pris. D'un saut, il s'élance sanglant et tout armé dans la mugissante Sarine. Mais les inflexibles destins trahissent son courage, et il expire dans les flots avant d'atteindre la rive protectrice.



VIII

Vers le déclin de ce jour affreux, la Sarine rejetait deux cadavres sur la plage. Hélas ! nos yeux ont vu, nos mains ont touché le couple infortuné, naguère plein de vie, d'esprit et d'amour. La mort s'est chargée des apprêts de la noce. Elle a reçu leur serment et préparé dans le lit des eaux leur couche nuptiale. Femme lâche et cruelle ! ni les aumônes que tu répands, ni les églises que tu fondes, ni l'hypocrite austérité que tu affectes, ne pourront expier tant de forfaits. Les mânes de tes victimes t'attendent sur le seuil du sépulcre et te préparent le châ-timent redoutable dû aux tyrans.

IX

Non loin d'Arconciel, on voit une antique et illustre abbaye. Vingt seigneurs reposent sous ses voûtes ogivales. Chacun d'eux a sa tombe dans le lieu consacré. Là gisent aussi les orgueilleux barons d'Arconciel, le visage découvert, enveloppés d'acier anglais, de drap mortuaire, et tenant encore en main leurs épées menaçantes comme pour provoquer les morts au combat. Tout à coup, les an-tres gothiques retentissent de chants funèbres, le temple s'illumine, une chapelle ardente s'ouvre dans les profondeurs de la crypte. Les moines s'avancent d'un pas grave et solennel, et deux cercueils descendent lentement dans ces caveaux, der-nier asile des grandeurs humaines. Conon et Isaure ! vos noms, chers au barde de l'Uchtland, resteront gravées sur les ruines majestueuses d'Arconciel et d'Illens.

## LA CHAPELLE EXPIATOIRE DE LÉCHELLES

Le voyageur que le train emporte sur la ligne de la Broye salue en passant le riant village de Léchelles, sans se douter que cette localité n'était autrefois, au point de vue religieux, qu'une simple succursale de la paroisse de Chandon. Que les temps sont changés ! Les rôles sont renversés, mais cette substitution s'est opérée, dit-on, à la suite d'un tragique accident.

Remontons jusqu'à l'aurore du quinzième siècle, vers 1428. Le couvent de Payerne pourvoit avec zèle aux besoins spirituels de toute une contrée. Chaque dimanche, quelques Pères s'en vont chanter l'office ou prêcher dans les sanctuaires du voisinage. L'un d'entre eux reprend chaque semaine le chemin de Chandon. Quel est son nom ? Quel fut son pays d'origine ? L'histoire a négligé de nous le dire. Tout ce que nous savons, c'est qu'il fut victime de son devoir dans de curieuses circonstances.

Pour se rendre à Chandon, le moine devait passer près du castel de Belmont, non loin de Montagny. Souvent déjà, des aboiements trop significatifs lui avaient appris la présence d'un ennemi. Un chien, puisqu'il faut l'appeler par son nom, bondissait de colère à la vue du prêtre. Franchement libre-penseur, il enrageait, semble-t-il, en songeant au bien accompli par le missionnaire. De sourds grognements, des hurlements prolongés, des élans répétés, une gueule menaçante, tout disait les intentions terribles du dogue. Peu à peu il s'enhardit, s'approcha encore de plus près, guetta le moment propice pour se jeter sur l'ecclésiastique. Plus d'une fois celui-ci emporta un souvenir de cette rencontre : ou bien un morceau manquait à son manteau, ou bien une longue bande d'étoffe traînante laissait croire qu'il avait endossé une soutane à queue, ou bien même les bas étaient rougis par quelques gouttes de sang humain !

Se résigner, offrir à Dieu ce sacrifice, tel fut d'abord le programme du religieux. Mais la patience a ses bornes, même chez un disciple de saint Benoît. Être livré par un persécuteur de l'Église à la dent des bêtes féroces,

C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie,

mais s'exposer à périr pour satisfaire les caprices d'un vulgaire animal sans éducation, ce serait pousser trop loin le dégoût de l'existence. Quelle résolution

prendre? « Je n'attaquerai point, se dit l'homme de Dieu, mais je me défendrai. » Cette tactique, permise à l'égard de ses semblables, ne saurait être interdite à l'égard d'une race inférieure. Voilà la théorie, voyons la pratique.

Le dimanche suivant, de bonne heure, il passe près de Belmont. Un vague pressentiment l'avertit d'un danger plus sérieux qu'à l'ordinaire, mais il n'a pas le droit de reculer. Bien décidé à combattre, il marche d'un pas ferme observant toutes choses autour de lui à mesure qu'il avance dans la périlleuse forêt. Soudain un aboiement déchire les airs. Gare au dogue ! Il se montre plus furieux que jamais. Peut-être prévoit-il que son adversaire veut opposer une résistance plus énergique ? Il faut donc l'attaquer aussi avec plus d'impétuosité. Aussi, en moins de temps que nous n'en mettons pour le raconter, en quelques bonds prodigieux, il arrive et se précipite sur le moine pour le caresser de ses crocs terribles. Imprudent monstre ! Il est mal accueilli ! Cette main que sa rage voulait mordre, ce bras que sa furie voulait blesser, est armé d'un poignard... et le poignard s'enfonce dans sa gueule, perce et transperce, et le malheureux, râlant un dernier cri, tombe inanimé sur le sol ensanglanté. A la soudaineté de l'agression avait répondu l'instantanéité du meurtre.

Cet exploit consommé, le prêtre jeta un dernier regard sur sa victime expirante et poursuivit sa route. Était-il heureux de son triomphe ou craignait-il quelque vengeance ?

Mystère. Quoi qu'il en soit, la tragédie n'est point terminée, voici l'acte le plus palpitant d'intérêt.

Vers le soir de la même journée où le féroce chien avait succombé, le Bénédictin revenait de Chandon en suivant le même chemin que le matin. Son cœur dut battre violemment à la vue de la tour de Belmont, à deux pas de l'endroit où l'affreux duel s'était engagé. Pendant que tous les incidents de cette scène devaient agiter son esprit, tout à coup une détonation retentit, une balle siffle et le voyageur tombe à côté même du cadavre du vilain dogue. Le sire de Belmont a bien visé ; abrité à l'une des meurtrières du donjon, il a fait feu sur le passant à l'instant même où celui-ci considérait le corps hideux de son ennemi.

Bientôt après, persuadé que sa victime oubliait de se relever, l'assassin descendit de sa maison et s'approcha prudemment. Mais un cri de teneur s'échappe de sa poitrine ! Il a reconnu le religieux de Payerne, l'oint du Seigneur ! Il n'avait voulu tuer qu'un misérable vagabond, celui qui avait frappé son fidèle Médor, et il a tué un ministre de Dieu, un prêtre vénéré dans toute la contrée ! Quand cette vérité lui apparut dans toute son accablante réalité, longtemps il demeura immobile, consterné et comme désespéré. Une fois remis de son émotion, il s'agenouilla auprès de l'infortuné et versa d'abondantes larmes.

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

La faute était irréparable, il faudra du moins l'expié de la manière la plus efficace. Selon la louable coutume de l'époque, il consacra une partie de sa fortune à une fondation pie dont pourraient profiter de nombreuses générations. Il fit bâtir à Léchelles même une chapelle expiatoire sous le vocable de saint Jean-Baptiste, son patron. Il destina à cette œuvre des revenus suffisants pour assurer la célébration d'une messe hebdomadaire, que d'autres legs importants rendirent bientôt quotidienne. Ainsi surgit la paroisse de Léchelles, qui succéda à celle de Chandon. Si la première page de son histoire est sanglante, les beaux chapitres ne manquent point à travers une période plusieurs fois séculaire.

## LA CORAULE DU MOINE

Remontons le cours des âges jusqu'à une époque bien reculée où les Fribourgeois cultivaient encore l'art de la danse. Dans ces temps éloignés, racontent les vieillards, chacun dansait et chaque village possédait sa place favorite où jeunes gens et jeunes filles se livraient à cette étrange gymnastique. Seuls les prêtres, séculiers et réguliers, devaient s'interdire cet amusement et se contenter de veiller sur la conduite de leurs ouailles aux jours réservés à ces turbulents exercices. Malheur à tout clerc qui goûtera à ce fruit défendu ! Écoutez plutôt l'histoire suivante qui nous transporte à Estavayer, sur la place populaire de Moudon.

La coraule est commencée. Le cercle est considérable. Toutes les classes de la société sont bien représentées. Les étudiants en vacances et les graves magistrats sont confondus parmi les simples citoyens. Tout à coup un moine inexpérimenté passe sur ce dangereux forum. Il entrevoit cette foule joyeuse, il prête l'oreille aux accents d'un chant cadencé, puis, oubliant sa vocation et son costume, il se sent électrisé et s'approche imprudemment. À droite et à gauche, des mains saisissent les siennes, et le voilà pris dans le mouvement tourbillonnant. Il tourne et il tourne, sans pouvoir s'échapper du cercle fascinateur. Les heures s'écoulent, mais il tourne et tourne encore, emporté comme par le vertige, lorsqu'enfin l'horloge du couvent voisin sonne minuit : moment fatal, car au douzième coup de marteau le religieux tombe épuisé et exhale le dernier soupir.

Or, voici la punition infligée au défunt. Pendant quelques centaines d'années, à la même heure de minuit, sur cette même place de perdition, il dut revenir pour danser seul une coraule infernale. A la sortie des longues soirées, en traversant à la hâte les rues au pavé glissant de la modeste cité, les gars attardés ont vu et reconnu le fantôme. Ils ont même distingué, à travers les souffles mystérieux de la nuit, une voix vague et lugubre, qui semblait chanter, sur un ton à faire frissonner, la ronde que le moine a dansée jadis et que depuis jamais jeunesse n'a osé chanter, jamais violon n'a osé jouer. Malheur à quiconque pénétrerait dans le cercle décrit par le condamné ! Un seul audacieux, dit-on, a franchi cette limite redoutable. Aussitôt il a senti une main froide et glacée s'emparer de sa main tremblante et l'étreinte fut si forte qu'il n'a pu s'échapper, et, sans aucun repos, jusqu'aux premiers rayons du jour, il a dû danser avec le revenant d'outre-tombe. Plus tard, au simple souvenir de cette nuit terrible, il a recommencé seul la co-

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

raule vertigineuse, tant son esprit était agité et sa raison égarée. Cette histoire bien constatée et transmise de génération en génération a été salubre au peuple d'Estavayer, car il a renoncé et aux courses nocturnes et aux danses prolongées.

## LE TALON DE LA SORCIÈRE

C'était au jour d'une grande fête célébrée dans les châteaux d'Arconciel et d'Illens. Jehan de la Baume Montrével, seigneur de Valufrin, épousait Jehanne de la Tour.

Comme les premiers rayons du soleil doraient les tourelles élancées du donjon d'Illens, les fanfares retentirent bruyantes, les ponts-levis s'abattirent en grinçant sur les bords des fossés, et une cavalcade brillante, escortée d'archers au panache éclatant, descendit dans le vallon.

Jehanne s'avancait la première, montée sur sa mule rousse, les bras ballants, sans songer, malgré la bise, à garantir son visage des morsures du froid. Un rosaire en main, elle priait, sombre et pensive.

Jehan de la Baume, à la barbe plus rouge que le cuir de sa chaussure, la suivait sur un coursier richement caparaçonné. Autour de lui gracieusement pages et écuyers, s'éclaffant de rire, la joue encore illuminée des libations de la veille.

— Par la malemort ! s'écria soudain le seigneur, n'était la souillure dont je couvrirais mon espade, j'occirais cette femme.

La mule qui portait Jehanne s'était jetée dans un fossé. Un être immonde l'avait effrayée au détour du chemin, la vieille sorcière. Sa bouche étalait une rangée de dents hideuses et ébréchées ; de ses lèvres s'échappaient des hurlements et des paroles incohérentes. Son bras armé d'une gaule menaçait Jehanne maintenant évanouie. Son œil injecté de sang avait ce flamboyant regard des illuminés qui fait reculer et rêver aux apparitions.

Jehan releva Jehanne défaillante. Trois fois, écuyers et pages se signèrent. Puis toute la troupe piqua des deux et disparut.

Le lendemain, un jeune homme était accoudé sur le parapet du pont de Sainte-Appoline. Il regardait les eaux de la Glane couler sous l'arche unique et bouillonner au contact des galets de la rive. Le désespoir avait creusé son sillon entre ses deux sourcils. Tout à coup, une main se posa sur son épaule : son attouchement était glacé. L'écuyer Udalric se retourna brusquement.

La main lâcha prise et une voix enrouée articula ces mots :

— Jehanne n'a voulu de ton âme et tu cuides la bailler au diable. Je veux te l'acheter et te la payer en beaux écus brillants au soleil... Viens-ci, mon fiancé. Nous danserons le branle et la sarabande sur les fougères, minuit sonnant. Mes

couronnes et mes doublons, le soleil ne les fond, et l'eau bénite ne les mute en feuilles sèches...

Une sueur froide baigna le front de l'écuyer. Il s'avança vers l'étrange personne et la suivit irrésistiblement dans la forêt. Sur son passage, les ronces retiraient leurs dards aigus, les racines des hêtres se tordaient comme des nœuds de serpenteaux, leurs branches se relevaient et se nouaient au-dessus de sa tête. Le gazon desséché criait sous ses pas, et ce cri lui traversait l'âme comme celui d'un damné.

Puis la nuit se fit, gigantesque, intense. Il fut envahi par toutes les horreurs de l'obscurité. L'effroi succéda au désespoir. Il s'arrêta. Un poignet d'acier s'abattit sur son bras et pénétra dans ses chairs. Affolé de terreur, les cheveux hérissés, il voulut échapper à l'étreinte de son adversaire, mais ses nerfs épuisés restèrent insensibles : tout ressort de sa vie était comme brisé.

Pour comble d'horreur, soudain de fauves éclairs dessinent à l'horizon leurs lignes cabalistiques, les sapins des forêts de la Glane gémissent d'une immense plainte et le tonnerre hurle de sa grande voix.

A cette lumière intermittente de l'orage, Udalric distingue la longue et frêle stature de la sorcière, accroupie sur une grosse et large pierre. Deux trous noirs et profonds sous un crâne proéminent montraient la place des yeux. Une main enfoncée dans l'énorme rictus que formait sa bouche, elle retenait de l'autre le poing de l'écuyer.

— Que veux-tu de moi ? s'écria celui-ci exaspéré et terrifié.

La goule lui répondit, et sa parole parcourut une gamme hideuse de notes rauques et discordantes :

— Nous chanterons ensemble les litanies de Satan, bel écuyer. Cette pierre est un autel.

Puis ce fut un chœur délirant, une série de blasphèmes et de tendresses, un monstrueux désaccord d'harmonies et de hurlements. La folle cerclait le front du jeune homme comme une onglée violente ; sa voix avait des ricanements farouches et des anathèmes pleins de haine. Lui subissait la fascination de l'horrible fée, mais il ne s'en rendait point compte. Il y avait comme un trait d'union entre le squelette et cette jeune chair : la colère, lugubre anneau de leurs fiançailles.

Quand les glapissements et les huées eurent assez tordu leurs gosiers, il y eut un long silence, comme une méditation de la malédiction. Quand Udalric en sortit, un tressaillement agita ses membres. Des ruines de sa mémoire était sortie une idée ardente qui lui troua le cœur d'une large plaie. Sous le feu qui jaillissait de ses prunelles dilatées, la vision, objet de cette pensée, grandissait ; sa chevelure jetait un éclat igné ; sa barbe dardait des flammes fauves.



Pénétrant cette pensée, la goule attirait jusque sous son haleine la tête de son compagnon.

— Ores, dit-elle, tu as Satan pour seigneur. N'y aura peste ni mal qui te porte nuisance. Tu mettras à sac Jehan de Montrevel et le déferas comme vile bête.

Un flot d'amertume trempait le jeune homme de ses brunes ombres. Mais de cette nuit se détachait la blancheur du lys, la pâle joue de Jehanne.

— Courage et vertu me fault. Je ne pourrai jamais, répondit-il.

— Et tu cueilleras, acheva la sorcière, la fleur d'amour que tu as semée au cœur de Jehanne. Et lors, lui arracheras l'âme, car elle t'a trahi et s'est vendue. Va, mon fiancé, en pays de France. Je te ceindrai les reins de la corde d'un supplicé. Et Satan te donnera courage et force.

Le ciel flambait, les sapins s'entrechoquaient avec des piailllements lamentables.

— Jamais, répondit Udalric bouleversé.

— Jamais ! répéta la vieille, en se redressant de toute sa hauteur. Ne sais-tu que tu es chose mienne ? Si je voulais, tu ramperais sous mon talon. Viens donc ici, esclave de Satan, et je te marquerai le signe de conquête.

Udalric recula, mais la femme bondit comme un tigre, l'étreignit jusqu'à l'étouffer et plaça sa bouche sur son front.

— Je t'ai donné le baiser des épousailles, dit-elle en ricanant. Tu les festoieras chaque soir en buvant le vin de France, ambroisie, claret ou hypocras blanc.

— Sur mon âme damnée qui est tienne, je te le jure, hurla l'écuyer anéanti.

Après un long évanouissement, il se releva. Déjà l'aurore glissait ses premiers rayons au travers des sapins.

Comme il avait bu toutes les horreurs, il crut sortir d'un affreux cauchemar.

Un amas difforme de chairs ensanglantées reposait sur la pierre. Une des faces portait l'empreinte d'une chaussure moulée dans le granit par un bizarre effet de la foudre.

— La sorcière a trépassé, pensa Udalric. Puis, portant la main à son front comme pour en chasser un souvenir, il y ressentit une vive douleur.

Il partit. Les étincelles jaillissaient des pavés du chemin. Sous l'éperon de son cavalier, le cheval, l'œil en feu, les narines frémissantes, galopait d'une façon vertigineuse. Cela dura six jours ainsi à travers prés et forêts, par monts et par vaux. A peine Udalric accordait-il un moment de repos à sa monture qui, haletante, les flancs humides de sang et de sueur, menaçait de s'abattre à chaque instant.

Bruit, chant et joie au château de Valuftrin ! Dans la grande salle, le seigneur tient table ouverte. Vins et gibiers se succèdent rapidement. Jongleurs et ménestriers chantent des lais, des ballades et des bacchanales, aux applaudissements de

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

la brillante société. Puis les danses remplacent les chansons sous la conduite de Jehan et de Jehanne. Pages et valets amusent la ronde villageoise et fixent sur leur maître des regards malicieux.

Udalric est là, mais plus les autres sont joyeux, plus il est taciturne et rêveur. Pour noyer son chagrin, il multiplie les rasades, mais la haine gronde dans son cœur à mesure que la raison s'égare. L'ivresse fait défiler sous ses yeux injectés de sang tout un cortège de fantômes aux contorsions menaçantes. De frénétiques envies illuminent son cerveau, et la pensée du crime attache à son front son diadème sombre. La morsure de la sorcière en était le joyau.

Les lustres s'éteignent. Les invités s'éclipsent. Udalric voit passer Jehan et Jehanne unis à jamais. La soif du sang arme son bras, Il frappe, mais dans le vide, puis, désespéré, il recommence sa course échevelée.

On ne le revit jamais.

## LE MUSICIEN DE PLASSELB

Ce personnage mérite d'être présenté à nos lecteurs, car il ne ressemble point à ses confrères et toute son histoire est comme une merveilleuse légende.

Ce n'est point au milieu des rues tumultueuses de Plasselb qu'on le rencontrait jadis, car n'ayant nulle envie d'apparaître sur les grands théâtres, cet artiste préférait le calme à l'agitation. Son endroit de prédilection était le modeste hameau de Sagenboden. Là, dans une vieille cabane remplie de reliques des anciens temps, se réunissaient fréquemment les pâtres du voisinage. Ils passaient ensemble les longues heures de la soirée, causant et fumant, se racontant gravement les choses d'autrefois. A eux se joignaient souvent les brûleurs de potasse, quelques botanistes et quelques touristes : tous contribuaient à entretenir la gaieté générale.

Tout à coup, quand les conversations étaient les plus captivantes et les rires les plus bruyants, tout à coup se montrait un petit homme singulier et de provenance mystérieuse. Il entrait sans frapper et sans saluer. Nul n'osait le repousser, de crainte d'une vengeance. Une figure pâle et jaunâtre, des yeux très enfoncés, d'un gris cendre, clignotant fiévreusement, des cheveux rouges et touffus, négligés et hérissés comme une crinière, une calotte jadis verte sur la tête, une blouse grise que la génération précédente lui avait transmise, un pantalon étroit et long, d'une étoffe bleu clair, enfin de courtes bottes faites pour d'autres pieds, tout lui donnait un aspect étrange, comique pour ses familiers, presque redoutable pour les derniers venus dans cette société si mélangée. Celle-ci l'avait surnommé le « musicien », parce que sous son bras s'abritait constamment un violon. D'ordinaire, ne voulant personne gêner, il se tenait coi et taciturne dans le coin le plus retiré de la chambre ; si la saison était froide, il demeurait blotti près du poêle, comme un paresseux matou, tantôt accroupi, tantôt agenouillé. Voulait-on l'arracher à son silence et à sa mélancolie, il suffisait de lui donner un morceau de pain, une assiette de soupe ou un petit verre de chaude liqueur. Alors, sa reconnaissance s'exprimait en quelques mots saccadés et rudes, empruntés à quelque idiome à moitié barbare et inintelligible même pour les meilleurs élèves des écoles du troisième arrondissement.

Ce que chacun comprenait mieux, c'étaient les notes variées et les accents harmonieux qu'il obtenait de son inséparable instrument, tantôt pour accompagner

des chansons pleines d'entrain et de tendresse, tantôt pour provoquer à la danse, réjouissance si chère même à la jeunesse allemande. Dans ce dernier cas, les campagnards, vieux ou imberbes, se levaient tous comme un seul homme. Aussitôt toute la maison se mettait à trembler, comme violemment secouée par les sauts et soubresauts d'un groupe considérable emporté dans une valse bruyante ou dans une polka vertigineuse. Bientôt des tourbillons de poussière flottaient dans les appartements vermoulus et se confondaient avec les nuages noirs vomis par vingt grosses pipes. Enfin un moment arrivait, trop vite pour les amateurs, où les gymnastes aveuglés et exténués s'arrêtaient soudain, frappant de leurs lourds pieds et de leurs souliers ferrés un dernier coup sur le plancher retentissant. A ce signal, le calme se rétablissait, mais les yeux cherchaient vainement ensuite le musicien : il avait disparu, sa mission étant terminée.

Ces scènes touchantes n'ont point traversé les âges. Malin comme tous ses collègues et voulant se maintenir à la hauteur des progrès du siècle, le musicien a entrevu dans le lointain les constitutions sur les danses et les bénichons. Alors s'éloignant de la montagne et disant adieu aux ruraux, il s'est transporté avec son violon auprès des citadins. Les nouveaux succès qu'il a obtenus prouvent qu'il était fait pour les cercles de la capitale et pour les salons des hautes couches sociales. Tout Plasselb regrette son départ, mais il n'y retournera point, car que ferait-il là où les soirées dansantes sont interdites ?

## LE CHEVALIER DE SAINT-SYLVESTRE

Pendant une froide nuit d'hiver, un individu chevauchait sur la route de Fribourg à Planfayon. D'une figure sombre et sévère, il semblait fuir la société des hommes et rechercher un coin de terre bien sauvage afin d'y cacher le déclin de son existence. Revêtu d'une brillante armure, monté sur un coursier richement caparaçonné, il paraissait dédaigner tout ce qui l'entourait et n'avoir hâte que de parvenir dans quelque endroit solitaire. D'où accourait-il ? Quel était son nom ? Quels événements l'éloignaient du pays de ses aïeux ? La légende l'ignore. Ce qu'elle sait, c'est qu'il précipitait sa course, comme si un ennemi redoutable l'eût poursuivi. De la voix et de l'éperon, il excitait son cheval. Parfois celui-ci ralentissait son trot, mais il était bien vite rappelé à la dure réalité de son sort. Intrépide animal, il avait soulevé la poussière sur vingt champs de bataille, mais maintenant les forces l'abandonnaient. Tout à coup, au sommet d'une montée trop raide, il s'affaissa lourdement, râla quelques secondes, puis expira en jetant sur son maître un mélancolique regard de reproche.

« Malheur à moi ! malheur à moi ! dit à cette vue le pauvre voyageur. Dans cet accident de sinistre augure, tout mon avenir se dévoile, menaçant et lugubre. Encore du sang ! encore des victimes ! »

Troublé par ces tristes pensées, longtemps il reste là, immobile auprès du cadavre de ce serviteur fidèle, interrogeant des yeux la contrée d'alentour et prêtant une oreille distraite au murmure des flots grossis de la Gérine. Bientôt un bruit nouveau l'arrache à sa rêverie : il a entendu le galop de trois coursiers rapides. Il regarde, il reconnaît les trois cavaliers, car ce sont ses propres enfants jaloux de partager et de consoler la disgrâce et l'exil de leur héroïque père.

Réunis bientôt en conseil de famille, les quatre décident de se fixer en cette région inconnue et d'y ensevelir dans un impénétrable secret leur nom, leur origine et leur histoire. Chaque fils se construira un castel sur les bords du torrent et les trois se disputeront entre eux l'honneur et la joie d'offrir l'hospitalité au noble proscrit.

Peu de temps après, à la grande surprise de la population, on voyait surgir de terre et s'élever peu à peu les donjons de Tscherlan, de Tscherlun et de Tsheprun. Quand les constructions furent terminées, les étrangers s'y retirèrent avec de ra-

res valets, sans que nul ait pu écarter le voile de l'anonyme et du mystère derrière lequel s'abritaient les annales de tout un passé.

Quelques cinq ans s'écoulaient dans un calme au moins apparent. Parfois les frères se visitaient, mais on se demande s'ils sont vraiment unis par des liens intimes et sacrés. La singulière existence de ces opulents seigneurs fuyant le monde et oubliés du monde, frappe l'imagination populaire. Soupçons et pressentiments ont libre cours dans l'esprit des foules crédules. Tout se résume en ces deux axiomes : inavouable est leur conduite antérieure, tragique sera leur avenir. Les événements donneront raison à l'opinion publique.

Un jour, le vieux chevalier était à Tschlerlan. Entouré de ses fils, il leur parlait avec animation. Trente ans auparavant, à la même date, mais dans une région bien lointaine, il avait accompli son plus vaillant exploit et contribué à remporter la plus brillante victoire dont sa patrie puisse se glorifier. A ce souvenir, le sang bouillonne dans ses veines, il revoit le champ de bataille couvert de cadavres, il entend les cris des vainqueurs et des vaincus, il s'agite et s'échauffe en redisant pour la centième fois les incidents de cette mémorable journée, et, tenant en main la même épée qui avait frappé tant d'adversaires, il gesticule comme pour frapper encore des ennemis invisibles, mais soudain, dans un accès de délire ou par un faux mouvement, il se transperce la poitrine et tombe en s'écriant : « Du sang ! du sang ! » Ce fut son dernier mot.

Ainsi, les fils ont raconté le fait, mais nul n'a jamais pu le contrôler. Ce qui est certain, c'est que le lugubre oracle n'a été que trop exaucé. Depuis l'heure de cette catastrophe, du sang a été vu à chacun des trois châteaux, du sang a jeté consternation et désespoir dans le cœur des trois frères.

A Tschlerlan, dans l'appartement où succomba le vieux brave, les murs ont suinté d'une sueur de sang, comme si une rivière de sang en eût arrosé les fondements et pénétré toutes les pierres.

A Tschlerun, une main coupée et couverte de sang est apparue souvent comme pour rappeler que le glaive de la victime avait été dirigé par la fatalité ou par un bras homicide.

A Tscheprun, souvent le plancher de la chambre particulière du châtelain s'est coloré d'une teinte de sang. En vain le rabot a été employé, en vain le parquet a été changé : la tache est restée indélébile, parlant plus haut que tous les témoignages des hommes.

Enfin, pour comble de calamités, les trois châteaux, après avoir traversé de mauvais jours, ont eu de mauvaises nuits : « noctium phantasmata ». Des cris ont retenti dans le silence des ténèbres, des gémissements ont été poussés par une poitrine haletante, des malédictions ont été proférées sur un ton sépulcral, et du

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

sommet à la base de ces donjons, à travers toutes les pièces et toutes les galeries, partout a couru ce mot répété par les échos: « Du sang! du sang! »

Une telle situation ne pouvait se prolonger. Désespérés, les frères s'éloignèrent de ces lieux néfastes. Mystérieusement ils disparurent, comme mystérieusement ils étaient venus. Leurs fières habitations furent abandonnées aux caprices du sort et aux ravages du temps, car personne n'osa s'y installer. Bien vite, elles tombèrent en ruines, mais longtemps leurs tours tremblantes et leurs murs lézardés ont redit à toute la contrée que nul édifice n'est solide et durable sans la bénédiction divine.

## LA CORNE DE BŒUF À GUIN

Dans la sacristie de l'église de Guin, on conserve soigneusement une « corne de bœuf ». Cette étrange relique rappelle le fait suivant.

Pendant les guerres que Fribourg eut à soutenir contre ses voisins, au XIV<sup>e</sup> siècle, il n'y avait, pour tous les hameaux épars dont se compose maintenant la grande paroisse de Guin, qu'une chapelle renfermant des reliques honorées d'un culte très populaire. Les paysans d'alentour, voyant l'ennemi piller et saccager les localités des environs, s'assemblèrent et tinrent conseil pour aviser au moyen de sauver ce trésor si cher aux croyants. Après mûre délibération, se défiant de leur propre prudence, ils les attachèrent solidement entre les cornes d'un bœuf et chassèrent l'animal des taillis. Livré à lui-même, le taureau s'enfuit assez loin et s'arrêta enfin en lieu de sûreté. L'ennemi s'étant retiré, on retrouva heureusement ce singulier gardien avec le dépôt confié à sa bravoure. En mémoire de cet événement, on bâtit une église sur la même place où le bœuf fut découvert, et l'on y déposa ses deux cornes, comme un monument du service signalé qu'il avait rendu. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'une; l'autre fut perdue, dit-on, par la négligence de quelque marguillier, qui sans doute n'en connaissait pas le prix. Des jaloux prétendent que ce fonctionnaire l'a soustraite habilement pour en faire un cornet acoustique, instrument si nécessaire dans cette localité. Grave problème encore pendant au tribunal de la critique historique. Dans une prochaine édition des « Légendes », nous renseignerons nos lecteurs sur la marche de cette affaire.



## LE CHIEN ROUGE DE PLANFAYON

Il y a longtemps, car c'était vers la fin du dix-septième siècle, un affreux fantôme avait établi son quartier général sur les routes et passages qui conduisent de Bourguillon à la Haute-Pierre, non loin de la Singine chaude. Son repaire de prédilection était une sombre caverne, au-dessus de Planfayon. Inoffensif envers quiconque le laissait en paix, il devenait terrible pour ceux qui l'attaquaient. On l'appelait tantôt « Nachthund » ou chien nocturne, tantôt « Gassentoetscher » ou pataugeur.

Par une soirée d'automne, alors qu'une brume épaisse descendait de la montagne, deux rôdeurs attardés sortent bruyamment de l'Alpenklub, la principale auberge du village. Bras dessus, bras dessous, ils trébuchent à l'envi. A peine sont-ils arrivés devant la fontaine communale qu'un horrible monstre, un chien terrible, à la gueule flamboyante et aux yeux étincelants, se présente à leurs regards troublés. Effrayés, les deux buveurs s'arrêtent et attendent. Mais l'étrange animal reste immobile.

« Hé ! Gassentoetscher, lui crient-ils un peu rassurés, as-tu encore soif ? Voyons, laisse-nous passer ! »

Pour toute réponse, le chien rouge — car c'était lui — leur montre une gueule enflammée, prête à les dévorer. Consternés, éperdus, les deux malheureux détournent la tête et cherchent leur salut dans la fuite.

Soudain, un taureau furieux, mugissant, se précipite à leur rencontre. Il va les atteindre et les terrasser. Rapides comme une flèche, nos braves enfilent une étroite ruelle, puis, pâles comme la mort, ils pénètrent dans une maison voisine, implorant secours et hospitalité jusqu'au lendemain. A la pointe du jour, ils tremblaient encore. Ils n'avaient point dormi.

Une autre fois, la nuit était douce et belle. Au firmament, la lune se promenait, tout en répandant une bienfaisante lueur sur la terre enveloppée par les ombres du crépuscule. Sur l'étroit chemin qui relie Planfayon à Plasselb, un vaillant gars s'avavançait gaiement. Arrivé à Ried, il se glisse à pas de loup le long d'une maison tranquille et s'en va frapper à la fenêtre d'une jeune fille, avec laquelle il se propose de causer longuement. Il est vite compris, car la croisée s'ouvre et de douces paroles commencent à s'échanger à voix basse entre les deux intimes. Mais que voient-ils ? Sur un tas de fagots, à dix pas devant eux,

un chien, un horrible dogue, aux griffes crochues, les menace de ses dents et de ses murmures sourds et pleins de colère. S'il ne venait que pour les écouter, on lui pardonnerait, mais il est là pour les interrompre brusquement. Aussi le jeune homme, pour éloigner cet importun, saisit une bûche et la lance avec autant de force que d'adresse contre la bête courroucée. Exaspérée, celle-ci se précipite en avant, fait jaillir de sa bouche écumante des jets de feu et s'apprête à dévorer l'agresseur sous les yeux de sa fiancée presque évanouie. Hors de lui-même, l'infortuné s'enfuit aussi rapidement que le lui permettent ses jambes paralysées par la terreur. Plus agile encore, en trois bonds prodigieux, le spectre le rejoint et lui pose deux pattes sur les épaules aussi lourdement que le ferait une vache grasse du Geisalp. De ses griffes, il lui laboure le menton et les joues et le contraint à se traîner ainsi, haletant, demi-mort, pendant un long quart d'heure. A l'entrée du village de Planfayon, à la vue d'une croix, le chien rouge lâche prise et disparaît en grommelant.

Depuis cette lugubre époque, tapageurs de nuit et amateurs de veillée sont restés soigneusement à la maison. De même, aussitôt que le couvre-feu s'est fait entendre, aucune jeune fille n'a osé ouvrir sa fenêtre, craignant de revoir le Gassentoetscher, le hideux et inexorable gardien nocturne.

Plus tard, un homme courageux a réussi à toucher de son chapelet l'étrange apparition, non loin de la tour de Bourguillon. Aussitôt le monstre s'est changé en une chèvre noire, qui devint ensuite blanche et enfin périt dans le cimetière. Depuis ce jour, jamais aucun chien n'a pu s'acclimater à Bourguillon, malgré tous les efforts clairvoyants de la Société protectrice des animaux.

## LE PONT DE TUSY

Vraiment, il y a des gens qui doutent de tout. Montrez-leur les preuves les plus palpables d'un événement, ils hausseront les épaules et attribueront tout au hasard. Ainsi en est-il pour l'histoire du pont de Tusy. Qui n'a remarqué là, sur les rives de la Sarine, des blocs énormes de poudingue? Quelle force prodigieuse les a transportés en cet endroit? C'est bien simple pour quiconque n'est pas incrédule. On sait que nos vieux pères, avant d'embrasser le christianisme, adoraient un être gigantesque connu sous le nom de Gargantua. Celui-ci, pour mieux se mettre à la disposition des fidèles, se montrait dans toute sa grandeur, se tenant d'un pied sur la Berna et de l'autre sur le Gibloux. Dans cette position, un soir que la soif le tourmentait, il se pencha pour boire à la Sarine. Il but si bien que la rivière fut à sec pendant trois jours. Pour s'amuser, le géant profita de cette circonstance pour rouler, depuis la source du torrent, de grosses pierres jusqu'auprès de Pont-la-Ville. Elles sont encore là en témoignage de la réalité du fait.

C'est sur ces bases solides que fut jeté le premier pont, qui coûta 1,824 couronnes. Il fut emporté plus tard par une crue subite des eaux. A cette nouvelle, le syndic s'écria : Il n'y a que le diable qui puisse nous en construire un autre plus durable!

Il n'avait pas achevé ces paroles qu'un domestique annonça : messire Satan! Le syndic ne connaissait ce personnage que de réputation, sa timidité redoutait bien une telle visite, mais, fonctionnaire public, il voulut être à la hauteur de sa dignité.

L'étranger fut donc introduit. C'était, en apparence du moins, un jeune homme d'environ trente ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant, de couleur rouge, et un justaucorps noir, fendu aux articulations des bras. Sa tête était couverte d'une toque noire, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait, par ses ondulations, une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, ils étaient arrondis du bout, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, paraissait destiné à lui servir d'éperon, lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les compliments d'usage, chacun s'assit; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

— Hé bien ! mon brave ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi.

— Oui, Monseigneur, votre aide nous serait très utile.

— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas ?

— Précisément, vous venez à propos, mais ne soyez point exigeant envers de pauvres paysans. Je pourrais bien demander un subside à Leurs Excellences de Fribourg, mais ces messieurs de la capitale comprennent si peu les besoins de la campagne.

— Rassurez-vous, je peux vous satisfaire : il ne s'agit que de nous entendre sur le prix, continua Satan en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répliqua le paysan, comprenant que l'on touchait au point délicat où l'affaire pourrait s'embrouiller.

— Oh ! d'abord, dit Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise et en affilant ses griffes avec le canif du conseil communal, je serai de bonne composition. Voyez : je n'ai pas besoin de votre or, j'en fais quand je veux. Tenez !

A ces mots, il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme on eût pris une praline dans une bonbonnière. « Tendez la main », dit-il au syndic qui hésitait, et il lui mit entre les doigts un lingot d'or le plus pur et aussi froid que s'il fût sorti de la mine. « Gardez-le, ajouta-t-il, c'est un cadeau que je vous fais en souvenir de notre entretien. »

— Merci, dit le campagnard. Je comprends que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à fabriquer, vous aimez autant que l'on vous paie avec une autre monnaie, mais ignorant celle que vous préférez, je vous prie de faire vous-même vos conditions.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire, dit-il, posséder l'âme du premier individu qui passera sur ce pont.

Le paysan eut un frisson ; il se demanda si les attributions d'un syndic, même nommé par l'État, comportaient la vente des âmes des chers administrés, mais bientôt, refoulant tout scrupule, il dit :

— J'accepte.

Prenant alors sa meilleure plume et s'appliquant à bien écrire comme à une leçon de calligraphie, il rédigea la convention qui fut ensuite signée par les deux parties contractantes. Le diable s'engageait formellement, par cet acte, à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer cinq cents ans, et le haut fonctionnaire de la commune concédait, à titre de paiement, l'âme du premier individu qui le traverserait.

Le lendemain, au point du jour, le pont était construit. Le syndic, de bon matin, va vérifier si le travail est bien accompli. Il trouve le pont fort convenable et aperçoit à l'extrémité opposée Satan, assis sur une borne et attendant la récompense promise.

— Vous voyez, dit celui-ci, que je suis homme de parole.

— Comme moi, réplique le malicieux paysan.

— Comment ! vous seriez assez bon de vous dévouer pour le bien public !

— Je connais mon devoir Monseigneur ; on n'est pas pour son plaisir à la tête de sa commune.

Sans poursuivre cet entretien, le syndic ouvre, à l'entrée du pont, les deux sacs qu'il a apportés prudemment sous son bras. Le premier contient des rats de la plus belle espèce ; le second deux chats hargneux élevés à Arconciel. On juge de l'ardeur des premiers à franchir le pont, du zèle de ceux-ci à les poursuivre et du désappointement du diable.

— Voilà votre proie, une âme excellente, lui crie le syndic.

A la vue du rat, Satan ne sourit pas, mais furieux, il allait détruire son œuvre quand, se retournant, il aperçut une procession venant d'Avry, curé et chapelain en tête. Frémissant de rage, il disparut subitement en jetant à travers les airs cette dernière parole de dépit : « Affaire ratée ! » Quant au syndic, il fut depuis cet exploit l'objet de la considération générale, mais la première fois qu'il fouilla son escarcelle, il se brûla vigoureusement les mains.

Ajoutons que les riverains du pont de Tusy ne négligent rien pour conserver intact ce chef-d'œuvre d'architecture infernale, bien persuadés que, si quelque catastrophe venait à l'emporter, on ne trouverait plus, à trois lieues à la ronde, un syndic assez malin pour tromper le démon.

## LE BŒUF DE BULLE

Autour du tilleul de Bulle, oisifs et étudiants sont rassemblés. Très animée est la conversation, car la veille c'était la foire de la Saint-Denis, journée solennelle au pays de Gruyère pour la cité comme pour la campagne. Cependant ventes et achats, qualités et défauts des troupeaux, tous ces sujets sont oubliés. On ne parle pas même des mille ruses des enfants d'Israël, chapitre toujours neuf et toujours captivant. Toutes ces questions s'effacent devant un événement étrange que l'on racontait d'abord mystérieusement à l'oreille et qui est devenu promptement le thème de tous les entretiens.

Faisons cercle autour du héros de l'histoire et recueillons chaque mot de son récit.

«Je m'appelle, dit-il, Hercule-le-Hardi, et, modestie à part, je mérite mon nom. Trembler, reculer, capituler étaient jusqu'ici pour moi des lâchetés inconnues. Hier, pour la première fois, j'ai senti un frisson ébranler tout mon être, et j'aurais confié mon salut à la fuite si la frayeur ne m'avait point cloué sur place.

La journée avait été longue et laborieuse. En quittant la place du marché, j'étais entré à la Mort prendre un verre d'eau de vie. J'y trouvai des amis et l'on célébra en trinquant le plaisir de cette rencontre. Vers onze heures, on se sépara et je partis seul pour Vulruz. La nuit était sombre : d'épais brouillards empêchaient de distinguer les objets à cinq pas de distance, mais mon chemin je le savais par cœur et j'aurais pu marcher en fermant les yeux. La nature entière semblait endormie, nulle voix humaine ne se faisait entendre, nul cri d'animal ne troublait le silence. J'avais donc comme un être vivant égaré tout seul dans le royaume des ombres ; je rêvais aux aventures de la foire, je revoyais en esprit ces belles pièces de bétail que la foule venait d'admirer, je croyais écouter encore les moutons heler, les chevaux hennir, les vaches bramer, les bœufs mugir... Tout à coup je tressaille. Un beuglement effroyable a retenti à mes oreilles, les échos l'ont redit au loin, puis partout le calme s'est rétabli. Revenu à moi, je pense que c'est un paysan attardé tourmentant en le conduisant son taureau non vendu. A peine cette idée rassurante a-t-elle traversé mon esprit que le même cri sauvage s'élève dans les ténèbres de la nuit et se prolonge bien loin dans la plaine. Je m'arrête pour mieux observer ; j'appelle pour signaler ma présence, nulle parole ne me répond. Anxieux, je me demandais ce que j'allais faire et devenir quand

soudain m'apparurent deux yeux, deux gros yeux rouges, éclatants, brillants, me fixant et me menaçant. Comparés à ces yeux, les falots de la poste de Bulle à Vevey m'auraient semblé de modestes cigares près de s'éteindre. On eut dit deux foyers ardents, deux fournaies brûlantes attendant une proie et cette proie ne pouvait être que moi-même ! Oh ! l'affreux moment ! Mais ces deux yeux, à quel corps, à quelle tête appartenaient-ils ? Je voyais confusément une masse énorme, trapue, monstrueuse, capable de tout écraser sur son passage. Je voulus crier, mais ma voix expira dans mon gosier ; je voulus fuir, mais une force invincible me retint immobile comme un bloc de la Trême. Une sueur de mort commença à couler sur ma figure. Comment finirait cette épreuve ? A peine osais-je me le demander.

Combien de temps mes deux yeux épouvantés furent-ils fascinés par ces deux yeux épouvantables ? Je ne saurais le dire. Tout à coup je distingue les grelots d'un cheval et le roulement d'une voiture. Quand celle-ci fut proche de moi, le fantôme poussa un dernier beuglement semblable au râle d'un géant qui expire, puis il disparut dans la direction de Saussens. Pour moi, loin de le rappeler, je me signai et je montai sur le char : j'étais sauvé !

Après qu'Hercule eut fini son récit, longtemps ses auditeurs demeurèrent pensifs. Nul n'osa questionner, car l'histoire n'était déjà que trop lugubre. Peu à peu, chacun se retira en secouant la tête et en disant : C'est un signe de mauvais augure.

Réalité ou rêverie, la vision fut connue dans toute la contrée et bien des natures timides, en y songeant, ont tremblé pendant les langues soirées d'hiver. Plus tard, d'autres voyageurs tardifs ont éprouvé les mêmes émotions et confirmé les déclarations d'Hercule. Aussi les Bullois, toujours pratiques, ont-ils voulu se garantir contre de semblables apparitions. Dans ce but, ils ont érigé la chapelle de saint Joseph à la place même rendue célèbre par la dangereuse rencontre, puis ils ont honoré le bœuf d'un culte particulier en adoptant son image dans leurs armoiries, excellent moyen de perpétuer le souvenir du fait que nous avons raconté. Ce double moyen a réussi. Aujourd'hui le spectre est décidément rentré dans le néant. Personne ne l'aperçoit plus ; c'est sans doute parce que chacun retourne plus tôt à domicile depuis que la sagesse de la loi a modifié l'heure de la fermeture des auberges. Si parfois, circulant tard dans la nuit, quelqu'un entrevoit un monstre fabuleux, qui s'avance lentement, qui souffle grossièrement, qui renifle avec peine, qui beugle d'une voix étranglée, qui ouvre deux yeux énormes, il se dit tranquillement c'est la locomotive du train de Romont-Bulle.

## LA FONTAINE DE LESSOC

Les beautés et les curiosités de la Gruyère ont le secret de plaire à des touristes et à des voyageurs chaque année plus nombreux. Bientôt, pendant les trop courts mois de la chaude saison, bientôt tous les pays du globe seront représentés dans cette poétique contrée. il convient donc de signaler aux étrangers non seulement tous les attraits que la nature a prodigués dans ce coin de terre, mais encore les vieilles légendes qui ont ému ou amusé nos pères.

Nous voici dans un modeste village remarquable par sa propreté et son aisance. Arrêtons-nous un peu auprès de la belle fontaine communale. Elle est surmontée d'un dôme gracieux que supportent des colonnes de marbre. Près de ce monument se rencontrent les lessiveuses, sinon pour laver le linge de la famille, du moins pour salir quelque réputation qui porte ombrage. Ce sont elles sans doute qui ont reçu la mission de transmettre de siècle en siècle la tradition suivante.

Un jour, le bon père Colin s'en était allé à la foire de Château-d'Œx. Il y fit de bonnes affaires, surtout dans les auberges. A son retour, il s'arrêta à l'Hôtel de Jaman, à Montbovon, non pour le plaisir de boire, mais par politesse envers de vieux amis d'enfance. Nos gais compères voulurent noyer dans quelques bons verres le plaisir de s'être retrouvés, il en résulta que minuit — l'heure solennelle — vit notre Colin sur le chemin de Lessoc.

Il fut mal accueilli au domicile conjugal. Fanchon énuméra vingt arguments pour lui inspirer la honte de sa mauvaise conduite. Comme dernière considération, elle lui dit :

« Tu n'es qu'un égoïste, car tu bois, toi, avec excès, et tu laisses la jument mourir de soif! »

Alors seulement Colin comprit toute l'étendue de sa faute. Pour la réparer sans retard, il sortit, détacha la Cocotte qui rêvait à l'écurie sur l'ingratitude des hommes, et la conduisit auprès du bassin.

La nuit était splendide, la lune était pleine, elle aussi. quelques nuages planaient dans les hauteurs de l'atmosphère en laissant entre eux d'assez grandes éclaircies pour permettre à l'astre poétique des nuits de se refléter par intervalles dans l'eau cristalline de la fontaine. Soit par ruse, soit par hasard, Cocotte but



précisément à la place où son maître admirait le disque argenté se baignant dans le limpide liquide : « Tiens, se dit-il en riant, elle boit sur la lune. »

Soudain un nuage d'une opaque noirceur enveloppa là-haut le satellite de la terre et naturellement le reflet dans le bassin disparut aussitôt.

Au même instant, Cocotte leva la tête comme quelqu'un satisfait d'avoir avalé une bonne gorgée ou un bon morceau.

« Oh ! s'écria Colin épouvanté, la lune n'est plus là, ma jument l'a avalée. »

Le paysan ne dit rien à sa femme, mais il resta à l'écurie le reste de la nuit pour veiller Cocotte. Le matin, il la promena le long des rues du village pour activer la digestion. « Peu m'importe, pensa-t-il, que cette rôdeuse nocturne soit perdue, puisqu'on en fait chaque mois une nouvelle, mais je veux conserver ma brave cavale. »

Bientôt tout Lessoc, en se réveillant, s'étonna de voir Colin et Cocotte, Cocotte et Colin passer et repasser sans cesse par les mêmes chemins, l'un paraissant effrayé et l'autre ennuyée de cette exhibition matinale.

— Ta jument est-elle malade, demanda enfin à notre homme le digne syndic toujours attentif sur les faits et gestes de ses administrés

— Hélas ! soupira le campagnard, elle est flambée ! Elle a avalé la lune et ne l'a pas rendue. Ainsi, mon plus beau jour a été suivi de ma plus triste nuit.

A cette réponse inattendue, le haut fonctionnaire demeura un moment pensif, puis il haussa les épaules et se retira en murmurant tout bas : « Pauvre Colin ! Si Cocotte n'a pas rendu la lune, lui a déjà rendu la raison ! »

Cependant, comme chacun s'intéressait à Colin, le conseil communal fut convoqué en séance extraordinaire. Le syndic exposa la gravité du cas et conclut en ces termes :

« Si une nouvelle lune se montre au firmament, nous pourrions nous rassurer, mais ce ne sera pas un motif de lui faire subir le même sort qu'à la précédente. Comme les précautions sont toujours bonnes, nous voulons à l'avenir interposer un toit spacieux entre la lune et le bassin. Les lessiveuses seront contentes et tous les Colin seront tranquillisés. »

La proposition fut bien accueillie. Au reste, guidés toujours par les principes conservateurs, les conseillers tenaient à protéger l'astre des nuits contre tout accident, car eux aussi, une fois, pourraient s'attarder à la foire de Château-d'Œx ou de Bulle et avoir besoin de ce bon falot pour rentrer au foyer domestique.

Telle est l'origine authentique de l'élégant bassin de Lessoc. S'il était quelque jour muni d'un bon phonographe, il nous apprendrait bien d'autres choses sur l'histoire intime de cette jolie localité. Attendons le vingtième siècle et nous serons exaucés.

## AUTOUR DU CHÂTEAU DE GRUYÈRES

On composerait un délicieux volume en détachant de l'histoire de ce vieux donjon les traditions les plus captivantes et les légendes les plus dramatiques. Ce recueil nous offrirait des pages bien poétiques et des chapitres bien émouvants. En attendant qu'une plume mieux autorisée prépare un semblable ouvrage, empruntons quelques faits aux annales plusieurs fois séculaires de l'imposant castel.

Que dire d'abord de l'origine de Gruyères? Quel audacieux a le premier fixé sa tente sur ce fier monticule? Est-ce un soldat de la légion thébaine, échappé au massacre d'Agaune à l'aurore du quatrième siècle? Est-ce, plus de cent ans après, un barbare enrôlé sous les drapeaux des Vandales et désertant un jour afin de se retirer dans une contrée encore sauvage, mais susceptible de recevoir les bienfaits de la civilisation? Ou bien serait-ce, vers la même époque, un Burgonde assez fortuné pour plaire à son roi Gondioch et pour en obtenir le pays d'Œx, comme don de joyeux avènement de ce prince ou comme récompense de quelque chevaleresque exploit? Quelle que soit la supposition que l'on préfère, appelons «Gruyérius» ce fondateur d'une illustre dynastie, nom bien naturel, puisque, dit-on une «grue» surmontait son casque ou son cimier.

A travers sa longue existence, la cité de Gruyères a connu plus d'une épreuve. Nous voici au temps mémorable des croisades. L'Europe s'ébranle et les peuples se mettent en marche. Le cri «Diex el volt! Dieu le veut!» est répété par tous les échos du monde chrétien et retentit jusque dans les vallées qu'arrose la Sarine.

Aussitôt cent guerriers, l'orgueil de la Gruyère,  
Jurent d'aller combattre aux rives du Jourdain.  
Les voilà réunis sous l'antique bannière.  
En partant, ils chantaient ce belliqueux refrain :

Soldats du Christ, prenons les armes,  
Suivons la grue, allons, partons!  
Vous qui restez, séchez vos larmes;  
Si Dieu le veut, nous reviendrons.  
Il faut, aux champs de l'Idumée,

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Que les croisés gruyériens  
Aillent grossir la grande armée  
Qui doit affranchir les chrétiens.

Pendant que les vaillants pâtres chantaient ainsi, d'après les « Souvenirs d'un aveugle » de Fribourg, grand était la consternation dans les rangs du sexe faible. Les jeunes bergères, craignant d'être veuves avant d'être épouses, s'efforçaient de fermer les portes du château pour empêcher un départ si désolant. Mais que faire contre le sexe fort ?

N'écoutant que leur foi et leur piété, les courageux croisés sortirent au milieu des lamentations de ces pauvres filles. Bientôt l'écuyer qui portait la bannière s'écria d'une voix énergique : « En avant la Grue ! S'agit d'aller, reviendra qui pourra ! » Et la troupe belliqueuse descendit joyeusement le Belluard aux accents mille fois répétés de : « Pars Gruyère ! En avant la Grue ! » Et les tristes délaissées pleuraient, et, du haut des remparts, n'apercevant point le bout du monde, elles s'informaient si cette mer qu'il fallait traverser pour aborder en Terre-Sainte était bien aussi grande que ce lac qu'on devait longer quand on allait en pèlerinage à Notre-Dame de Lausanne. Hélas ! leurs larmes étaient bien légitimes, car tous ne purent pas revenir, plusieurs ayant succombé, dit le Tasse, sous les murs de Jérusalem.

Si les femmes de Gruyères avaient le cœur tendre, elles étaient aussi douées d'une imagination féconde. Elles l'ont bien montré à l'occasion d'une lutte que les comtes durent soutenir contre les Bernois et les Fribourgeois. Un jour, l'ennemi s'avancait victorieux. Déjà le château de la Tour-de-Trême avait été livré aux flammes. Déjà les hardis montagnards commençaient à succomber dans une rencontre avec une armée supérieure en nombre. L'heure était critique et il ne fallait rien moins que de nobles caractères pour prendre une suprême résolution... Tout à coup les envahisseurs du pays ont poussé un cri d'horreur et pris la fuite. Qu'ont-ils vu ? Une troupe étrange, inconnue, une horde sauvage qui se précipitait des hauteurs de la cité vers la plaine avec une ardeur prodigieuse. Quel uniforme avaient revêtu ces auxiliaires de la dernière heure ? On ne pouvait le préciser à distance et au travers des brouillards de la soirée. Ce qu'on distinguait bien, c'étaient des lumières qui brillaient autour de chaque tête. « Sauvons nous, dirent les guerriers à cette vue, sauvons-nous avant d'être enveloppés par ceux qui viennent rallumer le feu de la bataille, réchauffer les courages de nos adversaires et enfin éclairer notre défaite et notre trépas ! » Et tous s'étaient enfuis.

Quand le combat eut cessé faute de combattants, les Gruyériens, remis de leurs émotions, ont failli mourir d'un accès de rire. Ce renfort qui leur arrivait

au moment le plus décisif ne renfermait ni général ni soldat. C'était un vulgaire troupeau de chèvres que les femmes de Gruyères avaient rassemblées à la hâte, puis épouvantées, en leur attachant au cou une lourde clochette et aux cornes des cierges ou des torches ou des tisons ardents cette opération terminée, elles les avaient chassées rudement et à grands cris vers Épagny pour jeter le désordre dans les rangs des vainqueurs. Quand ce stratagème fut enfin compris, de tous les rangs s'éleva cette même clameur : « Vivent nos épouses et nos sœurs ! »

Ce fut peut-être dans la même campagne qu'eut lieu une autre rencontre non moins mémorable (1349). Elle eut pour théâtre la forêt du Sothau, près de la Tour-de-Trême. C'est là que le comte Pierre IV crut entendre résonner son glas funèbre et celui de sa dynastie, car Fribourgeois et Bernois ligués contre lui triomphaient sur toute la ligne. Déjà les châteaux de Vuippens et de Corbières étaient tombés ; déjà celui d'Everdes avait été réduit en cendres ; déjà le fer et l'incendie avaient ravagé la Tour. Soudain, au milieu de la déroute qui menaçait de devenir générale, deux braves se dévouent C'est Clarimbold et Ulrich, surnommé Bras-de-Fer, tous les deux de la noble et antique famille des Thorin de Villars-sous-Mont. S'installant fièrement au passage le plus important, dans une clairière appelée Pré-du-Chêne, ils renversent tout obstacle, arrêtent tout ami fuyard, attaquent tout ennemi égaré et laissent ainsi à leur seigneur le temps de rallier ses soldats dispersés, de les ramener au combat et de prendre une glorieuse revanche.

Le soir de cette inoubliable journée, du haut des remparts du donjon, dix clairons saluaient de leurs accents joyeux la Grue qui gravissait le Belluard, mutilée et sanglante, mais victorieuse. Les deux héros rentrèrent dans leur village au milieu des acclamations de tout un peuple, mais quand ils voulurent déposer leurs épées longues et à double tranchant, ils les trouvèrent si solidement agglutinées qu'il fallut, pour les détacher, inonder d'eau bouillante les mains qui les serraient comme deux tenailles d'acier. Le sabre de Clarimbold, dit-on, a été conservé dans la paroisse jusque vers la fin du siècle dernier ; alors, un maréchal, ignorant le prix de cet objet, en fit une scie très profane. Ce qui n'a point disparu, c'est une croix rustique érigée sur un tertre, au milieu du champ de bataille, en souvenir de la vaillance des Gruyériens. Nul patriote ne l'apercevra sans songer à ces deux preux glorifiés par la reconnaissance populaire et chantés par plus d'un poète de la libre Helvétie.

De tels exploits étaient bien propres à inspirer la verbe du bouffon de Pierre IV, Girard Chalamala dont l'original testament porte cette même date de 1349. Il connaissait les événements tragiques du passé, mais il savait aussi l'histoire des plaisirs d'autrefois. Durant les longues soirées d'hiver, quand la famille du comte

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

était réunie dans les somptueux salons ou bien autour de l'immense cheminée où l'on pouvait rôtir un bœuf entier, Chalamala redisait, de préférence à cent autres, ces mêmes faits que nous venons de rappeler. Parfois aussi il égayait ses auditeurs en parlant de la grande coquille qui, par un dimanche soir, commença avec sept personnes sur le préau du château et finit le mardi matin avec plus de sept cents sur la grande place de Gessenay. A la tête du cortège dansa avec entrain le comte Rodolphe ; de temps en temps, il se faisait relever par l'un de ses écuyers et suivait à cheval ce bal ambulante. Girard concluait ce récit en disant : « plus il y a de fous, plus on rit », mais le comte, mieux civilisé et mieux instruit, fredonnait ce vers de Virgile

Pars pedibus plaudunt, choreas et carmina dicunt.

## IEHAN L'ESCLOPPE

Or estoit il que haulte et puissante dame Marguerite, comtesse de Gruyeres, n'auoit lignee aulcune; bien que ià sept ans y eust qu'à mary foy et main eust donnees; de quoi estoit moult chagrine et par trop dolente: auoit la noble dame mages et deuins consultez, mais rien n'auoit profité d'iceulx sçauoir et medicamens puis auoit faict beaux pelerinages et beaux presens à nostre dame de Lausanne, à nostre dame des Hermites, uoire tout depuis peu à nostre dame de Lorette; mais tout de mesme estoit et pis encore car tousiours lamentant et plorant, uiuoit en amertume dans son bon chastel de Gruyeres, disant à tous uenans que plus n'y auroit pour elle lyesse et soulas en cestuy bas monde, si Dieu et nostre dame ne luy octroyoyent pas sa requeste d'estre par quelqu'ung mere appelée, et que trespasement mieulx luy duiroit que sterilité tant longue. Et non loing du chastel par embas, dans ung petit clos jouxte la Sarine, estoit une chapelle de nostre dame de bon secours: si que deuers le soir, souuentesfois y descendoit-elle, pour dire ses patenostres et requerir ung beau fils et protoit alors par deuote humilité, non ses beaux atours de grand'dame, mais tant seulement grosse robe de bure auec la cape noire, tout ainsi que faict pauvre femme en deuil de son mary.

Or aduint-il qu'ung soir étoit là allée toute seulette et ainsi pauurement vestue; et voilà que le uent d'automne enleuoit les feuilles seches des arbres et que le ciel estoit tout sombre et tumultueux comme pour une tempeste et que la noyct tomboit froide et obscure et dans ung coin de la chapelle estoit à deux genoux la noble dame, tenant ses beaux yeux bleux deuers nostre dame et l'enfant Iesus qu'estoyent sur l'autel, plorant et gémissant pitoyablement, tout ainsi que la mere du saint prophète Samuel requeroit à toute force ung fils dans le tabernacle, comme il est dict es divines escriptures. Voilà-t-il pas qu'entre dans la chapelle Iehan l'Escloppé; ainsi appelloit-on ung pauvre mendiant tout déhanché, congneu par tout le pays et tant estoit simple et de petit déduit, que les gens ores s'en moquoyent, sans luy rien bailler, ores luy donnoyent, qui du pain, qui du laict, qui un uieil pourpoinct pour se uestir; mais soit qu'il fust gracieusement aumosné, ou desjetté et honny auec risee, disoit toujours: « Dieu et nostre dame te donnent ce que ton noble cueur desire! »

Et quand Iehan l'Escloppé fust dans la chapelle, adoncques mit bien deuote-

ment genouil en terre, baisa sa main deuant nostre dame, et à elle se recommanda de cuer plein, mais sans dire parole aulcune, car d'oraison point ne sçauoit réciter, tant estoit niais et d'entendement depourueu et en regardant deuers le mur, il ueit une femme qui sembloit en grand destroit d'affliction, et allat-il par cuider qu'estoit paume femme comme luy pauure homme, demandant pain et reconfort à nostre dame quand bien foyble estoit d'esprit, tant bon cuer auuoit-il, qu'il print sa besace que toujours auoit sur le dos quand pleine estoit, et sous le bras quand rien n'y auoit ; adonques en tira un gros pain d'orge et un bon morcel de fromage, que gens de bien luy auoyent baillé cestuy jour là pour l'amour de Dieu ; et ayant ce pain et ce fromage en deux parts coupez, en porta une deuers la femme qui tant luy paroissoit pauure et souffrante, et luy dit en son langaige de simple : « N'as rien ; moy ay : te baille la moitié si auois plus, t'auois plus ; Dieu et nostre dame te donnent ce que ton noble cuer desire. » Puis s'en alla Jehan l'Escloppé, tant viste qu'il pust.

Qui fust esbahie et joyeuse ? Certes ce fust la noble dame, et tint cela comme de bonne uenue par la suite, et serra bien soigneusement le morcel de pain et de fromage ; puis en son chastel reuint qu'estoit noyct noire et eust grand haste de raconter le tout par le menu à sa uieille nourrice Marie, qu'auoit amenee de son chastel d'Oron, quand epousa le comte. Laquelle nourrice tenoit en grande estime et franche amitié, uoulant, disoit-elle, soigner icelle jusqu'à son trespassement pour tout le bien qu'en auoit receu des le uentre de sa mere. Tout soudain qu'eust la chose à Marie contée, luy uint une pensee laquelle dit en grand secret à la nourrice, et par ainsi par elles deux fust faict, comme allez sçauoir.

A grand peine auoit la noble dame quitté ses pauures uestemens pour reuestir beaux atours comme à l'accoutumee, qu'on entendit soubs la porte du chastel grand bruit d'hommes et de cheuaulx, avec abois de chiens et le son de trompe des ueneurs. N'estoit autre que son bénin seigneur et mary, le comte François, lequel reuenait de chasser le sanglier avec quatre preux cheualiers, ses grands amys et compaignons d'armes, dont chaque an une fois receuoit la uisite en son bon chastel et tous quatre estoyent de noble race et hault lignage, assauoir, sire Iehan de Blonay, lequel portoit la bandiere de monseigneur de Sauoye ; Claude d'Affry, lequel ayant guerroyé tout jeune en terre saincte contre les Sarrasins et mecreans auoit gagné honorables blessures à la prise de Rhodes ; Humbert Cerieat, sire de Combremont, et le commandeur Gui de Tonens, seigneur d'Aigle et des Ormonts. Et soudain qu'iceux furent desarmez, s'enuindrent tous à la grand'salle du chastel, où tables estoyent dressees et banquet appresté et se mirent à manger et à boire d'autant ; car estoyent las et recreus et de grand appétit, comme ont de coustume les bons chasseurs, qui par vaulx et monts ont tout le grand jour

cheualché. Et aussitost entra pour les servir la noble dame, avec ce sembloit, meilleur uisage que d'ordinaire et apres elle entra son uieil chapelain, Ioseph du Russel, qui l'auoit baptisee et mariée, et point n'auoit uoleu, tant il aimoit la noble dame, la quitter, bien qu'eust pu auoir prébendes et abbayes à foison et quand ce uint la fin du banquet, qui fust bien long selon la mode du pays, se print à dire la noble dame: « Mon chier seigneur et mary, ueulx uous requérir le congé d'offrir mon plat aux nobles seigneurs uos bons amis icy presens... » et lui répondit iceluy tout joyeux: « Belle amie, ainsi soit fait comme désirez. »

Adoncques fit signe et commandement à son petit page qu'estoit derriere elle, d'aller querir la uieille Marie et s'en uint tout d'abord la bonne nourrice toute tremblottante, et portant ce que bien sauez entre deux grands plats d'argent. Quand fust le tout placé au milieu de la table, découurit le plat en grande haste le noble comte, et fust bien esbahi et uergongneux de uoir qu'il n'y auoit autre que gros pain noir et fromage du pays. Qu'est-ce donc que cecy? fist-il en regardant sa femme d'un air marri et piteux. Adoncques se leua la noble dame, et raconta tant gracieusement comme auoit esté prier et requérir un beau fils, en la chapelle de nostre dame de bon secours; comme Iehan l'Escloppé estant survenu tandisque faisoit oraison, l'auoit tenue pour pauvre mendicante, et l'auoit aumosnee d'autant, et comme il luy auoit dict en grande simplese: « Dieu et nostre dame te donnent ce que ton noble cueur désire »; et furent tous les assistants si esmerueillez que se regardoyent sans sauoir que dire; puis soudain la noble dame chapella le pain et le fromage en huict parts, et s'en alla de l'un à l'autre, leur présentant un petit morcel de son aumosne et s'en fust tout premièrement au sire Iehan de Blonay, lequel dit: « Ay eu grand plaisir quand mon seigneur de Savoye me dit: Mon cousin, remets en uotre bonne garde ma bandiere; portez le pour mon profit et honneur qu'est aussi la uostre... mais n'en ay pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

Et uint à Claude d'Affry, lequel dit: « Ay eu grand plaisir, quand au tournois de Lyon ay este proclamé vainqueur de tous les champions, et présenté aux belles dames pour auoir le prix de la ioute... mais n'en ay pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

Et uint par apres à Humbert Cerieat, sire de Combremont, lequel dit: « Ay eu grand plaisir quand ay esté armé cheualier par monseigneur de Bourgongne, pour l'auoir libéré des mains des ennemis en une rencontre, et qu'en ay receu bonnes paroles et honorables grand mercis avecque l'accollade... mais n'en ay pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

Et tant après luy au commandeur Gui de Torrens, lequel dit: « Ay eu grand plaisir à bastir un temple à nostre dame jouxte mon bon chastel d'Aigle et y



entendre oraison pour le repos de l'ame de mon père, occis à St. Iehan d'Acre... mais n'en ay pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

Et par après tant au comte de Gruyères, son benin seinieur et mary, lequel dit en l'accollant : « Belle et honoree dame et bien chiere amye, ay eu grand plaisir quand nous uis pour la premiere fois en nostre bon chastel d'Oron, et que uous donnai mon cueur... mais n'en ay pas tant eu qu'à manger ce pain et ce fromage. »

Puis quand ce uint au uieil chapelain Ioseph du Russet, dit en faisant le signe de la croix : « Ay eu grand plaisir quand ay uisité les lieux saincts en la compagnie de uostre père, mon bénin seigneur, dont Dieu ueuille auoir l'ame... mais n'en ay pas eu tant qu'à manger ce pain et ce fromage. »

Lors la noble dame prenant sa part de sa main blanche, se print à dire en grand esmoy « Ay eu grand plaisir à donner mon pain es necessiteux... mais en ay eu plus grand à en recevoir comme estant pauvre femme, et d'estre aumosnee à mon tour de bon cueur, comme ay aumosné les autres. » Et se retournant la noble dame aduisa derriere elle son page René de Rouerea, dont le père auoit esté occis en la défense de la tour de Treyne, contre les gens de Berne et de Fribourg, pour le service de monseigneur de Gruyères, et lui dit : « Beau petit page mon filleul, quand uisitai uotre mere à son lict de mort, tant estoit inquiette sur uous crainte que mal ne nous aduint, que me dit : Uous requiers de par nostre dame, de soigner ce mien fils, uotre filleul, qui n'a plus de pere et bientost plus de mere... et lui répondis-je adoncques : Ecoutez, chiere et affligée dame et cousine, ce qu'ay promis en portant au saint baptisme ce fils uostre, qu'est le mien à cette heure ; aussi ueux-ie le tenir fidellement. Aura tousiours de tous mes morcel, et tant que Dieu me donnera de quoi, oncques iamais rien ne lui fauldra. Gentil page mon amy, uoicy donc une bouchée de cette mienne part qu'aurons ainsi par ensemble. » Adoncques tout soudainement le petit damoiseil mit un genouil en terre, et baisa la blanche main qui luy tendoit le morcel, en disant : « Noble dame et honoree marreine, quand mon pere et ma mere s'en allant de uie à trespasement, me laisserent seulet et orphelin, et que uintes me querir et me fistes porter uos belles livrees, ay eu grand plaisir... mais pas si grand qu'en ay à cestuy pain et fromage de uous receuoir... » et se print à plorer comme un enfant qu'il estoit.

Adoncques le uieil chapelain Ioseph du Russel dit :

« Mes chiers seigneurs ! Dieu et nostre dame guerdonnent souuentesfoys les simples et pauvres d'esprit : comme a dit Iehan l'Escloppé à ma noble dame et maîtresse, m'est aduis qu'il aduindra. Lors remplit iusqu'au bord la coupe de chascun d'iceulx cheualiers et la sienne aussi, puis fit un grand signe de croix

et dit: «Tres honoree dame... Dieu et nostre dame nous donnent tout ce que uostre noble cueur desire!» Adoncques tous les autres pareillement firent mesme uœu en grande deuotion, et beurent la santé de Marguerite, à celle fin qu'eust un beau fils, scachant bien que riens tant ne désiroit apres le paradis.

Si qu'au font du plat estoit la derniere part restée, et la donna la noble dame à la uieille nourrice; mais point ne la uoulust manger comme les autres, ains recourrit le plat et dit: «Tres chiere dame et honoree maistresse, ne la mangeray qu'au jour qu'aurez un beau fils, selon le desir de uostre noble cueur»; quand eust dit cela, emporta le plat. Adoncques tous coucher se furent, et à l'aube du jour s'en allerent les quatre cheualiers, et cheuaulcherent chascun jusqu'à son bon chastel auec leurs escuyers et seruiteurs.

Or ecoutez ce qu'aduint. Voilà-t-il pas que neuf mois après, la noble dame mit au monde un beau garçon... et tout d'abord que lui eust donné premier baiser de mere et faict sur lui le saint signe de la croix, pour qu'il fust bon fils et bon chrestien, lui souint de Iehan l'Escloppé, qui luy auoit dit: «Dieu et nostre dame uous donnent ce que notre noble cueur desire» et comme scauoit que nostre dame uolentiers escoute ceulx qui ont simplesse de cueur et paureté d'esprit, en memorial perpétuel de ceste bonne rencontre, uoulust que ce sien fils eut à nom Iehan, et qu'on mandat au chastel Iehan l'Escloppé pour y estre nourry et uesteu le reste de ses jours, sans plus mendier son pain par le pays, comme auoit accoutumance de faire.

Or soudain que l'enfant fust ueneu à bien, la uieille nourrice eut souuenance de ce qu'auoit dit neuf mois auant touchant le pain et le fromage à sa tres honoree maistresse

«Ne le mangeray qu'au jour qu'aurez un beau fils selon le désir de uostre cueur...» et alla querir les morcels qu'auoit tant soigneusement serrez, et bien que durs et moisis fussent deueneus, ce néantmoins les mangea, mais à grand peine, car plus gueres de dents n'auoit dans la bouche. S'étant mise à genouil jouxte le lict de l'accouchee, luy dit: «Tant chiere et honoree maistresse, bien nous l'auois-ie dict que grand heur uous porteroit de recevoir l'aumosne, nous qui tant ayez à la faire: Dieu et nostre dame bénissent l'enfant et gardent pere et mere.»

Soudain par messagers furent mandez les quatre cheualiers qu'auoyent dit: Dieu nous donne ce que uostre cueur desire, pour estre parreins du beau fils et lui fust donné le saint baptisme par le uieil chapelain Ioseph du Russel, qui d'aise ne pouuait se tenir et en la grande salle du chastel fut dressé un grand banquet pour tous les notables et preud'hommes du pays de monseigneur de Gruyeres, et tous les pauvres furent largement aumosnés si que par tout estoit

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

grande lyesse et merueilleuse jubilation. Et Iehan l'Escloppé fut promené par le festin, et grandement caressé et festoyé mais tant uergongneux estoit-il, que ne sauoit que dire de tout cela, non plus que du beau pourpoinct qui luy fust faict es couleurs de monseigneur de Gruyeres.

Et de ce jour-là, Iehan l'Escloppé resta tousiours au chastel, se tenant uolentiers es cuisines, entre les broches et marmites, et auoit-il toujours bonne et double portion ; mais las ! au bout de deux ans deuint tant gras, qu'il en trespasat au grand regret de la noble dame ; et disoit-elle souuentesfoys d'iceluy : « M'a porté bonheur Iehan l'Escloppé. Doux m'a esté de donner aumosne, mais plus doux de la recevoir », et baisoit là-dessus le beau fils, lequel deuint grand, et fust tout ainsy que son pere et ses parreins, preux et loyal cheualier et bon seigneur.

Doyen Bridel

## CHARRIÈRE-DE-CRÈVECŒUR

La seconde moitié du seizième siècle vient de s'ouvrir. Elle ne finira point sans assister à la chute de la dynastie plusieurs fois séculaire des comtes de Gruyère. Pour réparer l'état de ses finances, Michel vient d'épouser une noble personne, Madeleine de Miolans (décembre 1553). Avec elle il fait un séjour au château de Montsalvens. Le bonheur peut encore être leur partage, mais Michel a trop vu le monde : la vie des camps, les folles amours, la fréquentation des cours étrangères, tout a contribué à lui enlever la vertu de ses pères. Aussi il s'ennuie dans ce vieux et trop paisible manoir. Très galant, il dirige et ses regards et ses pas vers Charmey où l'invitent des jouissances trop faciles à se procurer. Il s'en va au vif déplaisir de sa femme, et il devient pour celle-ci un « crève-cœur », avant de l'être pour la Gruyère entière. Mais écoutons plutôt les accents du poète :

Moult belle estoit ycelle en cestuy hault chastel,  
Bleus flammoyoient ses ieux comme estoiles du ciel  
La gorge ditte dame aussy avoyt tant blanche.  
Ainsi que laict d'agnelle ou que neige sur branche.  
Et moult heureuse estoyt quant tempeste avenoit,  
Ou quant brison de gresle ou d'ondée elle oyoit.

Allors son chier espous poinct ne quittoit ycelle,  
Ains tot le jor ensemble il manoit avecq elle,  
Et tant belle Michiel et doulce la trovoyt,  
Et avecq baisements le luy tousjours disoyt.  
Allors de cuer joli chantoient si bel et tendre  
Ou harpoient, que rien oncq ne fust si doulx entendre.

Ains quant, avecq primptems, emmi les vers buissons,  
Des estranges païs venoient les oiselions  
Et dans les arbresseaulx faisoient quarillonage ;  
Quant derechief pratels s'envélutoient d'erbage,  
Alors sur gris cheval au loing partoît Michiel,  
Biau mantel de brocart, blanche plume au chapel.

*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Si beaument atorne, où vat doncques Gruyère  
Par vals si vitement comme se estoit guerre?  
Paoure contesse, las! quel torment por son cor!  
Avecq larmes et pleurs seule sur la grant tor,  
Devers la Monse au loing, dolente, elle reguarde:  
Las! point ne va la grise amont vers Belleguarde,  
Ne Val-Sainct, ne prier Sainte-Anne en Liderrey!  
Ains vat monseu le conte ès ostels de Charmey,  
Ainssy que papillon courir les damoisèles.

Et chantent les oisils ès bois lours chançonèles,  
Et chantent voyre aussy ès monts les armaillis,  
Et de liesse soulleil endore les vanis;  
Ains là-hault sus la tor plore toutte acorée  
La dame sa cuysante et noyre destinée.  
Et dempuis, « cresse-cuer » tousjours elle nommoit  
La cherrière où Michiel en Chermey chevoulchoit.

## LA CATASTROPHE DE SEMSÂLES

Ceux qui connaissent aujourd'hui la loyale, vaillante et religieuse population de Semsâles ne manqueront pas de hausser les épaules à la lecture de l'histoire suivante. Nous-même qui la racontons, nous n'y croyons qu'avec peine — réserve que nous ne faisons point pour les autres légendes. Il est vrai que les temps ont changé et les hommes aussi : « et nos mutamur ! » Heureuse transformation, puisque nous sommes meilleurs que nos devanciers et que jamais notre fin de siècle ne serait assez coupable pour provoquer une tragédie semblable à celle que nous allons décrire.

Il y avait donc autrefois à Semsâles un prêtre poursuivi par les antipathies de la paroisse. Le prévôt du Grand-Saint-Bernard l'avait choisi et placé là contrairement aux vœux des fidèles. Aussi la lutte dura-t-elle jusqu'au dernier soupir de ce pauvre prier. Vraiment, il y avait entre lui et son troupeau incompatibilité d'humeur. Les années si longues qui s'écoulèrent ne firent qu'accroître la division et perpétuer la lutte. En vain l'ecclésiastique jeûnait, priait et prêchait pour la conversion de ses ouailles : son zèle n'était pas compris, ses plus louables intentions étaient critiquées, ses meilleures œuvres mal interprétées. Lorsque survint une maladie qui devait promptement l'emporter, il ne remarqua autour de lui aucun signe de regret et de compassion. Plus ses douleurs augmentaient, plus les chants profanes de la jeunesse retentissaient bruyamment dans le village et jusque sous les fenêtres du presbytère. Quand l'agonie commença et que, selon la coutume de l'époque, la cloche dut inviter ceux qui se portent bien à prier pour le moribond, on entendit un joyeux carillon au lieu du glas funèbre. Le bon prêtre put-il s'en apercevoir ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que, à cette heure suprême il renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie pour le salut de la paroisse ingrate.

Sans doute Dieu entendit cette prière, mais il frappa avant de sauver.

Voici le jour de la sépulture. C'est un vendredi de novembre de l'an 1292, si la chronique est exacte. Le ciel est sombre, la nature triste, la température froide, les cœurs plus froids encore. Tous les chrétiens de l'endroit devraient accourir à l'église pour participer à la lugubre cérémonie. Nul ne se dérange. Ils n'ont pas aimé le prêtre vivant, ils ne s'occuperont pas du prêtre défunt.

Pourtant, l'airain sacré tremble et s'agite, mais nul ne veut comprendre ce

mélancolique langage. Quelques curés du voisinage, aidés du sacristain, doivent donc seuls diriger les funérailles et conduire le trépassé à sa demeure dernière. Les messes terminées, le clergé part de la chapelle pour se rendre au cimetière. Derrière le corbillard, il n'y a qu'une seule personne, une vieille femme qui, à travers les misères de l'existence, a conservé la confiance envers Dieu et le respect envers ses ministres. Seule, au nom de la localité coupable, elle prie, elle pleure, elle redoute l'avenir.

Cependant, à mesure que se poursuivent les rites sacrés, un étrange phénomène s'accomplit. Des nuages noirs accourent du fond de l'horizon, ils recouvrent la montagne, ils la dérobent à tout regard, ils descendent plus bas, plus bas vers la plaine, toujours plus denses et plus impénétrables : les ténèbres augmentent, les oiseaux effrayés s'envolent au loin, les vaches dans les étables frissonnent et braiment, un lourd manteau de plomb semble s'appesantir sur la contrée : la nature troublée paraît s'associer au deuil du clergé et reprocher à toute une commune son manque de dévotion et de reconnaissance.

Soudain, à l'instant même où, le corps étant déposé dans la fosse, les prêtres entonnaient le « De profundis ; Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous ! » soudain la catastrophe éclate.

Alors, on entendit un bruit épouvantable,  
La montagne mugit jusqu'en son fondement.  
Avalanches, torrents, tempête, éclats de foudre !  
On eût dit le fracas d'un monde mis en poudre !

Voyez ! les nuages s'entrechoquent comme dans un duel suprême, le sol est violemment secoué, les monts sont agités jusqu'en leurs assises profondes, puis un ébranlement se produit, et une masse énorme, noire, grossissant à chaque pas, précipitant sa course, descend des hauteurs, renverse tout sur son passage et vient s'abîmer sur le hameau pour l'ensevelir au milieu des décombres.

O jour plein d'horreurs ! Nulle clameur ne retentit : seul un silence de mort répondit à ce coup de la vengeance divine. En une minute, chaque maison est devenue une tombe, chaque chambre est devenue un cercueil. Il y eut autant de victimes qu'il y avait d'imprudents renfermés dans les fragiles habitations humaines. Le village entier est comme transformé en cimetière, parce qu'on n'a pas voulu accompagner le bon prêtre au champ du repos ! Quelques individus, travaillant dans les prairies, furent épargnés, mais en vain ils recherchèrent le domicile qu'ils avaient quitté le matin. L'humble femme seule que nous avons vue

derrière le char lugubre ne souffrit ni dans sa personne ni dans ses biens, car elle retrouva intacte sa modeste cabane.

On cite plus d'une preuve de la réalité de cette catastrophe. Ainsi, les rares survivants durent reconstruire sur un autre emplacement, afin d'être mieux garantis contre de telles calamités. Ainsi encore la montagne qui, en cette journée mémorable, était si enveloppée de sombres nuages, s'appela depuis lors la « Noire Montagne, Niger Mons, Niremont ». De même, à l'heure du fameux éboulement, une eau abondante s'échappa des entrailles de la terre, forma un ruisseau capricieux et fougueux, menaçant et dévastateur, connu aujourd'hui encore sous le nom de la « Morte-eau, Mortua aqua, Mortigue, Martivue », nom de sinistre augure, car ce torrent, honteux de cette épithète, veut prouver qu'il n'est point mort ; les prairies voisines, la bourse de la commune et la caisse de l'État ne le savent que trop. Enfin, des salines, jadis richesse du pays, furent bouleversées et presque détruites. Seul le bétail réussit encore, dans les temps de sécheresse surtout, à découvrir le fameux « Creux du sel » où, disent les experts, l'herbe est plus salée et plus savoureuse. Quant aux habitants, ils n'ont conservé de cette fortune d'autrefois que le nom propre « Semsâles », dont ils ont baptisé le nouveau village, en souvenir des sept sources salines (*Septem Sales*) qui avaient fait le bonheur des ancêtres.



## LA SORCIÈRE D'ECUBLENS

Mya Vuarney, veuve de Jacques Blanchet, d'Ecublens, près de Promasens, fut dans son temps l'une des plus célèbres comme des plus infortunées sorcières. Remontons jusqu'en 1634, en l'année même où Fribourg ne compta pas moins de trente exécutions de criminels accusés de forfaits semblables. Instruisons vite son procès et hâtons-nous d'allumer le fatal Weber.

Qui nous redira son histoire! Demandez-là, répondent les documents, « au spectacle, sage et prudent seigneur Jost Ammann, bourgeois de Fribourg, moderne bailli de Rue. » C'est lui qui, en cette qualité, a commencé les enquêtes dès le 1<sup>er</sup> mars, puis les découvertes les plus émouvantes se sont rapidement succédé. Voici donc ce qu'il a appris.

Cette femme a participé au sabbat, à l'affreuse « schetta » que tant de voyageurs nocturnes ont entendue. Connaissant plus d'un lieu de réunion, elle se rendait en divers endroits, par exemple à Montet ou au Cercet, près du pont de la Broye ou entre Granges et Villeneuve. Bien vite, elle a fait une fâcheuse rencontre. Un jour, vers 1615, un grand homme noir s'est présenté sous ses yeux à la place nommée Es-Mollients; il l'a égratignée sur la tête à cause des jurements qu'elle avait proférés, puis il l'a endoctrinée et prise dans ses filets infernaux. C'était un démon de la pire espèce, appelée Gabriel. Elle a signé avec lui un pacte solennel et lui a promis une obéissance aveugle.

Devenu son maître ou plutôt son tyran, cet étrange personnage ne s'est guère montré accommodant. Ainsi, deux années après la stipulation de l'horrible marché, il lui a demandé des agneaux. La pauvre veuve n'en possédait point, mais elle en a trouvé deux dans une campagne voisine, les a conduits l'un au-dessus du village, l'autre près des remparts de Rue, et les a livrés à son souverain transformé pour la circonstance en une grande perche de sapin. Certes jamais Ovide n'eût rêvé une telle métamorphose, mais il n'est pas donné à chacun d'être malin... comme un diable.

Une autre fois, le mystérieux individu sut mieux prendre des airs de galant. « Je vous rendrai riche et heureuse, ma belle, dit-il à sa victime, car l'or et l'argent ne me coûtent rien, et avec ces précieux métaux vous pourrez satisfaire tous vos désirs. » A ces mots, Mya tressaillit d'allégresse, poussa un cri de joie, tendit la main à son cher bienfaiteur et reçut à l'instant une bourse bien remplie. C'était

plus que ce qu'elle osait convoiter. Hors d'elle-même, folle de contentement, elle entra précipitamment en son modeste logis, dénoua de ses doigts fébriles les cordons du lourd sachet où elle ne découvrit pas moins de deux gros sous égarés au milieu d'une belle provision de « feuilles sèches de chêne et de fayard. » La leçon était bonne, mais, femme comme elle était, elle ne saura pas en profiter.

« Je réussirai mieux une autrefois », pensa-t-elle, puis aveuglée par cette folle espérance, elle renonça à son Dieu et à sa part de paradis, se livra sans réserve à Gabriel et lui exprima son attachement par des témoignages d'une honnêteté douteuse. Comme toute grande action mérite sa récompense, elle obtint près de Granges une « pucette » ou poudre blanche douée d'une efficacité merveilleuse pour tuer bêtes et gens. La recette était fort simple : il suffira de mettre cette substance pernicieuse dans du pain, du sel ou des « schétzeron » pour accélérer ou compléter l'effet voulu, il conviendra de toucher le patient avec une certaine racine vomie par la bouche de l'esprit malin et très propre à provoquer d'admirables empoisonnements.

Mya se hâta de faire de douces expériences. D'après ses aveux, elle a débarrassé du fardeau de l'existence une chèvre à Granges, — c'est grave —, un petit enfant à Estavayer, — il en reste assez de grands — enfin un chat à Villaz-Bramaz, — c'est impardonnable !

Rien que la mort n'était capable  
D'expier ce forfait. On le lui fit bien voir.

Cependant entre Mya et Gabriel les relations devinrent toujours plus intimes. Parfois celui-ci, mal formé à l'école du bon ton, la saisissait par le cou (la marque satanique était encore visible à l'époque du procès) et l'emportait au sabbat, de la même façon qu'un aigle enlève et fait pivoter à travers les airs un tendre agneau. Que faisait-on dans ces tapageuses assemblées ? La malheureuse n'a pas tout révélé, mais elle en a dit assez pour prouver qu'on s'y amusait bien. Figurez-vous un vrai bal masqué, tel qu'on n'en voit plus que dans quelque grande société. Sorciers et sorcières dansaient et sautillaient, sautillaient et dansaient, se livraient aux rondes et aux coraules, aux cumules et aux rondes autour d'un feu bleu que deux diabolins, aussi gentils que jeunes, attisaient en gambadant. Quelles fêtes ! Seuls, nos concours de gymnastique peuvent en donner quelque idée. Enfin, pour terminer dignement la séance, un banquet était servi aux affiliés, mais la carte laissait à désirer. On y mangeait des bêtes tuées et rôties et l'on y buvait du cidre et des liqueurs colorées que, dans son langage plus coloré encore, Mya

Vuarney nommait de la picha d'égua, expression pittoresque que lui dicta sans doute la crainte d'avoir violé la loi fédérale sur l'alcoolisme.

Disons à sa décharge que cette malheureuse n'était pas une mère dénaturée. Gabriel la pressait de lui sacrifier ses propres enfants ; elle a refusé avec une obstination digne d'éloges. Elle était moins scrupuleuse dans ses rapports avec la grande famille du prochain. Pluie et grêle, vents et gelée, elle savait tout faire pour abîmer les récoltes. Voici son secret, tel qu'elle l'a confié aux juges : prenez une petite verge blanche, frappez avec cette badine l'eau du bassin d'une fontaine — de préférence d'une fontaine communale — et vous verrez l'eau se changer en vapeur, la vapeur en nuage, le nuage en grêle et en gelée. Avis aux agriculteurs !

Comme ses compatriotes ne savaient pas apprécier ses bons offices et qu'ils répondaient à ses bienfaits par de mauvais traitements, elle a cru à propos de se convertir en loup sauvage. Dans ce but, son patron lui a donné un certain poil dont elle se recouvrait pour opérer cette transformation. Sous ce singulier uniforme, inconnu des magasins du « Printemps » ou du « Bon Marché », elle réussissait à tuer veaux et moutons, chèvres et juments. Elle se nourrissait ensuite de leur chair délicate, en compagnie de son maître, car les deux avaient fondé un ménage modèle.

Nos magistrats n'ont rien compris à tant de qualités et à tant de mérites. Trois fois, dans les séances du 7, du 10 et du 17 mars, ils se sont occupés de cette infortunée. Trois fois, ils l'ont soumise à la torture, en la condamnant d'abord à être tirée à la corde simple, ensuite à être tenaillée en deux endroits sensibles, enfin à faire connaissance avec le poids de cent livres. En vain, elle renouvelait ses aveux et promettait de modifier son ordre du jour et de vouloir « vivre et mourir en chrétienne ». En vain elle criait : « mercy et demandait pardon à Dieu et à messeigneurs ». Dieu pardonna sans doute, les hommes furent inflexibles. Le 20 mars, le sinistre bûcher fut allumé, les flammes vengeresses enveloppèrent cette malheureuse et mirent fin à une vie d'aventures, de superstitions et de crimes. Terrible exemple des suites désastreuses que peut entraîner cette épidémie qu'un observateur a nommé le fléau des veillées.

## CATILLON-LA-SORCIÈRE

En 1597, le grand-vicaire Schneuwly écrivait au sénat de Fribourg : « La campagne fourmille de magiciens, de devins et d'hommes qui ont fait un pacte avec le diable. C'est de la sorcellerie. Enjoignez aux bailiffs par un décret formel de faire venir en ville quiconque est soupçonné de ce crime, pour y être examiné par des gens d'Église. »

S'attaquer à la sorcellerie, c'était facile ; la déraciner entièrement, c'était difficile. Plus d'un siècle encore s'écoulera avant que les instruments de torture soient relégués dans les musées, avant que le feu des bûchers soit éteint par le souffle de la civilisation. Ce n'est qu'en 1731, en effet, que fut exécutée dans notre canton la dernière victime des superstitions populaires.

Catherine ou Catillon Repond était sumommée la Touàscha ou la tordue, grâce à une bosse qui la signalait à l'attention publique. Elle vivait avec ses deux sœurs à Villarsvolard, dans la maison paternelle. Sans fortune et sans éducation, elle atteignit l'âge de quarante ans sans découvrir aucun mari. Cependant, on s'occupait d'elle, car on racontait sur son compte des choses étranges. Citons, choisis parmi bien d'autres, deux faits suffisants pour la rendre célèbre.

Un jour, un violent orage éclate autour du Moléson. Le ciel s'est empourpré des lueurs d'un vaste incendie, au loin le paysage a revêtu des teintes fantastiques Sarine ; Albeuve et Trême, tous les torrents qui se précipitent des hauteurs, semblent rouler des flots de flammes. Un vent furieux courbe les forêts comme un champ d'épis. Bientôt une trombe déracine mille arbres, emporte vingt chalets, jette dans les abîmes des vaches affolées et s'en vient expirer contre les rochers du Pré-de-l'Essert. A leur tour, les rivières grossies brisent leurs digues, dévastent les fertiles campagnes et renversent de nombreuses maisons. Pendant que toute une population désolée lutte contre les éléments déchaînés, soudain le sommet du Moléson apparaît sous l'aspect d'un volcan et l'on voit Catillon s'agiter, joyeuse, dans un tourbillon de nuages enflammés. Elle n'est pas seule : d'affreux démons lui font escorte. Tous, sur le versant de la montagne, s'acharnent des pieds et des mains contre un énorme rocher. Enfin, un bloc énorme se détache, roule à travers le pâturage du Petit-Moléson, écrasant les plus belles vaches, continue à bondir et rebondir, lorsque enfin la main du seigneur l'arrête et lui fixe une limite qu'il ne pourra jamais franchir. La Pierre-à-Catillon est encore là, entourée

de jeunes sapins et reconnaissable à des figures en relief qui en ornent les parois : ce sont les empreintes laissées par la sorcière et par ses compagnons infernaux.

Terrible parfois, comme cette catastrophe le prouve, Catillon savait aussi jouer à ses semblables des tours inoffensifs. Elle avait trois nièces très charmantes et qui, par conséquent, ne manquaient point de galants. Chaque semaine, elles apportaient au marché de Bulle ou de Fribourg une corbeille d'œufs magnifiques. Un soir, l'un des visiteurs nocturnes eut la curiosité de puiser un suave morceau dans un petit pot que les trois jolies filles semblaient caresser fréquemment avec des airs mystérieux. A l'insu de toute la société, l'imprudent avala un fragment de graisse odorante qui chatouilla agréablement les retraites les plus intimes de son être. Malheureusement, après la veillée, les émotions prirent une autre tournure : il se sentit tout à coup saisi de violentes douleurs d'entrailles, et quelques minutes après, il pondait tout un panier des plus beaux œufs... Lecteur, si tu en doutes, fais une visite au musée de Bulle.

De tels phénomènes étaient à peine connus dans la contrée que la pauvre Catillon se voyait accusée de sorcellerie et durement incarcérée (mai 1731). Bêat-Nicolas de Montenach, bailli de Corbières, l'ayant questionnée, apprit qu'elle avait causé la mort d'un enfant au Gibloux en lui présentant une rose. C'en fut assez pour la condamner à la torture afin de lui arracher d'autres aveux ; la simple corde et le demi-quintal furent ses premiers instruments de supplice ; pour varier, on doubla bientôt le poids, et le quintal la fit parler beaucoup. Le diable, dit-elle, lui a donné une graisse d'une efficacité merveilleuse. Aussitôt on fouille toute la maison pour surprendre cette friandise et la déposer au greffe, car ce sera là un mets plus savoureux encore pour les gourmets qu'accablant pour la prévenue.

Impuissante à se justifier, elle est bientôt conduite à Fribourg par l'impitoyable bourreau et jetée dans un cachot de la Tour-des-Sorcières ou de la Mauvaise-Tour, contiguë autrefois au bâtiment de la préfecture. Le 13 juillet, elle subit un long interrogatoire. Elle n'a point fait, déclare-t-elle, un pacte avec Satan, mais dans un jour de désespoir, elle s'est rendue près de Villargiroux, dans un bois, elle y a vu le diable sous une figure humaine d'un noir très accentué, elle lui a demandé trois écus blancs et les a obtenus à la condition de se donner à lui, ce qu'elle a fait par un écrit signé de son sang. Depuis dix ans, du reste, elle s'était déjà livrée à l'esprit mauvais qui lui apparaissait parfois et lui fournissait pain et fromage. Une fois même, il l'a visitée dans sa prison, à Corbières il a pénétré par l'ouverture destinée à la transmission des aliments : il avait revêtu la forme d'un chat blanc qu'il changea bientôt en celle d'un homme noir. Elle lui appartient pour cinq ans, mais elle n'est pas sorcière, dit-elle, et ne veut faire du mal à personne.

Une grave question lui est encore posée: a-t-elle été au sabbat? — Oui, dix fois, ou quinze, ou vingt-deux fois par semaine ou plus souvent. Rappelant ses souvenirs, elle avoue avoir été une fois à Cormagens, à Avry-devant-Pont, à Sorens, au-dessus de Gruyères, en amont d'Enney, en amont d'Estavannens, en amont de Broc, en amont de Châtel-Saint-Denis, en amont de Châtel-Crésuz, en amont de Chutney et enfin à Morion, ainsi que deux fois à la chapelle de Saint-Théodule au Gibloux, à la Part-Dieu, au Moléson et chez elle. Dans ces réunions nocturnes, il y avait dix à vingt personnes: elle en nomme plusieurs bien connues dans la contrée. Toujours le démon présidait, au milieu de l'enceinte, tantôt sous l'image d'un homme noir, tantôt sous celle d'un animal. Il se plaisait à débaptiser chaque fidèle. Dans ces émouvantes séances, on faisait une lecture, mais Catillon n'y comprenait rien, car le document était rédigé en allemand, langue usuelle des malins esprits. Les assistants adoraient le diable et l'embrassaient en divers endroits. Ils en recevaient une graisse étrange, dont on trouvera un spécimen dans son panier, mais elle-même ne s'en servait que pour frotter ses souliers afin de voyager plus aisément. Les autres initiés, au contraire, avaient soin, la veille de chaque conciliabule, de s'oindre tout le corps avec cet onguent. A la chute du jour, quand les chauves-souris, les hiboux et l'orfraie se mettent à voltiger, chaque sorcière, ajoute Catillon, enfourche un bâton, un manche à balai, une quenouille, un trident ou son noir patron lui-même métamorphosé en chien ou en bouc. S'échapper par la cheminée, traverser les airs avec la rapidité d'une flèche, puis, échevelée, haletante, éperdue, s'abattre dans quelque vallon solitaire, lieu du rendez-vous, ce n'est là qu'un jeu d'enfant. Chaque nouveau venu s'approche à reculons du trône de Satan, un flambeau de résine à la main, puis fléchit le genou. Chacun raconte ensuite les charmes qu'il a employés et les maléfices qu'il a jetés. Le maître encourage ou réprimande, distribue des poisons et apprend à mieux nuire aux hommes. Là se rencontrent riches et mendiants, paysans et citadins, amis et voisins, beaux messieurs et belles dames à réputation plus ou moins équivoque. Bientôt un grand feu est allumé au milieu du cercle: voici des tables couvertes de mets et de liqueurs. On mange et on boit, on rit et on chante. Le banquet terminé, la foule se livre aux plus grossiers ébats. Parfois, à la lueur lugubre des torches, entraînés par l'orchestre satanique, plusieurs se prennent par la main pour exécuter autour du foyer ardent et sous les yeux du chef une coraule infernale en tourbillonnant avec une vitesse vertigineuse. Dans certains pays, fait remarquer la méchante Repond, on ne danse point, mais sur le territoire de Leurs Excellences, on ne permettrait point un sabbat d'où cet exercice serait banni. Elle ajoute sur ce point d'autres détails amusants qui ont inspiré de belles strophes à Théophile Gautier.

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Cela grogne, glapit, siffle, rit et babille,  
Cela grouille, reluit, vole, rampe et sautille...  
Culs-de-jatte, pieds-bots montés sur des limaces,  
Pendus tirant la langue et faisant des grimaces,  
Parricides manchots couverts d'un voile noir,  
Hérétiques vêtus de tuniques soufrées,  
Roués, meurtris et bleus, noyés aux chairs marbrées.  
C'était épouvantable à voir!

Le tam-tam caverneux comme un tonnerre gronde  
Un lutin jovial, gonflant sa face ronde,  
Sonne burlesquement de deux cors à la fois  
Celui-ci frappe un gril, et cet autre, en goguette,  
Prend pour tambour son ventre et deux os pour baguette!  
Quatre petits démons, sous un archet de fer,  
Font ronfler et mugir quatre basses géantes;  
Un grand soprano tord ses mâchoires béantes:  
C'est un charivari d'enfer!

Après le concerto, les danses commencèrent,  
Les mains avec les mains en chaîne s'enlacèrent,  
Dans le grand fauteuil noir le diable se plaça  
Et donna le signal: « Hourra! hourra! » La ronde,  
Fouillant du pied le sol, hurlante et furibonde,  
Comme un cheval sans frein au galop se lança...  
Pour ne rien voir, le ciel ferma ses yeux d'étoiles  
Et la lune prenant deux nuages pour voiles,  
Toute blanche de peur, de l'horizon s'enfuit.  
L'eau s'arrêta troublée, et les échos eux-mêmes  
Se turent, n'osant pas répéter les blasphèmes  
Qu'ils entendirent cette nuit.

Mais rendons la parole à Carillon. Le bal satanique, dit-elle, dure jusqu'aux premières clartés de l'aube. Alors, toute la caravane disparaît, chaque sorcier regagne son logis par la même voie qu'il avait suivie auparavant. Le lendemain, on chercherait en vain une trace de la séance nocturne. Le gazon même n'est pas foulé. Pourtant, quiconque traverse cette place maudite est saisi d'un vague frisson d'épouvante.

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

A l'interrogatoire du 16 juillet, la pauvre détenue révèle, entre autres choses, que transformée un jour en lièvre, par ordre de Satan, et blottie dans une grange, elle avait reçu à la cuisse un coup de feu d'un chasseur maladroit. Reprenant plus tard sa nature humaine, elle conserva cependant les traces de la blessure.

Le 20, le 24 et le 30 juillet, elle fait d'autres aveux sans intérêt ou rétracte des accusations portées contre différentes personnes. Soumise à divers genres de torture et en particulier à la serviette, elle semble ne pas souffrir. Le 3 et le 8 août, elle endure d'autres tourments plus rigoureux. Avec un cruel caprice, par exemple, on lui applique sur le ventre des frelons, des rats et autres pareils animaux, recouverts d'une capsule de verre pour les empêcher de s'échapper et les exciter à ronger avec plus d'acharnement. Enfin, malgré ces protestations d'innocence, elle est condamnée à être étranglée, puis jetée sur un bûcher. L'exécution eut lieu à Corbières et coûta trente livres. A ce prix, la patrie était sauvée.

Plus tard, au souvenir de cet exploit d'un gouvernement mal assis, un poète donna un libre cours à sa verve dans cette méchante chanson patoise :

Dein ti lé tein, ti lé pahi,  
On a sovein dé té treinbla,  
Kan lé zin son tot ébahi  
Dé cein ke l'ivue on za trobla.

Rappelin no ke Catillon  
Po pa porta dei guenillhé,  
I l'iengressivé le capon  
Et vuardavé dei zenillhé.

Vo sédé praou kié dein ci tein  
Lé ballé fille de Corbeire  
Gllaran pu miji d'aou plantien  
Avé lé bron de Cavalaire.

Catillon dedein on bisa  
Lé zarai betaïe d'on dei ;  
Kan i dévezavé on résa.  
Glavei oun esprit dé vaudei.

On gagné ein rido travaillein,  
Suto kan on sa s'aringi ;



*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Catillon a fei hein son trein ;  
I savei mé kié pan miji.

Kié fère po la tormeinta  
E lei acrochi sé merchan ?  
Lé zalaou san tot inveinta  
Dein lé velé et dedein lé tsan.

Catillon pa la vaoudézi  
Sà rimplla son panei dès aoù.  
Ein lèvera sé fo dei fusi,  
Dein lé tzou sé ri d'ou sachiaoù.

Su le bathon de la ramas  
Pè lé perté dé la buarna,  
Catillon fo le kan en as  
To pri dé la grossa tana.

Lé le diablo tein sa chéta,  
Dréhi su dei pi de botzé,  
Baill'ei vaudaisé la gotta  
Dedein lé marrie dé vatzé.

De l'infè lé pouté bithé  
Ving'avoai lou granté cué,  
Lou grossé cuarné à thaou fithé,  
Po li danthi del menué.

Glie dé parlié babioulé  
Kon s'eintretignai dein ci tein ;  
Totavi dé chaou vioulé  
Lé crouï einbithavan lé zin.

Se kokon l'iavai praou d'esprit  
Po de thaou fou sé débouâila.  
On n'intèidai rein kie on cri ;  
Glié on vaudei, fo le bourlà.

*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Le pllie sovein lé pllie rezo  
Passavein po lé pllie vaudei  
A on tranquilo meinazo  
On ne cosei pa sein avei

Catillon, kemein beth d'autré  
Gllia, dessu on tziron dé bou  
Io gllié zoù réduite ein hiendré,  
A se zalau teindu le cou.

Ora on ne fa pa bourlà.  
To parei on di beth sovein  
Dé chi kon ne pau égalà  
Ké né rein k'on affair de rein.

DANS LES ALPES FRIBOURGEOISES

## DANS LES CHALETS DE LA SINGINE

La vie monotone des armaillis est parfois égayée ou attristée par de curieux incidents. Les poètes ont chanté les beautés de la montagne et les labeurs des pâtres, mais ils n'ont pas assez compris que des événements bien mystérieux n'eurent souvent pour théâtre qu'un modeste chalet de nos Alpes. Plus ces humbles habitations sont étrangères aux bruits de la plaine, plus elles sont souvent visitées par des êtres d'une autre race ou d'un autre monde. Citons d'abord quelques traits empruntés à l'histoire de la Singine.

Une famille de mendiants passa une fois la nuit au chalet de Schœnenboden. Les armaillis n'osaient repousser ces vagabonds ; ils les supportèrent même jusqu'au lendemain à midi, car le temps était trop mauvais pour se mettre en route. Quand le ciel s'éclaircit, la bande partit enfin. Le soir un pâtre remarqua que plusieurs vaches n'étaient point rentrées à l'heure où l'on devait les traire. Il s'en alla à leur recherche. Chemin faisant, des pleurs d'enfant frappèrent ses oreilles. Il se dirigea du côté d'où ces cris paraissaient provenir, supposant que les pauvres voyageurs campaient sous quelque sapin ou qu'ils avaient abandonné l'un de leurs enfants. Il ne put rien découvrir, mais il constata que les gémissements semblaient s'éloigner à mesure que lui-même avançait. Ayant retrouvé ses vaches, il rejoignit ses compagnons et leur raconta son aventure. « Attendons nous, dit l'un d'entre eux, à quelque malheur demain ou même cette nuit. » Vraiment émus, mais sans vouloir l'avouer, les armaillis s'en allèrent dormir. Quand ils se levèrent, la prédiction était accomplie : un épais manteau de neige couvrait le sol ; le troupeau dut descendre promptement et jamais il ne put remonter.

Une autre fois, Henri Neuhaus de Grundberg, paroissien de Dirlaret, l'un des propriétaires de la Geisalp, cherchait ses chevaux qu'il avait laissés paître toute la nuit. Fatigué d'une longue et inutile course, il se réfugia enfin dans ce même chalet de Schœnenboden, en ce moment désert. Il y fit du feu pour sécher ses vêtements et mangea ses modestes provisions. Tout à coup un petit vieux, en costume de vacher, sortit d'un sombre coin, suspendit le chaudron, y versa le lait, le plaça sur le brasier ardent, remua le liquide à l'aide d'un bâton, n'oublia aucun des soins que réclame la fabrication du fromage, puis, sans mot dire, s'éclipsa avec tous ses ustensiles, dès que sa besogne fut achevée. Qu'est-il besoin de dire que cette nuit parût interminable au pâtre effrayé ? Avant l'aurore, il rentra chez

lui et trouva ses chevaux hennissant autour de son habitation. Depuis ce moment, lait, crème, et fromage lui inspirèrent une répugnance invincible, tant il craignait d'attraper un sort en touchant à ces aliments.

Un curieux incident survint aussi une fois à Joseph Offner, natif de Kloster, près de Planfayon, et berger de l'estivage de la Birscherra de 1746 à 1764. Comme il sommeillait une nuit sur son foin, il entendit une grande sonnerie de cloches. Il crut qu'un troupeau se dirigeait vers son chalet. Surpris de la hardiesse de ceux qui pouvaient entreprendre un tel voyage à une telle heure, d'autant plus qu'un seul chemin conduisait à travers ce pâturage, il se leva, revêtit sa vareuse et se plaça à une lucarne. S'avançant pour mieux voir, il appuya une jambe sur le toit. Au même instant, soixante vaches et trois hommes débouchèrent de l'avenue. Ils étaient noirs comme des corbeaux et passèrent avec un bruit formidable. Au matin, notre montagnard remarqua que sa jambe — celle qu'il avait trop exposée — était noire et enflée; elle lui causait même une vive douleur. Tel fut l'étrange souvenir que lui avait laissé le mystérieux cortège.

Ailleurs, une autre aventure se termina encore plus tragiquement. Des pâtres réunis un soir au chalet appelé Grutenhaus s'étaient mis à jouer. Un gars, simple et robuste, était descendu à Planfayon et devait en rapporter le vin qui servirait d'enjeu. Pendant son absence, un armailli trop hardi s'affubla d'une peau de vache et se rendit ainsi déguisé à la Holzersfluhe, à l'endroit où le commissionnaire passerait à son retour. Quand ce dernier fut rentré au Grutenhaus, il déposa son fardeau et s'en alla tranquille se reposer sur la pierre du foyer. « N'as-tu pas vu un fantôme, lui demandèrent enfin ses compagnons intrigués? Oui, là-bas, un tout menaçant, mais je l'ai assommé. »

Ce n'était que trop vrai. Depuis le jour où s'accomplit cet affreux badinage, un spectre apparaît à la même place, chaque fois qu'une épidémie doit décimer le troupeau ou qu'un malheur doit frapper quelque montagnard.

## LES NAINS DU BURGERWALD

Là-bas, dans le Burgerwald, non loin de Montévras, habitaient autrefois des hommes extrêmement petits. Leur taille et la couleur de leur figure les faisaient nommer les nains gris. Êtres étranges, ils étaient tantôt visibles, tantôt invisibles, ils séjournèrent d'ordinaire dans les crevasses et les rochers ; rarement ils se montraient aux autres mortels.

Dans ces mêmes temps reculés, Jean Aeby, un vieillard à cheveux blancs, demeurait dans une maison éloignée, appelée la Gomma, à la lisière de la grande forêt qui appartient aux bourgeois de Fribourg. Sa femme, également courbée par l'âge, restait sa fidèle compagne. Deux chèvres fournissaient le lait nécessaire à leur entretien ; des pommes de terre, du pain et du fromage complétaient leurs modestes repas.

Un soir, au milieu des rigueurs d'un hiver froid et sombre, tout à coup une voix claire cria devant la cabane : « Jean Aeby, dis à Appele — c'était le nom de sa femme — qu'Appela — c'était le nom de sa belle-mère — est morte. »

A ces mots, notre homme épouvanté distingua un léger bruit dans un angle de sa chambre : un esprit invisible passait dans l'appartement, pleurant et sanglotant si bas qu'à peine on l'entendait. Bientôt après tout redevint calme et silencieux.

Tout épouvanté par cette visite du lutin, Jean Aeby se coucha de bonne heure. Vers minuit, il se réveilla en sursaut. La même voix argentine retentissait pour la seconde fois et parvenait, lugubre et effrayante, jusqu'à ses oreilles : « Jean Aeby, dis à Appele qu'Appela est morte. »

Jean s'élança de son lit, courut à la fenêtre, l'ouvrit rapidement, mais à l'instant il recula de terreur. Que vit-il ?

De nombreux nains passant mystérieusement sur la prairie couverte de neige et tristement éclairée par une pâle lune. Les uns portaient de courts manteaux noirs ; d'autres tenaient des torches à la lumière vacillante. Les femmes semblaient revêtues comme celles des villages allemands, quand elles assistent à un enterrement et que de longs mouchoirs blancs cachent à moitié leur visage. Les derniers nains s'avançaient, portant un cercueil sous le poids duquel ils paraissaient succomber. Tous les membres du noir cortège poussèrent un gémissement sépulcral, puis ils disparurent dans la forêt voisine. Pendant quelques minutes

encore, des sons plaintifs s'élevèrent dans les airs, puis ils se perdirent tout à fait dans le lointain.

Jean Aeby était comme pétrifié par la peur. Le souffle froid du nord le saisit, il frissonna. En même temps, une odeur nauséabonde, comme celle d'une viande gâtée, sembla s'exhaler d'une tombe et pénétrer toute sa personne. Il referma la fenêtre. A moitié gelé, il rentra dans son lit de plume. Sa femme, n'ayant cessé de ronfler bruyamment, n'avait rien aperçu.

Le lendemain matin, quand le chevrottement de ses chèvres affamées l'arracha à son long sommeil, il entendit heurter à la porte. Il ouvrit. Un messenger le salua en disant :

« Loué soit Jésus-Christ ! Votre beau-frère Jost, de la Gauglen, m'envoie vers vous pour vous annoncer que, la nuit dernière, Appela, votre belle-mère, est morte subitement d'apoplexie et qu'on l'entertera demain à Dirlaret. »

Les nains avaient donc dit la vérité.

## LE LUTIN DE LA GRANDE-RIEDERA

Heureux les mortels qui naissent en un jour privilégié ou sous une bonne constellation ! La bonne étoile qui aura éclairé leur entrée dans le monde illuminera ensuite tous les sentiers de leur pèlerinage terrestre.

Tel fut, au siècle dernier, le sort de Dietrich, le célèbre montagnard de la Grande-Riedera, domaine situé au pied de la Berna. Rusé de bonne heure, il eut la malicieuse pensée de naître au milieu d'une nuit des Quatre-Temps. La récompense ne se fit pas attendre. Avant même de savoir bien distinguer son père de sa mère, il n'avait qu'à ouvrir les yeux pour apercevoir tout un cortège d'êtres surnaturels lutins et esprits follets, nains et gnomes se plaisaient à danser autour de son berceau. D'où venaient-ils tous ? Pourquoi recherchaient-ils tant sa société ? Lui-même l'ignorait. Sans se préoccuper de ce problème, il se plaisait à les voir folâtrer ; il les encourageait par ses regards et ses sourires, et ses petites mains applaudissaient à leurs évolutions et à leurs grimaces.

L'un d'entre eux lui inspirait une affection particulière. Chaque jour il se montrait et chaque jour il s'amusait gaîment avec le jeune enfant. C'était un lutin domestique plus éveillé que les autres, plus espiègle et plus divertissant. Une ceinture bleue flottant capricieusement et une calotte rouge sur la tête le faisaient discerner entre tous ses compagnons. Dietrich lui jura un amour éternel et les deux se promirent bien de ne se quitter jamais.

Tout marcha à souhait pendant quelque vingt ans. L'esprit ne refusait aucun service. A la maison comme au chalet, dans la plaine comme à la montagne, partout il déployait une complaisance bien admirable. Un grand poète lui a décerné ce certificat aussi flatteur que mérité :

C'est lui, dans la nuit, qui chemine  
De la grand'salle à la cuisine,  
De la laiterie au cellier,  
Du fond de la cave au grenier,  
Partout trottant quand minuit sonne.  
Sans se laisser voir à personne,  
Il monte en boitant l'escalier  
Ses pas pesants le font plier.



Ou bien, suivant son gai caprice,  
D'une rampe à l'autre, il glisse.

Comme tout travail mérite son salaire, l'esprit était traité comme un enfant gâté. Chaque soir, il recevait la plus grosse cuillerée de soupe, le plus tendre morceau de pain, la plus fraîche tasse de lait, voire même le verre de liqueur le plus parfumé.

Vraiment tout cela était trop beau pour durer indéfiniment. Soit que les soucis de la vie eussent altéré la bonne humeur de Dietrich, soit que le caractère du lutin fût devenu plus bizarre, soit que toute familiarité trop longue finisse par fatiguer, des contestations surgirent enfin entre les deux inséparables. Un soir, ils se trouvaient ensemble dans un chalet. Comme la température était froide, un bon feu avait été allumé dans l'âtre. Le vacher entretenait le foyer, tantôt retirant une bûche inutile, tantôt en ajoutant une autre. Le petit drôle faisait de même, imitant tous les mouvements de son maître. Était-ce ruse ou complaisance mal comprise? On ne sait, quoi qu'il en soit, énervé par ce jeu de mauvais aloi, Dietrich se fâcha, saisit un tison enflammé et chassa de la cuisine l'importun domestique.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ensuite et le malin n'apparaissait plus. A vrai dire, le montagnard se repentait de sa brutalité et s'ennuyait dans sa solitude. Un jour, il plaça sur le seuil du chalet un baquet de crème aromatique comme pour inviter son ami d'enfance à revenir et à renouer les bonnes relations d'autrefois. Ce procédé réussit. Voilà Dietrich et son lutin plus liés que jamais et renouvelant sur l'autel de l'amitié les serments d'une fidélité inaltérable.

O inconstance du cœur des grands hommes et du cœur des petits nains! Trois belles journées ne furent qu'un long acte d'amour, puis tout à coup éclata une dispute qui devait être irréparable.

Tous deux étaient dans une grange et préparaient le foin pour le troupeau. L'un voulait être trop prodigue et l'autre trop avare. Le singulier serviteur avait tort, car, que lui importait cette distribution? Mais, plus il était coupable, plus il s'irrita contre son patron. Soudain, il saisit une fourche et se précipite vers Dietrich. Celui-ci n'a que le temps de s'esquiver en répétant ces deux mots sur un ton de malédiction: Traître! Ingrat! Lancé avec une vigueur inusitée, l'instrument meurtrier va se briser contre la muraille de l'étable; les trois pointes pénètrent dans la pierre et jamais nulle force n'a pu les en arracher.

Après une telle scène, il ne fallait plus songer à une réconciliation. Au reste, quand il s'arrêta dans sa fuite et qu'il regarda en arrière, l'armailli vit un nuage

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

noir envelopper le lutin, l'élever dans les airs et l'emporter au loin, dans la direction de Villarimboud.

Désolé de cette définitive rupture, Dietrich, dit-on, en perdit l'esprit, mais c'est là sans doute un grossier mensonge colporté sur les ailes d'un méchant jeu de mots.

## VENGEANCE DES BERGMÄNNLEIN

Il y avait autrefois un armailli appelé Bernard Riggi. Il possédait de nombreux alpages à la montagne qui a conservé le nom de Riggisalpe.

Aucun lac ne s'étendait encore entre les Staldea, les Rippa et la Gassera. On n'y voyait qu'une riante prairie, propriété de Bernard. Son troupeau était le plus beau de la contrée. Lui-même conduisait ses vaches dans les plus gras pâturages, mais deux Bergmännlein, gnomes affreux, mais complaisants, l'aidaient dans tous ses travaux. Devait-il s'absenter, il pouvait compter sur leurs bons services pour garder le bétail et recueillir le lait dans de larges bassins. A titre de salaire, on déposait pour eux du sérac et de la crème; ils mangeaient peu, mais à des heures fixes. C'étaient les meilleurs amis des honnêtes bergers, mais malheur à quiconque cherchait à leur nuire! Une fontaine renversée ou une vache étranglée apprendront qu'il ne faut point se jouer de ces êtres supérieurs.

Bernard le savait et il ne négligeait rien pour s'assurer leurs bonnes grâces, mais il avait un fils, un fils unique, Ubald, qui ne marchait point sur les traces paternelles. « Je suis vieux, lui disait-il souvent. Depuis quarante ans, je reviens dans ces chalets où j'ai vécu en paix avec tout le monde, mais je vais bientôt descendre dans la tombe. Pour toi seront ces belles montagnes et ce beau troupeau, mais tu ne seras heureux qu'à la condition de t'accorder avec les Männlein. Sois reconnaissant envers eux et ils te seront dévoués. Pour moi, jamais génisse n'est tombée dans un précipice, jamais vache ne s'est entravée dans son lien, jamais taureau ne fut indomptable. Aime ces mêmes serviteurs et ils feront ton bonheur. »

Divagations de vieillard, pensait Ubald, en écoutant ce langage. Aussi, une fois maître dans ce vaste domaine, il n'écoute plus que sa passion de la chasse. Fier bouquetin, chamois bondissant, cerf capricieux, chevreuil gracieux, lièvre agile, tous ces pauvres animaux sont exposés à devenir les victimes de ses coups barbares. Ainsi inquiétés, ils cherchent tous un sol plus hospitalier et se réfugient sur les sommités les plus élevées et au-dessus des abîmes à jamais infranchissables.

Mais rien n'arrête le téméraire: ses flèches vont atteindre le gibier jusque dans ses retraites les plus secrètes. Pendant ce temps, les affaires du chalet sont négligées et abandonnées à un valet. Nul ne songe plus aux dévoués Männlein

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

et nulle main amie ne remplit à leur égard le devoir de la gratitude. Alors, les malheurs se multiplient ; les précipices semblent fasciner les vaches et plusieurs périssent la même semaine.

Un jour Ubald s'irrite et s'indigne contre le ciel et contre les génies domestiques. Ses blasphèmes provoquent le plus terrible châtement. Soudain,

Le vent mugit avec rage ;  
Le tonnerre approche en grondant ;  
Partout le sinistre présage,  
Avant-coureur de l'ouragan !

La foudre part, éclate et tombe ;  
Le pin frappé vole en éclats ;  
En cataracte ou bien en trombe,  
Descend la pluie avec fracas !

Grand Dieu ! Quelle scène infernale !  
Des rochers roulants dans les eaux,  
Des bois brisés par la rafale  
N'offrent qu'un horrible chaos !

Malheur au mortel sans refuge !  
Il périt : un torrent fougueux,  
Formé par ce nouveau déluge,  
L'emporte en son cours rocailleux.

Quand le calme se rétablit, quel affreux spectacle fut offert aux témoins de cette scène ! Cabanes et chalets, alpages et forêts, tout est bouleversé et confondu dans un inexprimable chaos ! Là-bas, dans la vallée, la riante prairie a disparu et fait place à un lac : c'est le Lac-Noir.

La première victime de cette catastrophe fut Ubald ; éperdu, il cherchait son salut en fuyant à travers les monts quand il tomba au fond d'un abîme et y trouva la mort. Nul ne l'a pleuré, les entrailles du sol l'ont caché et ont servi d'instrument docile à la vengeance des Männlein. Seuls quelques oiseaux de proie, exposés la veille à être frappés par l'adroit chasseur, ont voltigé quelque temps, en poussant des cris de joie, au-dessus de l'endroit où venait d'être englouti le cadavre de l'ingrat.

## LA SORCELLERIE DANS LA SINGINE

Ce que nous allons raconter se rapporte à une période bien lointaine, car aujourd'hui les progrès de l'instruction ont effacé jusqu'aux dernières traces de la sorcellerie. L'historien doit même se hâter de recueillir les souvenirs d'autrefois, car si les écoles primaires continuent à propager la science même dans les plus pauvres hameaux, un jour viendra où tous les êtres mystérieux, fées, sorcières et revenants, tomberont dans un discrédit absolu et seront l'objet de l'incrédulité des masses. En consignant dans ce volume quelques faits faciles à constater, nous reculerons cette date fatale qui indiquera dans les annales la perte des croyances populaires.

Allons d'abord à Ruffenen, dans la paroisse de Planfayon. Christian Roth, de Niedergarten, s'y trouvait un matin avant même que les gens de la localité fussent réveillés. Il crut entendre une voix qui s'élevait du ruisseau, en amont de la chute. Comme le bruit grandissait et semblait se rapprocher, notre homme s'avança prudemment de quelques pas. Enfin, il entrevit, au milieu des clartés douteuses de l'aube, une vieille fée ridée et déguenillée. D'une voix sépulcrale, elle chantait un étrange morceau sur les attractions entre les différents êtres de la création. Quand Christian eut traversé le pont jeté en cet endroit sur la rivière, cette singulière apparition, chantonnant et grommelant toujours, se glissa sous l'arche et se dirigea vers la Sarine. Elle sautilla quelque temps au-dessus du cours d'eau, puis, d'un élan audacieux, elle escalada les montagnes du Guggisberg. Elle doit y être encore, car on ne l'a jamais vu redescendre de ces hauteurs. Avis aux touristes !

A Schwarzbürger, la même sorcière — ou toute autre semblable — avait jeté sur les armaillis un si terrible sort qu'au mois de mai il leur était impossible de faire ni beurre, ni fromage, ni sérac. Enfin, pour mettre un terme à ses enchantements, on appela l'exorciste Brunacher. Armé de son antique grimoire, celui-ci commanda à la coupable de paraître immédiatement et de ne plus exercer sur le troupeau sa funeste influence. Elle obéit, mais à son vif regret. Puis elle s'éloigna, couverte de sueur et les cheveux en désordre, sans parler à personne, et enfin, d'un bond prodigieux, elle traversa la Singine, sans mouiller ni bas ni souliers — car elle portait encore les mêmes qu'à sa naissance.

Une autre fois, un jeune gars, beau et de bonne tournure nommé Pierre Neu-

*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

haus, de Menzisberg, descendit de la Geisalp à Fellmoos, près de Planfayon. Il rencontra sur sa route une femme fort laide — ce qui l'étonna en cette contrée. Elle avait les yeux noirs, le visage et les mains d'un rouge de cuivre. Le pâtre la salua et elle s'approcha. Elle loua les charmes du montagnard et lui donna trois belles pommes. Neuhaus les accepta, les mangea, mais ce fut pour son malheur. A l'instant, il devint ensorcelé; le lendemain, il était fou à lier. Comme l'Hôtel cantonal de Marsens n'existait pas encore, on dut l'enfermer dans une étroite cellule. On lui passait sa nourriture à travers un petit guichet, mais souvent furieux il brisait son écuelle. La mort seule fut sa délivrance.

## LE PAS DU MOINE

Une année, les Hautes-Combes étaient devenues le rendez-vous de tous les serpents de la contrée. Petits et grands, inoffensifs et méchants, ils peuplaient les pâturages et pénétraient jusque dans les chalets. Ces dangereux visiteurs s'attachaient aux pis des vaches, leur suçaient le lait, puis le sang, et leur donnaient enfin le coup mortel. On dit même que plus d'un armailli a ressenti au milieu de la nuit quelque chose de froid se glisser le long des reins et des jambes ; réveillé en sursaut, il a voulu crier, mais soudain le reptile l'a empoisonné de son venin et étranglé.

Ayant épuisé tous les moyens naturels pour exterminer ces maudits ennemis, les montagnards songèrent enfin à consulter les Chartreux de la Valsainte.

Deux d'entre eux arrivèrent au couvent juste à minuit. C'était l'heure où les religieux se rendaient à l'église pour psalmodier leur long office. Nos armaillis se mirent humblement sur leur passage, et quand ils les virent défiler lentement, enveloppés dans leur robe blanche, la tête perdue sous le capuchon, ils s'écrièrent : « Hommes de Dieu ayez pitié de nous ! Un fléau s'appesantit sur nous. Venez bénir nos terres et nos troupeaux et détruire les maléfices du diable. »

Touché de cette requête, le Prieur, parlant au nom de tous ses confrères, interrogea les deux paysans et leur répondit enfin : « J'irai et je sauverai ces braves gens que l'enfer persécute. Priez ici jusqu'à ce que vous entendiez sonner l'Angelus. Priez et demandez pardon à Dieu de vos péchés et de ceux de vos compagnons d'infortune. »

Trois heures plus tard, le Prieur prit son étole et une croix sainte ornée de reliques. Il s'arma aussi d'un bâton, puis il suivit les armaillis déjà rassurés sur le résultat de leur démarche.

La lune, à son plein quartier, éclairait vallées et montagnes. La nuit était superbe. On n'entendait que la respiration bruyante des torrents et des ruisseaux, puis bien loin, bien loin, sur un petit monticule, un hibou jetait aux échos, à travers le silence de la nature, son hullement triste et monotone.

Les armaillis et le Prieur marchaient gravement, par le chemin le plus court. De rares paroles interrompaient leur prière. Quand ils atteignirent le sommet de la montagne, la lune s'était presque effacée à son tour ; l'étoile du matin pâlit et les premières lueurs de l'aube rougirent l'horizon. Aussitôt tout sembla ressus-

citer dans la création : le coq de bruyère sonna le réveil, les merles se mirent à siffler, les perdrix s'élancèrent de leurs buissons et des troupeaux remplirent l'air de leurs beuglements et du tintement de leurs clochettes.

Pourtant, à mesure que nos trois voyageurs approchaient des Hautes-Combes, l'animation matinale diminuait, on eût dit le voisinage d'un désert. Nulle vache ne broutait l'herbe haute et abondante aucun nuage de fumée ne s'élevait au-dessus des chalets d'alentour. Tout annonçait la présence d'une calamité.

Cependant, le Prieur récitait une litanie à laquelle ses deux compagnons répondaient avec dévotion.

Soudain des sifflements aigus déchirent leurs oreilles tous s'arrêtent instinctivement ; ils écoutent et regardent inquiets.

— Voyez-vous là-bas, près de cette mare, dit un armailli, voyez-vous ce tas de serpents ? C'est bien là que, chaque matin, les horribles bêtes se réunissent pour boire avant de continuer dans les pâturages leur œuvre de destruction.

Le moment solennel approche. Le Prieur étend comme une visière sa main sur ses yeux et distingue, à une centaine de pas, une multitude grouillante de serpents qui se tordent, s'enlacent, rampent ou se dressent d'une façon effrayante.

Alors, passant son étole autour du cou et sortant la croix sainte, le religieux dit aux montagnards :

— Restez ici et priez votre chapelet.

Puis, d'un pas ferme comme celui du Christ sur la mer, il s'avance vers l'armée maudite. Les sifflements redoublent, plus terribles qu'auparavant.

Le moine continue à s'approcher.

Une fois en face des horribles animaux, il trace dans les airs le signe de la croix et s'écrie d'une voix impérieuse :

— Seigneur Jésus, qui avez donné à vos Apôtres le pouvoir de chasser les démons, d'enchaîner les dragons et d'arrêter les serpents, faites que ce pâturage soit délivré du fléau qui le désole !

A ces mots, il s'agenouille et récite en latin une longue oraison. Quand il se releva, déjà le ciel s'était obscurci, des nuages noirs s'amoncelaient à l'orient et à l'occident, tandis que les serpents agitaient leur tête redoutable.

Une seconde fois, le Prieur fait dans leur direction le signe de la croix et ajoute :

— Êtres maudits, partez et disparaissez à jamais !

Des sifflements de rage retentissent. Crispant leur peau écailleuse, se tordant comme des fétus de paille dans le feu, les monstres reculent lentement, lentement, pareils à un amas apporté par l'océan et qui redescend du rivage dans la profondeur des eaux.



Le saint homme les suit pas à pas, fixant constamment sur eux un regard inexorable.

Soudain un éclair brille et le tonnerre gronde : l'orage est suspendu comme un plafond de fumée et de feu sur le plateau des Hautes-Combes. Troublés par cette voix de la foudre, les serpents se taisent et reculent encore.

Toute la nature semble bouleversée. Le vent souffle avec violence, hérissant les herbes, agitant convulsivement les feuilles des buissons et soulevant les vêtements du Chartreux.

Les armailis tremblent, craignant que tous ces phénomènes ne soient l'annonce de la fin du monde.

Cependant, les serpents arrivent à l'extrémité de la paroi de rochers baignée par le lac. Voyant alors leur retraite coupée, ils poussent un sifflement si aigu que le moine tressaille à son tour et se signe de nouveau.

Enfin, il baise sa croix bénite, s'avance encore d'un air résolu vers les hideux reptiles qui, se serrant les uns contre les autres, forment maintenant comme une vivante pelote garnie de dards.

— Esprits malfaisants, s'écrit-il, soyez dispersés par la colère divine !

Puis il étend son bras armé de la croix. Alors, des éclairs tout rouges jaillissent des nuages comme si ces derniers eussent été gonflés de sang, un sourd grondement retentit au loin et la foudre, se détachant des hauteurs du ciel, tombe sur les serpents et les précipite dans les abîmes du Lac-Noir.

Affreuse chute qui fit refluer l'eau sur les bords, mais aussitôt après un magnifique arc-en-ciel apparut sur le Kaiseregg et un soleil brillant dissipa les derniers vestiges de l'orage.

Depuis ce jour, on n'a plus revu de serpents aux Hautes-Combes, mais ce qu'on y voit encore, c'est l'empreinte que le saint religieux laissa sur le bord du précipice, quand il frappa du pied le rocher en prononçant son dernier anathème.

En reconnaissance de cette miraculeuse délivrance, les armailis des Hautes-Combes n'ont point cessé, depuis cette époque, d'apporter chaque année de la bonne crème et de beaux fromages au couvent de la Valsainte.

## LES CYGNES DU LAC-NOIR

Qui ne connaît, au pied du Kaiseregg, le plus joli lac qu'on puisse désirer? Quel plaisir de naviguer en rêvant sur ses eaux pures et tranquilles! Les rives si paisibles qui encadrent le Lac-Noir, les riches pâturages des environs, les fertiles prairies émaillées de fleurs, les troupeaux qui bondissent joyeux sur les hauteurs, les chants des montagnards, tout concourt à poétiser cette modeste retraite.

Un matin, un jeune enfant était assis près de la fontaine d'un chalet. Il s'amusa à détacher de leur tige des œillets sauvages et à les jeter dans le bassin limpide.

Il était tout occupé à les voir surnager, lorsqu'un papillon aux ailes de pourpre se posa sur une fleur et la mit en mouvement. Quoi de plus charmant que ces ailes de l'insecte semblables aux petites voiles d'une mignonne barque? Soudain un léger souffle fit chavirer la délicate embarcation. L'œillet descendit sous l'eau, mais le papillon s'éleva rapidement vers le ciel. L'enfant ne le perdit point de vue et le vit bientôt s'abaisser vers la terre, mais tout à coup il disparut sur les rives du lac. Alors, tout désolé, le petit infortuné s'assit à l'ombre d'un sapin et s'endormit.

De beaux rêves vinrent le réjouir. Il voyait à ses côtés son ange gardien agiter ses ailes pour rafraîchir l'air; trois autres anges lui présentaient des bouquets aussi brillants que des pierreries; des colombes venaient enfin lisser ses cheveux de leur bec d'ivoire.

Un bruit mystérieux le réveille subitement. Il regarde. Une espèce de radeau s'avance vers lui, des battements d'ailes encore invisibles agitent les eaux du lac, les roseaux se courbent pour laisser un passage libre.

O miracle! trois cygnes, blancs comme la neige, sortent du milieu des joncs. L'enfant se rassure, leur jette des miettes de pain et les suit d'un œil d'envie dans leur promenade sur le rivage. En posséder au moins un, telle est maintenant son ambition. Il les appelle, il les invite, il s'approche prudemment, il leur tend la main, il s'aventure même sur le fragile radeau et le pousse jusqu'au milieu du lac.

Alors, accablé de fatigue, le rameur improvisé regarde autour de lui, ne voit que dans le lointain la terre ferme et pousse un cri de frayeur.

Gentils cygnes! Comme s'ils comprenaient les angoisses de l'enfant, ils s'ap-

prochent pour lui servir de compagnie. L'imprudent se penche en avant pour les saisir, mais déjà c'est trop tard, et il disparaît lui-même dans les profondeurs des ondes bleues.

Nul ne sait ce qui survint alors. Mais quand il sortit de son étrange évanouissement, il était couché dans un lit de velours, aux coussins ornés de dentelles. L'erreur n'était plus possible : il se trouvait dans le boudoir d'un magnifique château de fées. Trois fées, en effet, veillaient à ses côtés. Leur visage était blanc comme le lys et leurs yeux noirs comme la nuit. Également jeunes, également bonnes, également éblouissantes de grâces, elles dirent à l'enfant émerveillé :

— Sais-tu, cher petit, qui t'a conduit auprès de nous ?

— Non, belles dames, je poursuivais des cygnes sur le Lac-Noir, je suis tombé à l'eau, et je n'ai plus souvenance de ce qui s'est passé.

— Veux-tu demeurer dans notre palais ? Nous te raconterons des histoires. Nous te donnerons pour t'amuser une biche, des perroquets, un cheval qui te promènera dans notre parc aux richesses variées. Réfléchis bien, car après trois jours écoulés dans notre société, tu ne supporteras plus l'air de la terre.

— Où est le joli cheval ? s'écria l'enfant ravi, indifférent à l'égard des autres choses.

— A l'écurie, il t'attend.

— Je reste ! je reste ! Vite à l'écurie !

Il traversa plusieurs appartements rivalisant entre eux de beautés, de variétés et de splendeurs, puis il pénétra dans l'écurie en marbre. Douze palefreniers en livrée entouraient le coursier de leurs délicates attentions. Un écuyer souleva l'enfant et l'assit sur le cheval qui partit au trot. Les allées ombreuses, les bois parfumés, les vergers pleins de dattiers et d'amandiers, mille autres choses charmantes et nouvelles pour lui, voilà ce qu'il vit dans une course d'une heure qui s'écoula comme une minute.

— Où est le bon Dieu ? demanda-t-il à son retour aux trois bonnes sœurs.

L'heureux enfant se croyait en paradis.

L'illusion dura plusieurs mois, car chaque jour lui réservait des surprises et des jouissances inespérées. Pourtant, au bout d'une année, il soupira après le chalet de ses parents. Dès ce moment, tous les instruments de son bonheur lui devinrent à charge et il connut de nouveau l'amertume des larmes.

En vain les jeunes filles cherchaient à le consoler : il ne pouvait ni leur confier la cause de son chagrin ni se résigner plus longtemps à cette étrange félicité.

Un jour, après une longue excursion sous les voûtes verdoyantes du parc, il se coucha au pied d'une colline et se mit à pleurer. Enfin, découragé, il s'endormit.

L'ange des rêves le toucha de sa baguette et il vit en songe l'image des lieux qu'il avait quittés. Il voyait son père et sa mère désolés et l'appelant toujours. Les génisses bariolées venaient lui lécher le visage et les mains, les agneaux mangeaient sur ses genoux, les chevreux gambadaient sous ses yeux ; plus loin, les pâtres chantaient, les ruisseaux couraient en causant, le gai carillon des clochettes réjouissait toute la contrée, enfin on sonnait l'Angelus à la chapelle du Lac-Noir. Ce beau spectacle l'émut profondément et l'arracha à son sommeil.

Affreux réveil ! La vision a disparu ! Il pleure et il crie, mais nul écho ne lui répond. Pourtant, tout à coup, il croit entendre prononcer son nom. Il se retourne. Horreur !

Une vieille femme ridée, aux yeux creux, au menton pointu, au nez recourbé, marchait à l'aide d'un pieu et s'approchait.

L'enfant frissonne et veut fuir, mais ses jambes refusent tout service.

— Charmant enfant, glapit la vieille, puisque tu t'ennuies ici, je te ramènerai chez tes parents, si tu veux leur demander pour moi l'hospitalité jusqu'à la fin de mes jours.

— Jamais ! jamais s'écria l'enfant épouvanté. Comment serais-je assez ingrat pour abandonner mes bienfaitrices et me confier à ta direction ?

A ces mots, la rebutante apparition se rapetissa, puis s'évanouit dans un tourbillon de poussière.

L'une des trois sœurs avait entendu ce court entretien.

— Puisque tu n'es pas parjure à ta promesse, dit-elle, et que tu ne penses qu'à la maison paternelle, demain ton vœu sera exaucé.

Pendant le reste de cette journée, deux sentiments agitèrent le cœur de l'enfant, le plaisir de revoir sa famille et le regret de se séparer des bonnes fées.

La nuit, un long rêve ne fut que la continuation de ces mêmes réflexions. Quand il ouvrit les yeux, il était étendu sur le gazon, à l'ombre du sapin sous lequel, quatorze mois auparavant, il s'était assoupi.

Trois cygnes se poursuivaient dans les roseaux du lac. Il leur jeta des mûres sauvages, les oiseaux levèrent la tête, le saluèrent gracieusement et disparurent sous l'onde.

Au même instant, un papillon sembla sortir de l'eau pour voler vers la montagne. L'enfant prit la même direction et tomba bientôt dans les bras de ses parents émerveillés.

Puis quelques belles semaines s'écoulaient au milieu des charmes de la vie de famille. Mais l'automne arrive, il faut quitter la montagne et redescendre dans la plaine. Auparavant, l'enfant retourne sur les rives du lac pour revoir les trois bonnes sœurs. Aucune fée ne se montre, aucun cygne n'apparaît.

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Enfin, la veille du départ pour le village, il court vers le lac par le sentier le plus direct. Épuisé par une marche trop précipitée, il s'affaisse sur le rivage, murmure quelques mots et expire.

Alors, les cygnes ont entendu son suprême appel, ils sont venus à la hâte, ont creusé une fosse et l'ont enseveli.

Aujourd'hui encore, à l'heure du coucher du soleil, on les entend pleurer l'enfant qui les aimait.

## LE ZAVUDSCHAOU DE CHARMEY

Détachons une jolie page des annales de Charmey. Au-delà de ce village si poétiquement installé dans la vallée du même nom, de vastes prairies en marais s'étendent entre la Tzintre et le Pont-du-Roc. On les appelle les Bourliandés, nom que les philologues de Germanie font dériver du mot grec *rizotoméo*, qui veut dire herboriser.

Sur le déclin de l'automne, après que les riches troupeaux sont descendus de la montagne, on conduit dans ces domaines quelques chevaux pour brouter la dernière herbe. Jeunes ou vieux, ces coursiers s'y plaisaient autrefois beaucoup; ils y devenaient d'une gentillesse si rare qu'un beau matin un esprit — en chair et en os — leur demanda la faveur de goûter les charmes de leur société. D'où venait-il? Quel était le roman de sa vie passée? A quelle race d'êtres surnaturels appartenait-il? Autant de secrets qu'il confia peut-être à ses nouveaux compagnons, mais que ceux-ci n'ont point voulu livrer aux indiscretions des humains. Élégant, vif, agile, toujours en éveil, bien dressé sur ses quatre pieds, il eût obtenu le premier prix dans tous les concours hippiques.

Zavudschaou — ainsi le nomma l'admiration populaire — ne semblait point venir de l'autre monde. Apprivoisé et intelligent, aimable et complaisant, il s'intéressait au sort du voyageur égaré ou de l'armailli tardif à rentrer de la foire de Bulle ou de Bellegarde. Au milieu des ombres de la nuit, il hennissait gaîment, s'approchait poliment du passant étonné et paraissait l'inviter à monter. Quand ce service gracieusement offert était accepté, il s'élançait d'un bond dans le ruisseau voisin et nageait en amont avec autant d'adresse que d'agilité. Souvent la Jogne, grossie et tumultueuse, s'efforçait de rejeter sur la rive ce plongeur importun, mais celui-ci ne s'en souciait guère. Le cavalier, au contraire, se repentait bien vite de son imprudence. Parfois, dans une course précipitée et pleine de périls, il s'évanouissait, et on le retrouvait le lendemain, sur le bord de la rivière, défaillant, exténué, à demi mort, ce qui prouve la fragilité de notre espèce et non point quelque méchante ruse de la part de l'audacieux animal. Parfois aussi, emporté avec trop d'impétuosité, le pauvre homme invoquait son patron ou bien saint Philippe, apôtre, et aussitôt l'intelligente bête, domptée par une force supérieure, déposait doucement son fardeau dans la prairie voisine et disparaissait soudain en jetant dans les airs un hennissement plaintif.

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Ajoutons, au risque d'attrister nos lecteurs, que le fameux Zavudschaou a disparu, depuis longtemps, du théâtre de ses exploits ; seuls les vieillards se souviennent encore de leurs grands-pères qui avaient appris toute cette histoire de la bouche de leurs ancêtres. On suppose que cet être mystérieux ne s'est plus trouvé à son aise depuis que la contrée qui s'étend de Charmey à Bellegarde a été parsemée de chapelles et d'oratoires. Sans doute, il aura jugé à propos de se réfugier dans la grotte voisine du Pont-du-Roc. Si l'on pratiquait des fouilles, on y découvrirait peut-être son hideux squelette et ses fers à cheval sortis de l'atelier bien achalandé du Maréchal-ferrant.

LA GRANDE KORAULE DU COMTE DE GRUYÈRES

Rêveur sous les créneaux de sa châtellenie,  
Le beau comte Michel regardait un matin  
Les Alpes déroulant cette chaîne infinie  
De pics et de vallons à l'horizon lointain.

— Vertes Alpes, dit-il, que douce est votre vue!  
Heureux tous vos enfants aux vermeilles couleurs  
Calme, je vous passais autrefois en revue,  
Et voilà qu'aujourd'hui je sens couler mes pleurs.

Puis insensiblement montait à son oreille  
La chanson des bergers cheminant vers le bourg:  
Puis devant le château leur danse s'appareille,  
Toute fleurie, au son du fifre et du tambour.

Svelte comme un rejet de mai, la plus hardie  
Prenant alors la main du comte tout surpris,  
L'entraînait au milieu de la ronde étourdie  
En s'écriant: — Beau sire, enfin vous voilà pris!

Et la ronde tournait, et c'était un vertige;  
Et les doigts se tenaient aux doigts bien cramponnés,  
Et les arbres semblaient osciller sur leur tige.  
Et l'on courait ainsi les hameaux étonnés.

Depuis trois jours, ni plus ni moins que cela tourne,  
Qu'est devenu le comte et qu'a-t-on fait de lui?  
Pourtant, certes, il est bien temps qu'il s'en retourne,  
Car l'éclair au front nu des montagnes a lui.

Tout cède! Le torrent comme un fleuve dévale.  
La nuit s'embrase aux feux de l'éclair, et sur l'eau



*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Un homme presque mort surgit par intervalle,  
Blême... et vient s'accrocher aux branches d'un bouleau.

— Où suis-je ? Par ces monts, nous dansions, il me semble,  
Quand sur nous est venu fondre cet ouragan.  
Dans les trous de rochers, ils ont su fuir ensemble,  
Et j'ai terminé seul ce bal extravagant.

Beaux jours, où l'on pouvait pour un berger me prendre,  
Joyeuses gens et vous, vertes Alpes, adieu !  
Ce n'est pas — ces éclairs me l'ont bien fait comprendre —  
Pour un tel paradis que m'avait créé Dieu.

A d'autres vos parfums, roses de la montagne,  
A moi l'âme et le front toujours voilés de noir !  
A d'autres ces rondeaux que le fifre accompagne.  
A moi la solitude au fond de mon manoir !

Max Buchon

## LE PLAN DES DANSES

A deux petites lieues de Grandvillard, quand on s'élève vers la gauche, on trouve un bassin circulaire qui ne s'ouvre qu'à l'ouest vers la vallée, car de hautes montagnes l'entourent de tous les autres côtés. Ce plateau est comme une partie supérieure de la base majestueuse sur laquelle sont assis fièrement les Morteys, Branleire et Foliéran. Le terrain est plat, sauf quelques monticules formés par d'anciens éboulements et des quartiers de rocs qui ont roulé des hauteurs voisines. Au milieu des plus frais pâturages est le Plan des Danses, théâtre de la légende suivante.

Dans un temps bien éloigné du nôtre — il y a au moins six cents ans, il est préférable de ne rien préciser, car les documents contemporains sont perdus — on voyait de nombreuses habitations là où sont aujourd'hui les quatre chalets formant l'estivage des Baoudès. Alors, à deux lieues plus bas, la plaine était déserte, et la paroisse de Grandvillard existait là-haut au milieu de ce bassin pittoresque. Pour charmer ses loisirs, la jeunesse de la contrée dansait et s'ébattait joyeusement sur les pelouses fleuries. Chaque jour de fête, les amateurs étaient cordialement invités. Malheureusement, l'âge d'or n'existait plus, car déjà s'étaient envolées l'innocence et les vertus primitives. Aussi le curé n'avait-il que trop de motifs de redouter les inconvénients habiles à se glisser jusque dans la koraule de tout temps aussi chère aux enfants de la Gruyère qu'à ceux de la Broye.

Souvent, allumé d'un saint zèle, il montait en chaire pour signaler les dangers de tels divertissements; plus souvent encore, aussitôt les Vêpres terminées, jeunes gens et jeunes personnes se rencontraient sur ce pont construit par la nature, et les doux sons des instruments étouffaient bien vite les derniers échos de la voix du bon pasteur et les derniers scrupules des consciences alarmées.

Il ne fallait rien moins qu'un terrible phénomène pour mettre ordre à un tel état de choses.

Un jour de grande fête, par une de ces douces soirées d'été si propres à embellir le paysage en lui donnant ses tons les plus chauds, les teintes les plus transparentes, les derniers rayons du soleil, qui venait de disparaître derrière le Moldson, doraient les cimes des Morteys, et la danse était loin de finir, à en juger par l'animation des couplets joyeux et par les rondes interminables qui se chantaient en chœur à l'unisson des instruments. Soudain, au plus fort d'une valse qui

avait succédé à la coraule, soudain une lueur blafarde, plus rapide que l'éclair, se projette sur la foule agitée : la foudre gronde au-dessus des têtes, les échos des rochers se réveillent et l'aigle des Alpes fait entendre au loin des cris sinistres.

Au même instant, un cavalier tout habillé de vert, monté sur un cheval noir comme le jais, apparaît aux regards terrifiés de l'assemblée et caracole au milieu des danseurs, les fixant l'un après l'autre d'une façon ironique puis, se dressant sur le monticule qui servait d'estrade aux ménétriers, il enfonce ses éperons dans les flancs écumeux de son coursier, saute d'un bond par-dessus les couples immobiles et franchit au galop les rochers de la cascade, ne laissant sur son passage qu'une odeur nauséabonde de soufre et de bitume. Un éclair marque sur la montagne la trace de ses pas, puis un second coup de tonnerre fait tout trembler, et le cavalier vert disparaît derrière le Vanil-noir.

Depuis ce jour, on ne s'amuse plus au Plan des Danses, et comme si ce lieu devait attester à la postérité la plus reculée la visite d'un être maudit, le sol, couvert jadis de l'herbe la plus tendre, ne produit plus que des plantes malfaisantes, telles que les patiences, le chardon et l'ellébore. Serait-ce à l'usage des danseurs ? Si tu veux le savoir, ami lecteur, adresse-toi aux étudiants de la contrée.

## LA VEILLÉE DE LA FOUGÈRE

Arrière les peureux ! Vous aimez l'argent, vous soupirez après la fortune, mais si vous connaissez la crainte, si une fois dans votre vie vous avez tremblé, n'employez jamais le mystérieux procédé que ces pages vont vous révéler. Mais vous, hommes vaillants, financiers intrépides, banquiers adoreurs du veau d'or, joueurs de bourse plus habiles à perdre qu'à gagner, venez si vous l'osez, et vos mains se rempliront de richesses.

Dans le courant de l'année, un seul jour ou plutôt une seule nuit est favorable pour cette opération. Le 23 juin touche à son terme, déjà les ténèbres et la fraîcheur ont succédé à la chaude lumière du soleil ; demain nous célébrerons la fête de saint Jean-Baptiste ; hâtez-vous afin d'être à minuit à l'endroit propice. Allez seul, tout seul, car nulle créature humaine ne doit assister à votre dangereuse entrevue.

Vous voilà en route. Ne vous retournez point et ne vous arrêtez point. La nuit est noire, profondément noire, gage précieux de succès, car si la lune brillait au firmament, le rendez-vous serait manqué. Le vent mugit dans les antiques sapins et vous apporte comme de vagues soupirs d'un autre monde, des bruits inconnus résonnent sous les voûtes des sombres feuillages, quelques éclairs blafards sillonnent l'horizon, répandent autour de vous une sinistre lueur et vous laissent entrevoir comme de hideux fantômes. N'importe ! En avant ! En avant ! Plus la nature semble se troubler, plus l'apparition tant désirée est certaine.

Vous marchez, vous marchez au milieu d'horreurs sans cesse renouvelées. Voyez-vous ces deux yeux enflammés qui vous regardent ? Entendez-vous ces cris lugubres ? C'est toute l'armée disciplinée des chouettes et des hiboux, acolytes du diable, envoyés par leur maître pour saluer votre passage. Ce qu'il y a de fantastique dans leur forme est en harmonie avec le fantastique des lieux qu'ils hantent, avec le fantastique aussi des gémissements qui parcourent toute la gamme et tous les sons depuis le i aigu et criard jusqu'au ou sourd et prolongé.

Plus noire devient la nuit au milieu de ces forêts agitées comme dans une convulsion suprême, au milieu de ces recoins sombres et déserts de la montagne où des visions étranges et un tumulte de sabbat cloueraient sur place tout voyageur moins hardi que vous. Pour vous, pressez le pas, car l'heure solennelle approche. Nul arrêt sur ce sentier ardu, rocailleux, rempli d'embûches ! Nul arrêt

en présence de ce monstre qui se dresse menaçant devant vous pour vous barrer le passage! C'est un serpent gigantesque, ses écailles résonnent, il darde une langue de feu, il fait entendre des sifflements stridents, les anneaux de son corps se déroulent au loin, toute une tribu de couleuvres noires forme son cortège, ne reculez point, mais avancez en brave, car tous ces ennemis ne peuvent nuire qu'aux poltrons.

Enfin, vous voici dans un endroit couvert de fougères. Vous êtes dans un lieu bien caché, non loin du chemin de l'Evi, là où l'oreille même la plus fine ne saurait distinguer ni la voix de l'homme ni la sonnerie d'une cloche.

C'était temps d'arriver, car l'horloge infatigable du temps annonce minuit. Minuit, c'est le moment sacré qui va décider de votre sort! Mais que vois-je? Horreur! le sol tremble sous vos pieds, les montagnes tressaillent autour de vous, les arbres dansent une coraule infernale, les cheveux se dressent sur votre tête! Courage! Fuir, ce serait la honte et la misère. Courage! L'épreuve sera courte. Déjà les sauts et les soubresauts du cheval noir sont plus retentissants... Regardez! c'est lui, voilà le maître, voilà le grand trésorier!

Ne vous attardez point à considérer sa figure grimaçante, ses cornes et sa queue, ses pieds et ses mains si singulièrement garnis d'affreuses griffes. Non, pas de retard, mais récitez avec confiance la formule du grimoire :

Sandniboulenikillebarrabaproginkivalà.  
Métrokrétondevôgrômalôtrukironfleronlà!

O prodige! ô efficacité des demandes sensées! Comme le démon vous a bien compris! Prenez cette bourse qu'il vous a jetée: c'est votre fortune! Sans vous amuser à remercier votre bienfaiteur, sans lui fixer une nouvelle rencontre pour l'année suivante, rentrez, précipitamment dans votre maison, retirez-vous seul dans la chambre la plus secrète, tournez deux fois la clef dans la serrure, ouvrez la bourse, fruit de votre héroïsme, et comptez vos écus... Je vous laisse tout entier absorbé dans cette délicate opération vous me direz plus tard qui était logé dans la bourse, de brillantes pièces d'or ou le diable espiègle.

## LE CHASSEUR DE LESSOC

Si l'on dressait une liste des chasseurs les plus adroits et les plus audacieux, Hercule Chiller de Lessoc occuperait dans le catalogue une place d'honneur. Enfant d'une vaillante génération du XVI<sup>e</sup> siècle, il n'avait point son égal en intrépidité et en adresse.

A lui pensait notre poète aveugle, Ignace Baron, quand il rédigeait cette strophe :

Poursuivre les aiglons sur les plus hautes cimes,  
Bondir comme un chamois au travers des abîmes,  
Glisser comme un serpent sur le flanc du rocher ;  
Dans le fond des forêts, chasser le loup rapace,  
Courir comme l'air dans l'espace :  
Voilà les rudes jeux qu'aimait tant ce vacher.

Tel était notre chasseur. Mais, ce qu'on remarquait aussi en lui, c'était son horreur de la société. Être mystérieux, il préférait les ombres de la nuit à la lumière du jour. Quand les ténèbres étendaient sur la terre leur voile noir, il se retirait dans les forêts, s'y reposait quelques heures, puis, dès que la cloche d'une église voisine annonçait minuit, il jetait dans les airs un sifflement aigu en introduisant deux doigts dans la bouche, et aussitôt une demi-douzaine de chiens bien dressés se présentaient à lui pour recevoir ses ordres. Alors commençait la chasse qui durait jusqu'à l'aube.

Pendant ce temps, les armaillis d'alentour étaient craintifs et tremblants, car la visite, la rencontre, l'approche même de ce disciple de Nemrod portait malheur. Traversait-il un pâturage avec sa meute furieuse, le lendemain l'herbe était moins savoureuse. Passait-il auprès du chalet, les vaches avaient un frisson et donnaient au matin un lait moins parfumé. Un pâtre imprudent étant resté dehors pour entrevoir à la clarté douteuse de la nuit cet étrange personnage, il en reçut comme de loin un vigoureux coup de crosse de fusil et tomba en poussant un cri d'effroi. Ses compagnons n'osèrent point sortir pour le secourir ; ils le trouvèrent plus tard évanoui et grièvement blessé.

Plus Chiller se faisait craindre des hommes, moins il craignait Dieu. Pour lui

n'existait point le devoir de la sanctification des dimanches et des fêtes. S'il ne chassait point pendant le jour, il en profitait pour préparer ses excursions nocturnes. Quand les fidèles prenaient le chemin de l'église, il aiguisait son gros couteau, consolidait sa gibecière et polissait ses armes. Parfois, au milieu de la messe, le recueillement des chrétiens était soudain troublé par une forte détonation : c'était Hercule qui essayait ses engins meurtriers, et non le curé qui éternuait.

La justice de Dieu l'attendait dans l'exercice criminel de sa profession. Un matin de Pâques, blotti au contour d'une roche, il guettait un innocent chevreuil quand une pierre détachée des hauteurs par quelque chamois effrayé vint le frapper à la tête et le faire tomber sans vie dans un abîme. Au même moment, les pieux villageois, la conscience déchargée du fardeau des péchés, recevaient dans le modeste oratoire le Dieu des vivants et des morts.

On retrouva le cadavre ; on le sortit tout sanglant de cette profonde excavation. Autour de lui gisaient les ossements de nombreux animaux tués autrefois par l'audacieux chasseur. Désolés d'une fin aussi tragique, craignant avec raison pour le sort de son âme, les parents voulaient du moins confier à la terre bénite son corps mutilé. On alla donc chercher un cheval pour l'amener jusqu'au cimetière qui entourait la chapelle de la Daouda. Le cortège funèbre se mit en marche, mais bientôt le pauvre animal s'arrêta, comme accablé par une fatigue insurmontable, suant à grosses gouttes et dressant les oreilles comme en présence d'un péril imminent. En vain on l'encouragea en le caressant, en vain on le frappa rudement, en vain on voulut alléger le fardeau en poussant le char : il resta cloué sur place par une force mystérieuse.

— Dieu le veut ainsi, dirent enfin les témoins consternés de cette scène ; ici doit être sa dernière demeure.

Là donc on creusa une fosse ; on y déposa les restes de l'infortuné. Trois fois, la pelletée de terre jetée par le curé rebondit sur le cercueil à la grande terreur des assistants. Enfin, on planta auprès une pauvre croix en bois et chacun se retira ému.

Après cette lugubre inhumation, longtemps la contrée fut troublée. Selon la croyance populaire, ce lieu de sépulture était frappé de malédiction. Les enfants n'osaient s'en approcher, les grandes personnes ne passaient qu'en se signant trois fois. La nuit, disait-on, des lumières apparaissaient soudain ; on y voyait un fantôme menaçant ; des cris de désespoir sortaient des profondeurs du sol ; au jour anniversaire de son trépas, le chasseur se montrait sous un extérieur infernal terrifiant. Enfin, pour apaiser la colère divine, de charitables parents firent célébrer approximativement autant de messes que le coupable s'était absenté de fois de l'église les dimanches et les fêtes. Quand cet acte de réparation fut ter-

*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

miné, le calme se rétablit sur la tombe de celui qui avait tant profané le jour du Seigneur.



## LA GITE DU CHASSEUR PRES DE MONTBOVON

Tayau! Tayau! Tayau!

Quel est ce cri lugubre, perçant, répété au loin par les échos de la montagne? De quelle poitrine haletante s'échappe-t-il ou de quelle profondeur mystérieuse s'élève-t-il menaçant? Les vents l'apportent-ils sur leurs ailes humides ou bien des monstres invisibles, cachés dans les noirs abîmes, le jettent-ils vers les airs pour effrayer hommes et animaux?

Tayau! Tayau! Tayau!

Les bergers ont entendu le mot sinistre et tous leurs membres ont tremblé. Vite, ils ont mis en sûreté leurs personnes et leurs troupeaux. Les uns ont confié leur salut à une fuite précipitée, d'autres se sont blottis dans un coin du chalet, ils ont appelé les vaches et celles-ci les ont suivis. Quelques-unes cependant, moins dociles à la voix de l'armailli ou plus lentes à gravir les monts, sont demeurées en arrière: demain elles seront languissantes et ne donneront qu'un lait corrompu.

Tayau! Tayau! Tayau!

Mais quel est ce berger audacieux qui ne craint point son redoutable ennemi! La terrible parole a retenti à ses oreilles, et, restant immobile, il l'a chantée lui-même sur un ton de provocation. Imprudent! Comment lutter contre un adversaire qu'on ne voit point, contre un esprit revenant de l'autre monde, contre un fantôme vivant dans les sombres régions d'outre-tombe? Mais déjà il a reçu son châtiment: maniée par un bras vigoureux, mais que nul regard humain n'apercevait, soudain une crosse de fusil s'est abattue sur ses reins. Alors, tout son être fut agité par la peur et tout son corps a gardé la trace des coups.

Tayau! Tayau! Tayau!

Une fois encore, d'où sort ce cri sépulcral de désolant augure? Qui donc paraît siffler les ombres de quelques chiens infernaux? Un jour, le secret a été

découvert, car des pâtres du voisinage, guidés par une sorcière, ont pu surprendre ces autres accents plaintifs : Criminel, j'ai chassé autrefois dans ces domaines quand la cloche de l'église m'invitait à la messe, et maintenant, pour ma punition, je chasse et longtemps, longtemps, je chasserai sans pouvoir ni m'arrêter ni me reposer !

Tayau ! Tayau ! Tayau !

Ainsi avait parlé l'étrange Nemrod, puis des meutes enragées poussèrent d'affreux gémissements et vingt échos redirent jusque dans la plaine ces aboiements douloureux et tous les animaux furent comme secoués par une force irrésistible et sentirent leur sang se glacer dans leurs veines, et les oiseaux ont volé haut vers les cieux, les lièvres ont disparu dans leurs tanières et les chamois ont escaladé en quelques bonds les rocs les plus abrupts.

Tayau ! Tayau ! Tayau !

Deux siècles ont entendu ce cri, dix générations ont déposé en faveur du fait le même témoignage. Aujourd'hui le calme est rétabli, le silence est parfait dans cette gîte, les chasseurs osent s'y aventurer. Leur ancêtre a-t-il fini sa pénitence ou bien le courroux divin n'est-il apaisé que pour un instant ? Nul ne le sait. Ce qui est à désirer, c'est que nul vivant ne marche sur les traces de cet infortuné de peur d'être châtié comme lui après le trépas, Malheur, trois fois malheur au mauvais chrétien qui, oublieux des offices du dimanche, s'en irait poursuivre le gibier dans ce même pâturage ; il s'exposerait à entendre de nouveau et à devoir répéter ensuite du fond de sa tombe le même cri lamentable :

Tayau ! Tayau ! Tayau !

## L'ESPRIT D'ALLIERES

Oui, même là-haut, au pied de Jaman, on peut y rencontrer quelque esprit, parfois celui des habitants, le plus souvent celui d'êtres mystérieux qui échappent à tout regard et à toute poursuite. Des âmes en peine ou des génies malfaisants se plaisent dans ces solitudes et ces ravins, dans le voisinage des montagnes et loin du tumulte des villes.

L'un de ces derniers avait élu domicile dans une maison écartée, perdue seule au milieu des champs, non loin de l'Hongrin. Il n'était point trop méchant, mais plutôt rusé et folâtre aux dépens de la famille qui lui accordait une hospitalité forcée. Il aimait à se récréer en dérangeant ces braves gens dans leurs travaux quotidiens. Si la cuisinière répandait deux fois le sel dans le potage, si, le dimanche matin, elle jetait son livre d'Heures au lieu du jambon dans la marmite, si le jeune homme trop pressé pour assister à la messe confondait cravate et jarretière, si le vieux père buvait un verre d'huile pour un verre de gentiane, si la mère ensorcelée introduisait deux pieds dans le même bas ou entourait de deux bas le même pied, il n'y avait qu'une voix pour dire : C'est l'œuvre du maudit esprit.

La nuit surtout, il s'amusait à troubler le sommeil de ses hôtes. Soudain on entendait tomber sur la toiture une lourde pierre qui bondissait et rebondissait ; une autre fois, c'était le bruit du tambour se répercutant d'une chambre à l'autre comme pour inviter à courir aux armes ; tantôt les vaches à l'écurie poussaient des beuglements plaintifs et répétés tantôt enfin un veau mal attaché recouvrait sa liberté, caressait un instant une porte mal fermée qui s'ouvrait, puis venait voir comment dormaient ses maîtres. Ceux-ci, peu sensibles à une attention si délicate, l'accueillaient mal et lançaient un gros juron contre l'intolérable espiègle, cause de tout le mal.

Cependant, ses plus chères délices consistaient à contrarier les relations très cordiales du domestique avec la servante. Colin et Louise s'adressaient-ils des paroles très douces, aussitôt l'importun poussait un cri aigu qui les faisait tressaillir. Une main se tendait-elle pour en saisir une autre, un petit coup frappé sur les doigts par un bourreau invisible empêchait toute familiarité. Un rendez-vous était-il fixé pour un tel moment et à tel endroit, un obstacle ne manquait pas de surgir et vainement l'un attendait l'autre pendant des heures longues comme des siècles.

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

C'est à ces exploits du lutin que songeait l'un de nos poètes nationaux, quand il disait :

Il les poursuit, il les précède  
Il est partout ;  
Il les irrite, il les obsède,  
Assis, debout.

Tantôt petit, tantôt énorme,  
Nain ou géant,  
Changeant de lieu, changeant de forme,  
En se jouant.

Parfois sur l'herbe, entre les fraises,  
Glissant, rampant...  
Ses deux yeux gris semblent deux braises,  
Yeux de serpent...

Puis il va siffler dans l'oreille  
Du gros garçon,  
Qui rêve encor, rêve et sommeille  
Sous un buisson.

Une telle situation, on le devine, ne pouvait se prolonger. Toute patience humaine a ses bornes, même celle des âmes tendres. Un beau soir, Colin et Louise, empêchés de suivre leur vocation, jurèrent à leur ennemi une guerre à outrance. Qu'il parte ou qu'il périsse telle fut la sentence.

Pour l'exécuter, on eut recours au curé de Montbovon. Dans certaines contrées plus hantées que d'autres par des êtres du monde surnaturel, chasser le malin n'est qu'un jeu pour le clergé. Muni de l'étole et de son rituel d'exorcismes, le bon prêtre se rendit donc chez ses paroissiens désolés. A son approche, un gros vent secoua toute l'habitation. Quand il commença les prières liturgiques, un éclair en zig-zag l'aveugla d'abord et un sec coup de tonnerre retentit. Chacun se signa. Le dernier combat était engagé, mais il fut court. Quand l'ecclésiastique dit : « Par Jésus-Christ Notre Seigneur ! » un cri lugubre, perçant, produisit un frisson général. Alors, tout rentra dans le silence, mais plus bas, dans l'Hongrin, l'eau bouillonna d'une façon étrange. L'esprit s'y était réfugié, dans un sombre

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

entonnoir, sous un noir bloc constamment aspergé par les flots courroucés du torrent,

Où vont nicher par compagnies  
Les noirs choucas,  
Où les esprits et les génies  
Font leurs sabbats.

Aujourd'hui, à l'heure où nous traçons ces lignes, le proscrit n'a pas encore quitté, dit-on, cette humide asile, puisque la rivière n'est pas limpide comme autrefois et que nul n'ose boire à cette place, de crainte de s'empoisonner ou d'avaler l'esprit dont il n'a pas besoin.

## UNE NUIT AU CHALET DE TREMETTAZ

Dans une joyeuse excursion par monts et par vaux, je visitai le Moléson. C'était en automne, le temps était superbe et la journée s'écoulait à mon insu. A sept heures du soir, j'étais encore au sommet de la montagne, seul, rêvant à la vue du beau panorama qui commençait à s'obscurcir. Enfin, je m'arrachai aux attraites d'un tel spectacle, mais comme c'était trop tard pour rentrer à Bulle, je m'acheminai vers le chalet voisin de Tremettaz. Je savais que je n'y trouverais ni hommes ni troupeaux, mais, ne craignant ni lutins ni fantômes, je m'avançai hardiment, en redisant avec le poète :

Je suis le roi de la montagne,  
Trônant au séjour des hivers  
Je suis plus grand que Charlemagne,  
Puisqu'à mes pieds j'ai l'univers !

En approchant de Tremettaz, au milieu même des ombres de la nuit, je fus bien surpris d'entendre des clochettes de vaches et des voix de bergers. Comment ? Tout le monde est parti depuis six semaines et voilà toute une compagnie qui m'attend ? Ne reculons point. Sans même frapper, j'entre brusquement, et me voilà en présence de quatre personnages inconnus, étranges, effrayants. L'un était borgne, ce qui ne l'empêchait pas de me regarder d'un mauvais œil ; un autre était boiteux, un troisième lépreux et le dernier bossu par devant et par derrière ; tous avaient la figure jaune et ridée comme un vieux parchemin de nos archives communales. Ils parlaient une langue à laquelle je ne comprenais rien, sinon qu'elle ressemblait au bruit des corneilles dans leurs repaires d'hiver.

Pour la première fois de ma vie, je pus me croire le plus bel homme de la société, mais des pensées bien autrement graves me traversèrent aussitôt l'esprit. Dans quel milieu suis-je tombé ? Que feront de moi ces singuliers compagnons ? Comment se terminera cette nuit qui va me paraître un siècle ?

Cependant, on me fait signe de m'asseoir sur un gros tronc près du foyer. J'obéis et j'observe en silence. Le train du chalet continue ; on fait un petit fromage, puis un petit sérac ; plusieurs autres sont déjà alignés sur une poutre du bâtiment. Bientôt le bossu vient à moi et m'offre un pain aussi mince que dur

et une tranche de viande de vache. Tourmenté par la curiosité et par la faim, j'accepte ce frugal repas. Je sors mon couteau de ma poche et je découpe de cette viande un morceau de la grosseur d'une noix. L'ayant goûté et jugé trop fade, je dis en moi-même : Il y manque du sel. A l'instant, mes quatre hommes se mettent à grincer des dents et à me fixer d'une manière horrible, comme prêts à me dévorer tout vivant, salé ou non. Décidément, la situation est critique. Tremblant à l'idée que je ne suis pas avec des chrétiens, je me recommande intérieurement à tous les saints du paradis et je trace ostensiblement un grand signe de croix...

O miracle ! tout s'évanouit : plus de compagnons, plus de vaches, plus de bruit. Je suis seul au chalet. Tout bouleversé, je me jette sur le foin et j'y passe une longue nuit sans fermer l'œil... Enfin, voici le jour ! Je m'aperçois que je suis couché sur des charbons éteints. Mourant de faim, je fais l'inspection de tout le chalet pour découvrir quelque aliment. Nouvelle surprise ! A la place du fromage fait la veille, il y a une grosse pierre ; au lieu du sérac, c'est une masse de mortier desséché ; au lieu du pain durci, c'est un tavillon. Bref, cet examen me suffit et je m'empresse de quitter un toit aussi peu hospitalier.

Trois heures plus tard, j'arrivais à pas rapides à Bulle. Dès qu'il m'aperçut, mon père me posa cette étonnante question :

— Albert, sais-tu ce qui est arrivé cette nuit au Miroir, à la plus belle de nos vaches ?

— Non, apprenez-le-moi et je le saurai.

— Eh bien, il lui manque à la cuisse gauche un morceau gros comme une noix.

— Ah ! voilà donc la bouchée de viande que j'ai avalée.

Quand j'eus raconté en famille toutes mes aventures nocturnes, mon père conclut ainsi : Ce sont des revenants, il y a deux cents ans, un montagnard a prétendu que ce chalet et ce pâturage de Tremettaz lui appartenaient : il montrait un testament qui semblait authentique ; trois témoins soutenaient sa cause et prêtèrent serment à main levée devant la justice. Voilà les quatre apparitions. Après leur mort, ces faussaires reviennent et sont condamnés à faire le train du chalet, jusqu'à ce que les siècles de leur punition soient accomplis. Leur demander du sel, c'est les courroucer, parce que le sel est employé dans des cérémonies de l'Église ; se marquer du signe de la croix, c'est les faire rentrer aussitôt dans les abîmes d'où ils ne sortent qu'une fois par année.

Ainsi parla mon père qui en savait long sur l'histoire du monde des esprits.

Aujourd'hui les fantômes ont disparu, mais Tremettaz est-il mieux hanté ? Qui oserait l'affirmer ? Récemment, je dus y passer une nuit, mais le vacarme m'a tenu réveillé jusqu'au matin. Mes voisins bruyants étaient-ils des citoyens

## *LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

de la terre ou des spectres de l'au-delà? Le doute n'est pas possible. C'étaient de bons vivants, car c'étaient des étudiants. Avec eux ce fut une vraie nuit fin de siècle. Durant des heures interminables, ils ont fredonné une chanson au refrain enthousiaste :

Il n'y en a pas comme nous!  
Il n'y en a pas comme nous!

Et moi, qui désirais dormir comme un préfet de collège, je me disais : « Pauvre Tremettaz, que n'as-tu gardé les quatre hideux faussaires! »



JEAN DE LA BOLLIETA

In Tzuatzo vê Tremeta  
Découtzé Molézon,  
L'avei Djean dé la Bolliéta  
Que fagei le guertzon.

I savei vuerda lés vatzés  
Ou mytin di çalau,  
Chin que peccaiés di motzés,  
Djamé dzigli l'ochan jau.

Chi l'esprit pey schu lés fritzés  
I l'allavé en tzan.  
I chimblavé que sché bitzés  
Devan fotre le can.

On redzerdzillé dé pueire  
Quand on vel thau vani,  
Tot au plié bon po fayaire  
Dé vatzé to garni.

Djean permi totés tzou rotzés  
Menavé scion tropi;  
Gliré quemin scie dei-z-ethacé  
Li ausan tunu lé pi.

Quand lés vatzés glieran choulés,  
Plian, per on tzemenet,  
Y remenavé ou tzalé  
Le tropi chant quiet net.

Toparei Djean po sché peinés,  
Liatendei de la tzliau,

*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Niré pas quemin les foueinés :  
I midzivé con lau.

Y fallei li mettr'on guetzo  
Déjo les trapena,  
Asche gro quié por on Quezo  
Que n'a pas dezauna.

On dzua l'armailli d'au çalé  
Glia cru quié les-esprit  
Puarton di tru feiné-zallé  
Po chintre l'appétit.

O liu de tzliau din le guetzo,  
Y lia met chertain jau  
Que le pouro co le retzo  
Lésé triji ou crau.

Ma ouna vuei mokéranda  
Bramé vé la miné,  
Pé le perté de la bouârna :  
Franz, ecuartze sta né

Le lindéman Frant sché leivé  
Po veire le tropi  
De bon matin ; y gurlavé  
De pueyre su sché pi !

Din ouna raye sché vatzés,  
Que fajeau tot schon bein,  
Déroutschés bas pé lé rotzés,  
Crouvavan le terrein.

Franz lia écortschi sché bitzés  
Po lé mettre au crau.  
Lié du adon que tzou pleitzés  
Schapellont l'Ecortschiau.

*LÉGENDES FRIBOURGEOISES*

Du schi tin dzamé lés vatzés  
N'an pu in Tzuatzo<sup>3</sup>  
Alla in tzan pa lés rotzés  
Et travers lé tzo.

Du le mei d'aou din le tzalé  
Nion pau mé tini,  
Sche l'esprit vau qu'on s'indalé  
D'au fon dé thau vani.

---

<sup>3</sup> Tzuatzo est une montagne au-dessus de l'est sur le territoire de Neirivue.

## L'ÂGE D'OR DES ARMAILLIS

Pour mieux charmer nos lecteurs, laissons ici la parole à l'un des plus illustres écrivains de notre siècle. Au lendemain de son ascension au Moléson, il a écrit les pages suivantes dans ses *Pèlerinages de Suisse*.

« Il fut un temps où les armaillis étaient bien heureux. Ils n'étaient pas obligés de garder les vaches la nuit, exposés à l'aquilon des montagnes. Des fées, des esprits, qui voyageaient dans l'air, sur les parfums des fleurs et le souffle des vents, se chargeaient de ce soin moyennant une rétribution modique. Il suffisait de leur porter tous les soirs, à quelques pas du chalet, une jatte remplie de bon laitage ; quelques-uns même se contentaient de l'offrande d'une seule cuillerée de lait répandue sous la table de la main gauche, mais il ne fallait pas l'oublier, autrement il y avait tapage toute la nuit. Les esprits entraient par la cheminée, par les fentes des cloisons, renversaient la chaudière, dérangent tous les ustensiles et lutinaient dans leur foin les ouvriers endormis. Doux et serviables d'ailleurs, il n'était sorte de bons offices qu'ils ne s'empressassent de rendre aux bergers, les remettant sur le chemin pendant la nuit, les guidant aux mauvais passages, retenant les avalanches et détournant les tempêtes, lorsqu'elles menaçaient le chalet.

Hélas ! aujourd'hui les esprits ont disparu. Les hommes sont devenus trop méchants, et n'était la bonne Sainte-Vierge qui nous protège encore de son inépuisable bonté, on ne sait ce que le monde deviendrait. Quelque mauvais garnement, croyant avoir à se plaindre du follet qui gardait son troupeau, remplit de boue et d'orties la jatte qu'il lui portait tous les soirs. Au milieu de la nuit, il fut réveillé brusquement, et une voix terrible lui dit d'aller surveiller ses vaches, qui tombaient une à une dans le précipice. Ces procédés se renouvelèrent de part et d'autre, la mauvaise intelligence fut au comble. Les bergers firent la guerre aux chamois, qui sont les troupeaux vagabonds et légers des esprits ; enfin, les esprits quittèrent la contrée, emmenant leurs chamois.

Tout s'est bien rapetissé et gâté depuis. Alors, les vaches étaient grosses comme des maisons : elles avaient tant de lait qu'il fallait les traire dans des étangs. On allait en bateau lever la crème. Un jeune berger qui faisait un jour cet ouvrage essuya une tempête furieuse, sa barque chavira, et il fut noyé dans le lait comme une mouche. On mena grand deuil de cette mort sur toute la montagne. Les

garçons et les filles cherchèrent le corps de leur infortuné compagnon, mais ils ne purent le découvrir que longtemps après, en battant le beurre avec des arbres tout entiers, dans une baratte aussi haute qu'une tour. Il fut enseveli au fond d'une caverne que les abeilles avaient remplie de rayons de miel plus grands que des portes de ville. »

Dans ces temps reculés, la prospérité de nos montagnards était si grande qu'il n'était pas rare de les voir prendre comme boules, pour leurs jeux de quilles, des maroilles de beurre et jouer aux palets avec des fromages. Alors aussi, dans la plaine, les beaux vergers se distinguaient par des fruits d'une grosseur colossale. Ainsi, les grains de raisins étaient parfois si énormes qu'on y mettait la boîte (le robinet), et les poires si extraordinaires que c'était à coup de scie qu'on en abattait la queue ! Vraiment, on croit rêver quand on songe à de telles merveilles. On voudrait douter, mais les témoignages sont si concluants :

« Oui, l'heureux siècle ! dit encore Veuillot. Les enfants se couchaient dans les calices des fleurs, et sans doute la livre de tabac ne se vendait qu'un rapp. Maintenant, on ne voit plus pendant les nuits d'orage que des dragons de feu traversant les airs et jetant des malédictions au voyageur ; les démons choisissent toujours pour précipiter une avalanche l'instant où l'on traverse le chemin ; quand la tempête passe, c'est toujours sur un chalet qu'ils ont soin de la diriger. Quelquefois cependant ils sont bien attrapés, c'est lorsqu'ils font leurs mauvais coups à l'heure de la prière. Un jour, tous les démons de Berne sautent par-dessus la barrière de torrents et de montagnes qui sépare le pays catholique du pays protestant ; ils aperçoivent sur le versant du Moléson un beau chalet tout neuf, et vite ils vont dire à l'orage : Renversez-nous cela ! L'orage accourt, hurlant comme le tonnerre, couchant les vieux sapins comme des herbes, roulant des quartiers de roche comme le duvet d'un oiseau, mais devant la porte du chalet il s'arrête.

— Va donc ! criaient les démons.

— Je ne peux pas passer, leur répond l'orage.

— Qui t'empêche ?

— Il y a une croix sur la porte avec les noms.

— Quels noms ?

— Ceux que vous n'aimez point entendre les noms de Jésus et de Marie.

— Va toujours !

L'orage s'efforce, mais en ce moment les armaillis faisaient leurs prières et tous les efforts de la tempête ne parvinrent pas seulement à faire ondoyer la fumée du chalet. Alors, pleins de courroux, les vents se retournent contre ceux qui les excitent : ils les poussent, les bousculent, les battent contre les blocs de pierre, les élèvent en tourbillonnant à des hauteurs immenses, les laissent retomber sur

la flèche des arbres et le coupant des rochers, puis les ressaisissent tout meurtris pour les tourmenter et les pétrir de nouveau. Ce bouleversement effroyable dura trois heures sans casser une branche, et, durant trois heures, les démons, traînés dans le lit de cailloux des torrents, enfouis sous la neige, brisés sur les glaces, ne cessèrent de crier et de blasphémer.

Le lendemain, on vit un nuage infect et noir qui s'enfuyait au loin : c'étaient toutes les plumes arrachées aux ailes de ces maudits que le vent emportait comme trophée. »

Voilà les souvenirs du passé. Aujourd'hui les caprices de la nature ont un peu changé, ceux des hommes beaucoup plus, mais le Moléson, notre Righi fribourgeois, mérite encore une visite. Aussi, empruntant la voix d'un poète, l'auteur des *Gruyériennes*, nous redirons à nos jeunes lecteurs :

Enfants, si vous aimez les génisses folâtres,  
Et l'Alpe verdoyante et le Jou-eh des pâtres,  
Les récits d'autrefois transmis par les aïeux,  
Et la coraule antique et les ranz gracieux,  
Ces ranz où l'on entend la voix de la patrie,  
Et des troupeaux épars l'alpestre sonnerie,  
Et les jeux, et les fleurs, et les lits de gazon,  
Montez à Moléson, montez à Moléson !

## Table des matières

Introduction .....	3
--------------------	---

### DANS LA CITÉ DES ZAEHRINGEN

Origine de Fribourg .....	9
Le duc de Zaehringen et le charbonnier .....	15
La dame rouge de Perraulles .....	17
Le tilleul de Fribourg .....	19
La fontaine de la samaritaine .....	22
Les chandeliers de Saint-Nicolas .....	25
Une séance de revenants au Rathaus .....	28
Le spectre de la mauvaise tour .....	31
Gédéon Waldvogel ou l'oiseau des bois .....	34
La baume du Gotteron .....	39
Les fantumenloecher du Gotteron .....	41
Le passage de saint Nicolas .....	43

### DANS LA PLAINE FRIBOURGEOISE

L'ermite de la Magdeleine .....	47
Conon d'Arconciel .....	53
La chapelle expiatoire de Léchelles .....	57
La coraule du moine .....	60
Le talon de la sorcière .....	62
Le musicien de Plasselb .....	66
Le chevalier de Saint-Sylvestre .....	68
La corne de bœuf à Guin .....	71
Le chien rouge de Planfayon .....	72
Le pont de Tussy .....	74
Le bœuf de Bulle .....	77
La fontaine de Lessoc .....	79
Autour du château de Gruyères .....	81
Iehan l'Escloppe .....	85
Charrière-de-Crèvecœur .....	91
La catastrophe de Semsâles .....	93
La sorcière d'Ecublens .....	96
Catillon-la-sorcière .....	99

## LÉGENDES FRIBOURGEOISES

### DANS LES ALPES FRIBOURGEOISES

Dans les chalets de la Singine.....	107
Les nains du Burgerwald .....	109
Le lutin de la Grande-Riedera .....	111
Vengeance des Bergmännlein .....	114
La sorcellerie dans la Singine.....	116
Le pas du moine .....	118
Les cygnes du Lac-Noir .....	121
Le Zavudschaou de Charmey.....	125
La grande Koraule du comte de Gruyères.....	127
Le plan des danses .....	129
La veillée de la fougère .....	131
Le chasseur de Lessoc.....	133
La gîte du chasseur pres de Montbovon.....	136
L'esprit d'Allieres.....	138
Une nuit au chalet de Tremettaz .....	141
Jean de la Bollieta.....	144
L'âge d'or des armaillis .....	147



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2007  
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Fribourg*, Domenico Quaglio, 1826, D.R.  
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC